VANITY FAIR

MAI 2026

POLITIQUE

LE SPIN DOCTOR QUI NE CROIT PLUS À LA COM'

PORTFOLIO

MARILYN MONROE VUE PAR CATHERINE DENEUVE

ENQUÊTE

FAUT-IL ENCORE ÉCOUTER FINKIELKRAUT?

«Qui cherche l'infini n'a qu'à fermer les yeux.»
MILAN KUNDERA

MARION COTILLARD
ACTRICE ABSOLUE

LIFESTYLE

LA SUPÉRETTE SECRÈTE DU TOUT-PARIS

PHOTOGRAPHIÉE PAR NATHANIEL GOLDBERG

L 13348 - 141 - F: 4,90 € - RD

CHANEL

LE SAC CHANEL 25

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

vancleefarpels.com

Lucky Spring
Clip

CAREY MULLIGAN PAR ANNE COLLIER

PRADA

ART. SPRD07 PRADA.COM

SOMMAIRE

PULL EN CACHEMIRE NOIR, COLLIER EN MÉTAL, STRASS ET RÉSINE NOIRE ET ESCARPINS EN CUIR LAMINÉ DORÉ ET NOIR **CHANEL**

VANITY FAIR

16 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
18 CONTRIBUTEURS

EN COUVERTURE

36 CINÉMA Marion Cotillard : *« Je joue ce que je ne vis pas »*

Vingt ans après son Oscar, Marion Cotillard fait tout, sauf se reposer sur son statut. Rencontre avec une star mondiale qui n'a jamais cessé d'être une actrice.

VANITÉS

20 SÉRIE TÉLÉ Les lignes d'envie de Manon Bresch
23 JOAILLERIE Anatomie d'une bague
26 CAPRICE Double G, double jeu
27 LIFESTYLE Les essentiels de Caroline Scheufele
28 STYLE Le goût des choses
29 JOAILLERIE Des diamants sur la *skyline*
30 NUIT Albane sur le toit du monde
32 DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN *« Ce huis clos entre un père et son fils m'a bouleversé »*, dit Vladimir de Fontenay
33 BEAUTÉ Le pouvoir des fleurs
34 VOYAGES Marche à Londres

(Suite page 10 ⇛)

Marilyn Monroe en plein tournage de *Sept ans de réflexion*, réalisé par Billy Wilder en 1954.

NATHANIEL GOLDBERG, G. FRED LUKENS/COLLECTION SC/DR

P. 36

MARION COTILLARD
« J'ai fait des exorcismes avec du sel et du feu pour échapper à Edith Piaf. »

P. 50

PAUL MC CARTNEY
« C'était douloureux... Je savais que cela allait ruiner nos relations. »

P. 58

MARION MOTIN
« Je m'impose de ne jamais finir mes spectacles sur une note sombre. »

OVERSEAS DUAL TIME POINTS CARDINAUX – NORD
Référence 7930V
41 mm, titane

*UN PARMI TRES PEU

VACHERON CONSTANTIN
GENÈVE

ONE OF
NOT MANY.*

VANITY FAIR
MAGAZINE

50 ENTRETIEN John, Yoko et moi Par Paul Mc Cartney
Dans cet entretien inédit, le Beatle se livre sur les déclarations de John Lennon dans *Rolling Stone*, Yoko Ono et la séparation du groupe.

58 COUP DE CHAPEAU Mouvement perpétuel
Avec *Les Affamés*, Marion Motin livre un spectacle saisissant et vital sur les fractures de notre époque.

60 RENCONTRE Une bataille après l'autre
Livre après livre, polémique après polémique, Alain Finkielkraut est devenu la voix de ceux qui pensent que la France n'est plus la France. Portrait d'un homme qui n'en finit pas de dériver, et parfois de se perdre.

68 POLITIQUE Comment la com' a perdu le pouvoir
Le 22 mars 2026, Gaspard Gantzer a regardé les élections municipales en professionnel. Et ce qu'il a vu a changé sa manière d'aborder le métier.

74 PORTFOLIO Blonde obsession
Sébastien Cauchon a réuni plus d'une centaine de photographies inédites de Marilyn Monroe, commentées par Catherine Deneuve.

82 MODE Charvet, l'étoffe du mystère
Ni logo, ni publicité, encore moins de e-commerce. Et si le chemisier de Proust, Kennedy ou Matthieu Blazy avait inventé, sans le savoir, le luxe de demain ?

92 TÉMOIGNAGE L'amour plus fort que les mots
Depuis plusieurs années, Bruce Willis vit emmuré dans sa tête. Emma Heming, son épouse depuis quinze ans, raconte son quotidien d'aidante et son combat pour préserver la dignité de l'homme de sa vie.

▲ **Veste et Broche « Dior Fleur » DIOR Mise en beauté Dior avec Dior Forever Skin Wear, Dior Forever Nude Bronze Glow 031 Coral Bronze, Dior Addict Lip Maximizer 053 et Dior Vernis 110 Sunset**

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE.

98 PORTRAIT « La nudité, c'est terminé »
À cause de sa relation mouvementée avec Kanye West, Bianca Censori est devenue l'une des figures les plus commentées de la pop culture. Pour la première fois, l'architecte australienne sort du silence.

106 GASTRONOMIE La petite boutique des saveurs
Au cœur de Saint-Germain-des-Prés, une épicerie unique en son genre, mi-traiteur, mi-supérette, est devenu l'adresse culte des *happy few* du quartier.

112 BEAUTÉ Le 7e art dans la peau
Peter Philips, directeur de la création et de l'image du maquillage Dior, réinvente ses scènes cultes.

122 MON ATELIER, par Clara Rivault

P. 60

ALAIN FINKIELKRAUT
« À l'école, j'étais "Fink". Aujourd'hui, on sait écrire mon nom. »

P. 98

BIANCA CENSORI
« Je me fiche de ce que les autres pensent de moi... »

EN COUVERTURE: **MARION COTILLARD**
PHOTOGRAPHE: **NATHANIEL GOLDBERG**
MANTEAU EN FAUSSE FOURRURE NOIRE, ROBE EN CACHEMIRE ET SOIE, BRODÉE DE SEQUINS ROUGES ET ESCARPINS EN DAIM NOIR ET LUNETTES **CHANEL**

FERRY VAN DER NAT

ATHÉNAÏS

PARFUMS de MARLY
PARIS

ALPINE A390 GT

ÉLECTRIQUE 400 CHEVAUX
4 ROUES MOTRICES
*ALPINE ACTIVE TORQUE VECTORING**
SON HAUTE-FIDÉLITÉ DEVIALET®
MANUFACTURÉE À DIEPPE

*Vectorisation Active du Couple Alpine

A 0g CO_2/km
B
C
D
E
F
G

DISPONIBLE PROCHAINEMENT EN VERSION GTS 470 CHEVAUX

au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer

ALPINECARS.FR

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsable éditorial **Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkaï**
Coordinatrice web **Elisa Covo**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffes de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet et Adèle Bari**
Journalistes **Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Claude Askolovitch, Gaspard Gantzer, Joe Hagan, Thierry Masclot, Marisa Meltzer, Anna Peele** *Photographies* **Jérôme Bonnet, Corentin Fohlen, Nathaniel Goldberg, Katy Grannan, India Lange, Norman Jean Roy, Jonas Unger, Ferry Van Der Nat** *Illustrations* **Sylvie Faur, Sylvie Serprix** *Stylisme* **Anastasia Barbieri, Nora Bordjah**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Proutry-Skrzypek, Dario Rudy**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Nour Eido, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy**
Équipe Commerciale Lifestyle **Jeanne Fall, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza** *Agents Étrangers* **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Événementiel & Partenariats **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

LES PUBLICATIONS CONDE NAST (SAS)

Directeur de la Publication **Jason Miles**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
Directeur des Ressources Humaines **Christian Tounkara**
Directeur Financier Business Partner **Nicolas Tu**
Directeur du Contrôle Financier **Guillaume Anselmi**
VP Communications **Bernie Torres**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste
Laure Fournis

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes
Rodolphe Durand
Abonnements
Aurélie Gendron

PRODUCTION

Production Director EMEA
Enrico Rotondi
Print/production manager
Adrien Repettati

Imprimé en France par AGIR GRAPHIC, BP 52207, 53022 LAVAL, Cedex. www.agir-graphic.fr
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0128 K 91918**
Dépôt légal **Mai 2026**

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair
ADM, 22D rue du Général Leclerc 80000 Amiens
Tél. 0809 40 04 41 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC
10-31-1141
www.pefc-france.org

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
P tot 0,003 kg/tonne
Couverture **Italie**
P tot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris — www.arpp-pub.org).

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board
Jonathan Newhouse
Chief Revenue Officer
Elizabeth Herbst-Brady
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief Financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Corporate Affairs and Communications Officer
Danielle Carrig
Chief Product and Technology Officer
Vasanth Williams
Chief Content Operations Officer
Christiane Mack

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Japon : *GQ, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Moyen-Orient : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue, Wired*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan : *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATION

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue*
Grèce : *Vogue*
Hong-Kong : *GQ, Vogue,*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, GQ, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue*
Ukraine : *Vogue*

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

CHAQUE CAFÉ UN MONDE NOUVEAU

DUA LIPA POUR NESPRESSO

WHAT ELSE?*

*Quoi d'autre ?

NESPRESSO France SAS - SIREN 382 597 821 - RCS PARIS 27 rue du Colonel Pierre Avia, 75015 Paris. Photo retouchée.

L'ÉDITO

«Comment ça va?» Je m'étais promis d'éviter cette question a priori anodine avec Marion Cotillard.

Au mois de septembre dernier, à la fin du journal télévisé, Léa Salamé avait tenté de l'emmener sur le terrain glissant de la vie privée, en lui demandant comment elle allait après sa séparation d'avec Guillaume Canet. Malaise sur le plateau. « Et vous, vous allez bien ? » l'avait poliment recadrée l'actrice, appuyant ses mots par un regard signifiant qu'il valait mieux en rester là. Acte manqué : ce matin de mars, en l'accueillant lors de notre séance photo, je n'ai pas trouvé de meilleure formulation. « Ça va bien », m'a-t-elle répondu, comme si de rien n'était.

Voici donc Marion Cotillard pour la première fois en couverture de *Vanity Fair*. Autant le préciser : cela faisait longtemps que nous attendions ce moment. De son propre aveu, l'actrice avait ralenti le rythme de ses tournages ces dernières années pour se consacrer à ses enfants, Louise, 9 ans, et Marcel, bientôt 15 ans. Elle est aujourd'hui de retour avec une série de projets exigeants, à commencer par *Roma Elastica* de Bertrand Mandico, cinéaste génial et déroutant, auteur de *Conann* (2023) et des *Garçons sauvages* (2017).

Dans ce long métrage très attendu, elle incarne une actrice désabusée qui tente de se relancer en acceptant un rôle à Rome. « Le moodboard était assez curieux », nous confie-t-elle, avant de révéler la mission de son personnage : recouvrir des statues de peau humaine pour leur donner vie. Pardon ? « Oui, sourit-elle, c'est du Mandico. »

S'aventurer vers l'étrange et l'inattendu : elle adore. En France comme aux États-Unis. Ne vient-elle pas d'incarner une redoutable patronne de chaîne dans la quatrième saison de *The Morning Show*, aux côtés de Jennifer Aniston et de Reese Witherspoon ? À Hollywood, prononcer son nom suffit à déclencher un concert de « *amazing* » plus sincères que d'ordinaire. Jennifer Lawrence la trouve « merveilleuse » ; Leonardo Di Caprio la qualifie de « trésor », tandis que Cate Blanchett la tient pour « un génie ». Même Catherine Deneuve, qui commente des photos inédites de Marilyn Monroe dans un très bel ouvrage *, a le compliment moins laudatif à l'égard de l'icône américaine **(p. 74)**.

À Paris, notre séance photo se déroule dans un hôtel particulier Art déco niché au pied de Montmartre. Marion Cotillard passe d'un trench Chanel à une robe rouge à sequins, lunettes de soleil à la main, silhouette de diva saisie au petit matin d'une nuit sans fin. Elle est rapide, précise ; notre photographe la dirige à peine. Par moments, entre deux poses, elle s'éclipse vers le piano du salon, où elle improvise quelques notes d'un léger *adagio*.

Je l'observe de loin, attentif à ce que cet intermède laisserait échapper d'elle, et je me dis qu'au fond, oui, « ça va bien ». □

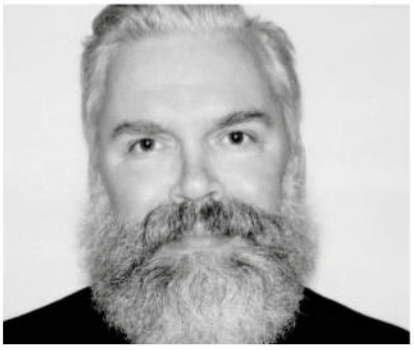
* *Marilyn Chérie*, par Catherine Deneuve et Sébastien Cauchon (Flammarion)

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial
de *Vanity Fair*

LUC BRAQUET

DESCRIPTION Huile 100 % naturelle pour les cicatrices et vergetures, efficacité cliniquement prouvée. INDICATIONS Cicatrices: Aide à améliorer l'apparence des cicatrices anciennes et nouvelles. Vergetures: Aide à améliorer l'apparence des vergetures. Aide également à améliorer l'élasticité de la peau, réduisant ainsi le risque de formation de vergetures. Teint irrégulier: Aide à améliorer l'apparence d'un teint irrégulier. Vieillissement de la peau: Contribue à atténuer les signes de vieillissement de la peau du visage et du corps. Peau déshydratée: Aide à maintenir l'hydratation de la peau. PRÉSENTATION Huile jaune clair. FORMULE Mélange d'huiles naturelles et d'extraits végétaux naturels. INGRÉDIENTS Glycine Soja Oil, Helianthus Annuus Seed Oil, Carthamus Tinctorius Seed Oil, Simmondsia Chinensis Seed Oil, Salvia Hispanica Seed Oil, Punica Granatum Seed Oil, Plukenetia Volubilis Seed Oil, Triticum Vulgare Germ Oil, Rosa Canina Fruit Oil, Calendula Officinalis Extract, Lavandula Angustifolia Oil, Rosmarinus Officinalis Leaf Oil, Anthemis Nobilis Flower Oil, Pogostemon Cablin Leaf Oil, Bisabolol, Tocopherol, Pogostemon Cablin Oil. CERTIFICATION NATURELLE Tous les ingrédients utilisés dans la formulation de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® sont naturels, conformément à la norme ISO 16128. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPARENCE DES CICATRICES Centre d'essai: Institut proDERM pour la recherche dermatologique appliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® dans l'amélioration de l'aspect des cicatrices. Échantillon: Participantes : 40 participantes avec peaux de divers phototypes. Âge des cicatrices : de nouvellement formées jusqu'à 3 ans. Emplacements des cicatrices : le visage ou le corps en raison d'écorchures, de coupures ou d[illegible]les importantes. Âge des participantes : 18 à 65 ans. Méthodologie: Évaluation en aveugle de l'éva[illegible]e ouverte. L'inclusion des participantes a été effectuée par un dermatologue à l'aide [illegible]t Scale). Le produit a été appliqué deux fois par jour pendant 8 semaines [illegible]gnée et la peau environnante. Les applications ont été effectuées so[illegible]ffet du produit sur la peau à l'aide de l'échelle POSAS lors de la vi[illegible]été examinés à la fin de l'étude, notamment l'évaluation du résul[illegible]mes, ainsi que l'écart de couleur de la peau entre les cicatrices e[illegible]ile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace pour améliorer l'aspect [illegible] POSAS (prenant en compte les évaluations objectives et subjec[illegible]nte chez 94 % des participantes. Après 8 semaines 100 % des pa[illegible]ux fois supérieure à celle perçue au bout de 2 semaines. Amélio[illegible]ée de l'étude. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPAREN[illegible]rche dermatologique appliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif[illegible]tion de l'aspect des vergetures. Échantillon: Participantes : 36 p[illegible]s : diverses (grossesse, prise de poids, musculation ou poussée [illegible]n, bras, cuisses et hanches. Âge des participantes : 18 à 65 ans [illegible]nisée de l'image, étude ouverte. L'inclusion des participantes a é[illegible]liqué deux fois par jour pendant 8 semaines en massant délica[illegible]nante. Les applications ont été effectuées sous contrôle à inter[illegible]eau à l'aide de l'échelle POSAS (Patient and Observer Scar Ass[illegible]ètre examiné à la fin de l'étude comprenait l'évaluation du résu[illegible]èmes. Résultat: L'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace [illegible]ignificative de l'échelle POSAS (prenant en compte les évalua[illegible]ent 2 semaines, évidente chez 71 % des participantes. Après [illegible]ampleur de l'amélioration étant 5 fois plus importante qu'après [illegible]dant la durée de l'étude. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR[illegible]ociates, Inc., Texas, États-Unis d'Amérique Objectif: Évaluer l'e[illegible]gulier et de taches pigmentaires lorsque le produit est utilisé ch[illegible]de photovieillissement légers à modérés. Échantillon: Participa[illegible]de photovieillissement légers à modérés sur le visage et le cou[illegible] participantes et le groupe non traité comptait 32 participante[illegible] niveau d'efficacité contrôlé en aveugle. Les participantes ont [illegible]e de rinçage (lavage au savon). Le produit a été appliqué sur le[illegible]été effectuée sous contrôle lors de la visite de départ. Les évalu[illegible]s ont été cliniquement évaluées pour le visage et le cou pour u[illegible]du cou de chaque participante ont également été prises, et ur[illegible]Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace pour améliorer l'asp[illegible]s signes de photovieillissement. Après 16 semaines, un résultat[illegible]r le visage et le cou, selon une évaluation clinique et photograp[illegible]on statistiquement significative du teint irrégulier et 57 % des[illegible]S CUTANÉS DE L'ÂGE Centre d'essai: Thomas J. Stephens &[illegible]Objectif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-O[illegible]de photovieillissement légers à modérés. Échantillon: Participa[illegible]de photovieillissement légers à modérés sur le visage et le cou[illegible] participantes et le groupe non traité comptait 32 participante[illegible] niveau d'efficacité contrôlé en aveugle. Les participantes ont [illegible]e de rinçage (lavage au savon). Le produit a été appliqué sur le[illegible]té effectuée sous contrôle lors de la visite de départ. Les évalu[illegible]s ont été évaluées cliniquement sur le visage et le cou en fonc[illegible]é / douceur visuelle, rugosité / douceur tactile, taches pigmer[illegible]ale de l'aspect. Des photos du visage et du cou de chaque pa[illegible]ctué après la fin de l'étude. Les photos prises à chaque mom[illegible]s taches pigmentaires, le teint irrégulier, la clarté (peau terne)[illegible]Oil® est efficace pour améliorer l'aspect général de la peau du [illegible]maines, le groupe de traitement Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil®[illegible]paramètres d'efficacité évalués cliniquement et photographiqu[illegible]es taches pigmentaires. Après 16 semaines, 54 % des particip[illegible]s améliorations statistiquement significatives de l'aspect géné[illegible]é de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® chez des femmes dont l[illegible]ignes de photovieillissement ...

NOS CONTRIBUTEURS



FERRY VAN DER NAT

Anciennement connu sous le nom de « Mr. Polaroid », ce photographe hollandais a tout fait : chef, maquilleur, perruquier pour Viktor & Rolf, rédacteur de mode, styliste, et donc photographe. Ce mois-ci, il a travaillé avec Peter Philips, directeur de l'image du maquillage chez Dior, pour une série beauté en hommage au 7e art P. 112.□

GASPARD GANTZER

Auteur de *La politique est un sport de combat* (Fayard, 2017), il est tombé très jeune dans le chaudron de la politique. Conseiller de Bertrand Delanoë à la mairie de Paris, de Laurent Fabius au Quai d'Orsay, puis de François Hollande à l'Elysée, il dirige aujourd'hui sa propre agence de communication et enseigne à Sciences-po Paris et HEC. Après avoir décortiqué les élections municipales, il s'est demandé dans ce numéro si la communication politique n'avait pas définitivement perdu la bataille des urnes P. 68.□

NATHANIEL GOLDBERG

Franco-américain, il découvre la photographie à 15 ans et déménage à New York pour vivre de sa passion. Reconnu par de nombreuses grandes marques et publications internationales, il vit désormais à Paris. Depuis vingt-cinq ans, son travail pour le monde de la mode, le portrait et la photographie documentaire pourrait se définir en trois mots : sensibilité, humanité et un langage visuel raffiné. Pour *Vanity Fair*, il a mis ce savoir-faire au service de l'une de nos plus grandes actrices françaises : Marion Cotillard P. 36.□

ANASTASIA BARBIERI

Née en Croatie et élevée en Italie, la célèbre styliste basée aujourd'hui à Paris a travaillé avec les plus grands photographes : Juergen Teller, Mario Testino, Peter Lindbergh, Nan Goldin, Mario Sorrenti, Paolo Roversi... Longtemps directrice de la mode chez *Vogue Hommes*, elle a habillé Marion Cotillard en l'imaginant telle qu'en elle même : à la fois envoûtante, mystérieuse et naturelle P. 36.□

DR

OPÉRA NATIONAL DE PARIS

UN MONDE SE RÉVÈLE

SAISON 26/27

*/PERLE NOIRE : MÉDITATIONS POUR JOSÉPHINE
Sorey | Sellars

LE BARBIER DE SÉVILLE
Rossini | Bignamini, López-Ferrer | Michieletto

HAMLET
Thomas | Schonwandt | Warlikowski

L'HISTOIRE DE MANON
MacMillan

*/LE CRÉPUSCULE DES DIEUX
Wagner | Heras-Casado | Bieito

*/GALA
Ouverture de la saison de danse

*/PAYSAGES INTÉRIEURS
Maillot | Forsythe | Barton

FESTIVAL RING
Wagner | Heras-Casado | Bieito

LA CLÉMENCE DE TITUS
Mozart | Bicket | Decker

TURANDOT
Puccini | Kim | Wilson

*/RITUELS
Lifar | Binyamini | Bausch

*/PULSATIONS
Childs | Graham | León, Lightfoot

*/ÉCLATS DE DANSE
Junior Ballet

LE TROUVÈRE
Verdi | Zangiev | Ollé

KATIA KABANOVA
Janáček | Young, Barrière | Marthaler

*/DON GIOVANNI
Mozart | Downie Dear, Childress | Proske

*/WERTHER
Massenet | Stutzmann | Carsen

*/CORRESPONDANCES NOCTURNES
Malandain | Marston

GALA RÉGINE CRESPIN
Wagner, Verdi, Berlioz, Puccini | Stutzmann | Lenoir

LES ENFANTS DU PARADIS
Martinez

*/CE QUI BRÛLE EN SILENCE
Monteverdi, Strozzi, Fénelon | Sitja

LADY MACBETH DE MZENSK
Chostakovitch | Metzmacher | Warlikowski

L'ÉLIXIR D'AMOUR
Donizetti | Pidò | Pelly

ÉCOLE DE DANSE
Démonstrations | Spectacle | Gala des Écoles

JOYAUX
Balanchine

*/MIROIR DE NOS PEINES
Parra | Metzmacher | Clément

*/IDOMENEO
Mozart | Manacorda | Mouawad

LA FILLE MAL GARDÉE
Ashton

KAGUYAHIME
The Tokyo Ballet

ROMÉO ET JULIETTE
Gounod | Gabel | Jolly

DON PASQUALE
Donizetti | Scappucci | Michieletto

RAYMONDA
Nourrev

*/GISELLE
Inger

*/ NOUVEAU SPECTACLE

CHANEL
GRAND MÉCÈNE DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS
MÉCÈNE D'EXCEPTION DES TRAVAUX DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

ROLEX
MONTRE DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

EY
MÉCÈNE PRINCIPAL DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

PAPREC
MÉCÈNE PRINCIPAL DU BALLET DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

CRÉDIT AGRICOLE CORPORATE & INVESTMENT BANK
MÉCÈNE DU RAYONNEMENT DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

KINOSHITA GROUP
GRAND PARTENAIRE DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

RETROUVEZ L'ENSEMBLE DE LA SAISON SUR
OPERADEPARIS.FR
0 892 899 090 (0,35€ TTC/min + prix appel)

Bronx © Vincent Pontet / OnP – Licence ES : L-R-21-010246, L-R-21-010247, L-R-21-010542, L-R-21-010543

LIGNES D'ENVIE

Rien ne semblait écrit, et pourtant tout s'enchaîne. De ses premiers rôles à la télévision à son passage remarqué au cinéma, Manon Bresch avance avec une précision instinctive. Dans *Privilèges*, elle incarne une héroïne à son image : lucide et insaisissable.

Texte **Norine Raja** Photographe **India Lange**

Elle crève l'écran dans *Privilèges*, la nouvelle série de HBO Max.
COMBINAISON **LEVIS**

Les antichambres des palaces parisiens cachent-elles des secrets inavouables ? Le sujet est une machine à fantasmes et un parfait terrain de jeu pour la fiction. Dans *Privilèges*, la nouvelle série de HBO Max, Manon Bresch incarne Adèle, une jeune détenue en réinsertion, propulsée dans ce monde de luxe où les désirs de chaque client doivent être satisfaits dans l'instant. « Toutes les règles qu'elle a apprises en prison fonctionnent aussi dans cet environnement-là, m'explique l'actrice dans un café du 20e arrondissement. Elle sait saisir les opportunités et attraper la liane au bon moment. »

Au final, tout ne serait-il pas une question de timing ? De ses débuts à la télévision à son éclosion devant la caméra de Mélanie Laurent pour *Voleuses*, la trajectoire de Manon Bresch en est la parfaite démonstration. À l'origine, rien ne prédestinait cette jeune femme de 28 ans, fille d'une aide-soignante et d'un architecte, à se lancer dans la comédie. Hasard ou signe du destin, elle passe deux semaines d'été en 2015 à faire de la figuration avec une amie sur le tournage d'une série. Là, elle découvre avec fascination l'effervescence d'un plateau, cette espèce de micro-société où tout le monde apporte sa pierre à l'édifice. « Je me souviens être rentrée chez moi en me disant : "Qu'est-ce que je viens de vivre ?" » se remémore-t-elle. J'avais même écrit un long post sur mon mur Facebook. » Un an plus tard, elle est rappelée par la production pour un petit rôle, le premier d'une longue liste : un personnage récurrent dans *Plus Belle la vie*, une apparition dans *Baron Noir*, une incursion dans le supernaturel avec *Mortel*. Le petit écran serait-il la meilleure des écoles ? « Tu te rends compte que, contrairement à d'autres postes, le comédien est interchangeable. Donc il y a un devoir d'exemplarité à plein d'égards. »

« Je sors d'un shooting, je ne me maquille pas de cette manière d'habitude. »
COMBINAISON **LEVIS**

Trop ci, trop ça...

Pas une once de prétention ou même de superficialité chez Manon Bresch. Le jour de l'interview, elle apparaît légèrement apprêtée et se justifie d'emblée : « Je sors d'un shooting, je ne me maquille pas de cette manière d'habitude. » La parole est passionnée, le regard parfois voilé d'une émotion soudaine. Comme lorsqu'elle évoque l'histoire de sa mère, d'origine camerounaise : « Elle est née au fin fond d'un village, dans une famille de dix enfants. Elle a dormi par terre au début de sa vie. Mais elle s'est battue pour que je sois là. Elle avait son rêve français, et maintenant, c'est à moi de construire le mien. » De son propre aveu, ce métissage a été « lourd à porter » durant son enfance en Alsace. « Toute ma vie, on m'a dit que j'étais trop : trop noire, trop énergique... » La libération est passée par le cinéma, mais aussi l'engagement. Rejoindre la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, choisir des rôles qui ont du sens. En septembre dernier, elle incarnait une jeune chirurgienne dans *Muganga – Celui qui soigne*. Le film de Marie-Hélène Roux était consacré à Denis Mukwege, médecin congolais qui a guéri des milliers de femmes victimes de violences sexuelles en République démocratique du Congo. « Ce projet représente trois ans de travail. Certaines personnes voulaient le jeter par la fenêtre et au final, on se retrouve avec 300 000 spectateurs en salle. » Elle incarnera prochainement Jeanne Duval, muse du poète Charles Baudelaire, face à Vincent Lacoste et sous la direction d'Alexandre Aja. Dans ce grand échiquier du cinéma, Manon Bresch avance ses pions avec une sagesse et une intelligence à toute épreuve. □

Privilèges, série de Marie Monge et Vladimir de Fontenay, avec Melvil Poupaud, Manon Bresch et Nina Zem, disponible sur HBO Max

INDIA LANGE

ANATOMIE D'UNE BAGUE

Comment les rondeurs des perles d'or sont devenues une signature chez Van Cleef&Arpels. Texte **Pierre Groppo**

ABSTRACTION

Parfaitement rondes et strictement semblables, ces petites perles d'or ont droit, depuis 2008, à une collection entière du joaillier, dont le nom va droit au but : « Perlée ».

LUMIÈRE

Pour mettre en valeur la couleur des pierres, une « fenêtre » est spécialement aménagée dans la bague grâce à une mise à jour dite « en nid d'abeille », assurant le passage de la lumière.

ARITHMÉTIQUE

Cette bague correspond à un calcul mathématique précis. Elle comporte trois rangs de perles, dans lesquels viennent s'insérer un liseré de neuf pierres précieuses, ni plus ni moins, toutes taillées sur mesure.

CLOU

Pour fixer les pierres, la technique du serti clou a été retenue. En plus de minimiser le métal, les infimes têtes de clou travaillées en micro-billes font écho aux rondeurs des perles d'or du bijou.

COLORAMA

Les neuf rubis présents sur ce bijou en or rose ont été choisis pour leur rouge saturé. Les bagues sont également proposées avec des saphirs bleus, des émeraudes au vert frais et des diamants blancs.

NOSTALGIE

Si la collection « Perlée » n'a pas encore vingt ans, cette esthétique a été travaillée par le joaillier, comme en témoignent des pièces patrimoniales : un collier de la fin des années 1940, un club des années 1950, des bracelets des années 1960…

BAGUE DE LA COLLECTION « PERLÉE » **VAN CLEEF & ARPELS,** PRIX SUR DEMANDE

CLARA GAUDILLERE/VAN CLEEF & ARPELS SA

DRESSING ROYAL

Quand le musée des Arts décoratifs célèbre le style à la cour du royaume de Thaïlande.

Entre la France et la Thaïlande, les relations diplomatiques au beau fixe ne datent pas d'hier : elles durent même depuis 340 ans. Plus de deux cents pièces réunies au musée des Arts déco reviennent sur l'importance de la haute couture et du costume comme langage culturel entre les deux pays – Pierre Balmain et la maison Lesage ne faisaient-ils pas partie des favoris de la famille royale thaïlandaise ? Des tenues de la reine Sirikit, très engagée dans la préservation des savoir-faire artisanaux, à celles de la reine Suthida et de la princesse Sirivannavari Nariratana Rajakanya, ce dressing exceptionnel fait la part belle aux créateurs locaux, dessinant un monde qui ne cesse de se réinventer.

« La Mode en majesté. Haute couture et tradition à la cour de Thaïlande », au Musée des Arts décoratifs (Paris 1er), à partir du 12 mai

Et si les lunettes Miu Miu étaient les meilleures alliées d'Adèle Castillon pour préparer son Zénith du 5 février 2027 ?

LA MUSIQUE *dans* LES YEUX

Adèle Castillon prend la pose pour Miu Miu Eyewear : un nouveau regard sur son art.

« La maison italienne joue avec virtuosité avec les codes du vestiaire féminin et réinvente l'allure, tout comme Adèle Castillon imagine, à sa manière, ce que signifie être une femme artiste aujourd'hui. »

Jeux de formes, de matières et de couleurs : Adèle Castillon fait sienne tout l'esprit des lunettes Miu Miu.

Un autre regard sur le monde : voilà le cœur de l'esprit de la collection de lunettes Miu Miu. En jouant avec les effets de dimensions, de couleurs et de matériaux, cette collection transforme l'accessoire en un élément indispensable du look. Une manière de voir — et de se faire voir — qui célèbre tous les codes de Miu Miu : accents rétro, lignes douces et géométriques, et une généreuse palette de couleurs. Aujourd'hui, c'est Adèle Castillon, jeune chanteuse, entrepreneure, fondatrice du groupe Videoclub avec Matthieu Reynaud, actrice, réalisatrice et performeuse, qui se prête au jeu. Dans cet exercice de style et de personnalité, Adèle Castillon pioche avec plaisir parmi les teintes et les modèles, des classiques havanes et noirs pour les montures en acétate, aux modèles ultralégers sans monture associés à des branches écailles ou argentées.

Cette nouvelle manière de voir est aujourd'hui la célébration d'une rencontre entre Miu Miu et l'artiste originaire de Nantes. La maison italienne joue avec virtuosité avec les codes du vestiaire féminin et réinvente l'allure, tout comme Adèle Castillon imagine, à sa manière, ce que signifie être une femme artiste aujourd'hui. Un choix que la chanteuse de « Impala », « Rêve », « Alabama » et « Ce soir » vit spontanément à travers différents styles : du total look écaille à l'inspiration vintage à la version sans monture aux verres subtilement colorés. Autant de façons d'affirmer un style à la fois unique et joyeusement versatile.

PHOTOGRAPHIES RETOUCHÉES

DOUBLE G, DOUBLE JEU

Photographe **Géraldine Richard**
Texte **Adèle Bari**

Au début du 21e siècle, la mode s'offre un nouvel élan : jeans taille basse, T-shirts laissant deviner les seins, sacs à gros logos... Vingt-six ans plus tard, le style « Y2K » revient en majesté. Parmi les pionniers du genre, Guess, fondée en 1981 par les frères Marciano, continue de nourrir le mythe, comme avec ce sac d'épaule Camden, référence au quartier alternatif et urbain de Londres, doté d'une lettre G que l'on ne peut pas rater.

CAMDEN **GUESS**, 155 EUROS

Caroline Scheufele, photographiée sur la terrasse Chopard à l'Hôtel Martinez.

1

2
ŒIL DE NAZAR
EN PÂTE DE VERRE

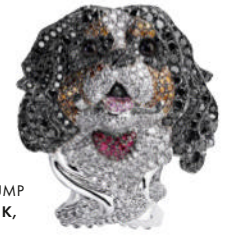
3
ROSE DE
CAROLINE
CHOPARD
COLLECTION,
600 EUROS

4
BRACELETS HAPPY HEARTS
CHOPARD, À PARTIR
DE 4 250 EUROS

LES ESSENTIELS DE CAROLINE SCHEUFELE

Figure du Festival de Cannes, dont elle a dessiné et produit la Palme d'Or, la directrice artistique de Chopard se confie sur ses objets fétiches. Recueilli par **Pierre Groppo**

5
MONTRE ALPINE
EAGLE **CHOPARD**,
PRIX SUR DEMANDE



7
BAGUE INSPIRÉE
PAR BYRON
CHOPARD,
PRIX SUR DEMANDE

6
ESCARPIN VIERAPUMP
MANOLO BLAHNIK,
1 095 EUROS

8

Votre parfum ultime ? Le mien, Rose de Caroline **(3)**, créé avec mon ami Alberto Morillas. Je suis très fidèle à mes parfums, et surtout à mes roses.

La pièce de joaillerie qui vous accompagne au quotidien ? Les pièces de la collection Happy Diamonds. Et je ne me sépare jamais de mes bracelets Happy Hearts **(4)**, que je porte en accumulation. Le cœur est notre symbole absolu.

Votre tenue pour monter les marches ? Un tailleur Caroline's Couture. J'aime les tenues qui traversent les saisons et que l'on aime un peu plus chaque fois qu'on les porte.

Vos souliers incontournables ? Le jour, des furlane vénitiennes en velours ou des chaussures plates, parfaites pour courir les rendez-vous. Le soir, place à la magie : une belle paire d'escarpins Manolo Blahnik **(6)** ou des sandales Aquazzurra.

Un secret pour tenir le rythme ? Dès le réveil, je bois un jus de citron et de gingembre, le meilleur boost pour démarrer la journée **(8)**. Et je reste fidèle à ma crème hydratante Dr Burgener.

Un porte-bonheur ? Le Happy Clown, le tout premier pendentif que j'ai dessiné adolescente et que mon père a fait réaliser en secret, reste mon talisman absolu. D'une certaine manière, tout ce qui m'a menée jusqu'à Cannes, de la Palme d'Or que nous réalisons **(1)** à la collection Red Carpet qui en découle. Je porte aussi en permanence un bracelet amulette de nazar, l'œil turc d'un bleu intense **(2)**.

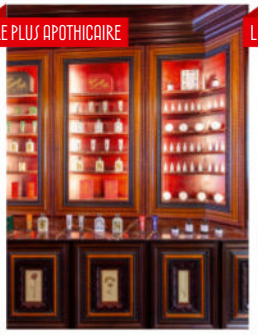
Un objet dont vous ne vous séparez jamais ? Mon carnet de croquis. Je l'ai toujours à portée de main. Et puis il y a ma montre Alpine Eagle en or éthique **(5)**.

L'accessoire indispensable pour votre chien Byron ? Ses réseaux sociaux. Il a son propre compte TikTok depuis l'année dernière. Nous avons aussi réalisé une bague à son effigie au sein de la collection Red Carpet **(7)**.□

GETTY IMAGES, ONLY_FABRIZIO

LE GOÛT DES CHOSES

Cinq cabinets de curiosités parisiens où chiner, s'émerveiller, puis repartir avec des objets insolites que l'on ne convoitait pas forcément. Texte **Géraldine Richard**

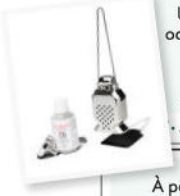


LE PLUS APOTHICAIRE

OFFICINE BULY RICHELIEU

À deux pas de la Comédie-Française, Officine Buly révèle sa nouvelle adresse. Allures théâtrales avec boiseries XIXe, frises sculptées et ciel peint à la main.

En acier brossé, la galerie de peignes, un brin futuriste, contraste avec les cabinets de bois façonnés de l'entrée.

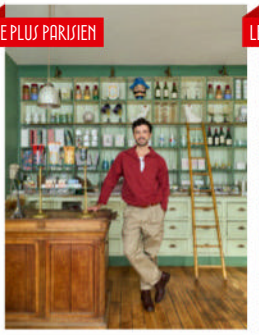


Une boîte métallique odoriférante de laquelle s'échappent des senteurs enivrantes. À suspendre partout.

À partir de 4 euros pour une éponge marine, jusqu'à 369 euros pour les coffrets routine beauté.

Tous les jours, de 11 h à 19 h

29, rue de Richelieu (Paris 1er)



LE PLUS PARISIEN

MARIN MONTAGUT

Aquarelliste, créateur d'objets poétiques en tous genres, Marin Montagut a imaginé une boutique qui fait voyager dans le Paris d'hier.

Une collection féérique dédiée au savoir-faire français : des porcelaines peinte à la main à la verrerie soufflée à la bouche.

Une vraie caserne d'Ali Baba qui nous transporte dans les souvenirs du passé. On pourrait y passer des heures.

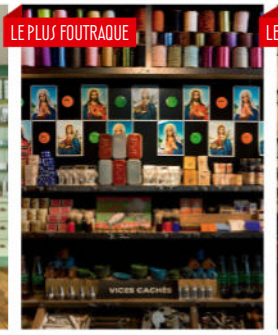
Se sentir comme dans une ancienne officine avec comptoir de mercerie et meubles à casiers en bois, où regorgent tous les trésors de la boutique.

Une vitrine à merveilles, inspirée de l'ancien, faite à la main, numérotée et signée par l'artiste.

De quelques euros pour un stylo baguette et jusqu'à 585 euros pour un globe astral, confectionné sur demande.

Lundi de 13 h à 19 h, du mardi au samedi de 11 h à 19 h

48, rue Madame (Paris 6e)



LE PLUS FOUTRAQUE

TOMBÉES DU CAMION

Un joyeux bric-à-brac minutieusement organisé, dans cette boutique-musée des puces de Saint-Ouen.

Des lots anciens ou oubliés, en série, issues d'anciennes manufactures et ateliers. Autant d'objets mis en scène de manière onirique dans la boutique.

Celui qui vous replonge en enfance. L'idée ? Fouiner parmi les rayons pour trouver sa propre madeleine de Proust.

Du bébé en plastique Bonux à un euro, à l'œil en verre soufflé pour les gueules cassées de la Première Guerre mondiale.

Samedi et dimanche de 10 h à 18 h, lundi de 10 h à 17 h

Puces de Saint-Ouen, marché Vernaison, allée 1 stand 31

LE PLUS INSTITUTIONNEL

DEYROLLE

Installé dans un ancien hôtel particulier depuis 1888, ce cabinet de curiosités est unique au monde et attire les collectionneurs et touristes curieux.

Des planches pédagogiques, de la minéralogie, des papillons, sans oublier les pièces incroyables de taxidermie.

L'atmosphère singulière du lieu. La collection d'espèces naturalisées semble pouvoir reprendre vie à tout moment.

Une vitrine de papillons, comme le *Morpho zephyritis* aux ailes iridescentes, ou une pièce de taxidermie à un prix abordable (il y en a).

À partir de un euro pour une dent de requin, et jusqu'à 125 000 euros pour un diorama d'oiseaux, datant du XIXe siècle.

Lundi au samedi de 10 h à 19 h

46, rue du Bac (Paris 7e)

LE PLUS LUXUEUX

LA BOUTIQUE DE L'HÔTEL DE CRILLON

Boutique insolite et avant-gardiste, nichée dans le célèbre Hôtel de Crillon, qui expose aussi des pièces uniques de jeunes talents.

Une sélection pointue d'artisanat favorisant le savoir-faire à la française, que l'on retrouve dans les chambres de l'hôtel.

Recréer l'expérience « palace » à domicile, en s'offrant une pièce iconique, comme la machine à café gainées en cuir à la main.

La rééditition du jeu de cartes Louis XV bleu dauphin, par Le Maître Cartier Grimaud.

À partir de 25 euros pour un croissant en peluche Jellycat, et jusqu'à 17 000 euros pour une œuvre d'art.

Tous les jours, de 10 h à 20 h

10, place de la Concorde (Paris 8e)

LE LIEU

ON Y TROUVE

ON ADORE

L'OBJET À S'OFFRIR

LE PRIX

QUAND ?

L'ADRESSE

CLEMENCE ROLLAND, CLEMENT VAYSSIERES, ROMAIN RICARD, MARIE GENEL

Collier de la collection « Hardwear », Tiffany & Co.

Camille Cottin et Aron Piper, ambassadeurs de Tiffany & Co.

DES DIAMANTS SUR LA *SKYLINE*

Avec « Hardwear », Tiffany & Co. épouse la rigueur des lignes architecturales du New York des années 1960. Texte **Pierre Groppo**

La joaillerie est-elle une figure de style littéraire ? Ce n'est pas la maison américaine Tiffany & Co. qui dira le contraire. Sa collection « Hardwear », née à New York au début des années 1960, est d'abord... un jeu de mots avec son homonyme, « hardware ». Bien avant la sémantique chère aux informaticiens, le terme évoque les chantiers de construction qui fleurissent alors à Manhattan, prônant un style ultramoderniste : le MetLife Building (1962), le General Motors Building (1968) ou encore le World Trade Center (dont les premières pierres sont posées dès 1966).

À côté des créations naturalistes de l'artiste français Jean Schlumberger, avec ses fleurs, ses créatures marines et ses allusions couture, le joaillier américain capte aussi l'air du temps de ce New York en transformation accélérée. Et tant pis s'il faut détruire quelques immeubles historiques à la décoration chargée. L'heure est aux lignes pures, nettes et efficaces. En témoigne un bracelet de 1962, créé avec un nouveau maillon associant deux sphères de métal à une tige recourbée sur elle-même. Unisexe avant l'heure, ce bracelet au graphisme acéré joue autant sur la lumière que sur un étonnant sentiment de fluidité.

Plus d'un demi-siècle plus tard, surprise : le bijou est porté par Lady Gaga au Super Bowl 2017, organisé à Houston. Un hasard ? À plus de deux mille kilomètres de là, les grues s'agitent à nouveau dans Big Apple où de nouvelles *towers* – Steinway, Central Park, Liberty, d'autres encore – font muter la *skyline* la plus célèbre du monde, du quartier de Downtown au nouveau Billionaire Row. New York un jour, New York toujours, semble clamer la collection « Hardwear », qui ne cesse de prendre le pouls d'une ville qui ne dort jamais.

On le retrouve au format bracelet, mais aussi collier, bague, boucles d'oreilles, pendentif, en or jaune ou rose, désormais sertis de diamants, et même accompagné par ses deux *charms* d'origine. Le succès est fulgurant, de Natalie Portman à Camille Cottin, en passant par Beyoncé, Anya Taylor-Joy et Mickey Madison. Comme si ce bijou aux volumes affirmés n'était pas un simple accessoire, mais une ligne de force – à l'image de la ville qui l'a vu naître. □

UNE VILLE, UN BIJOU

Quand les capitales inspirent la joaillerie.

BULGARI, ROME
La bague Diva's Dream de Bulgari, influencée par les pavés des thermes de l'Antiquité.

BOUCHERON, PARIS
Cette bague Rivière Vendôme signée Boucheron reprend le motif de la place du même nom.

GRAFF, LONDRES
Une bague de la maison Graff, en référence à la nature et aux parcs de la capitale britannique.

GETTY IMAGES, THOMAS MILEWSKI/TIFFANY & CO. STUDIO

Thierry Frémaux, Isabelle Huppert et Albane Cleret.

ALBANE SUR LE TOIT DU MONDE

Depuis vingt-cinq ans, la terrasse du Martinez est le lieu le plus convoité du Festival de Cannes. Albane Cleret, qui en est l'instigatrice et l'âme, ouvre ses archives. Recueilli par **Pierre Groppo**

THIERRY FRÉMAUX ET ISABELLE HUPPERT (2018)

« En voyant la robe, je me souviens qu'il s'agissait de la soirée du film *Le Grand bain*, de Gilles Lellouche. Comme d'habitude, on avait tout donné pour que tout soit parfait dans cet espace qui fait 2 000 mètres carrés et qui vit du petit matin à la fin de la soirée. Vers 23 heures, je me suis faufilée côté terrasse, et je suis tombée sur Thierry Frémaux et Isabelle Huppert. Thierry est arrivé à Cannes il y a vingt-cinq ans, en même temps que moi. On est de la même promo, et j' ai un immense respect pour tout ce qu'il fait, aussi bien pour le festival que le reste de l'année. Il passe régulièrement nous rendre visite, parfois même entre deux projections. J'essaie de lui réserver de petites attentions, même si c'est furtif parce que son temps est compté. »

NICOLAS GHESQUIÈRE ET JULIANNE MOORE AU DÎNER LOUIS VUITTON (2019)

« J'ai rencontré Nicolas en enfilant des perles chez Stella Cadente, une maison de bijoux où l'on travaillait ensemble quand on avait 19, 20 ans… Il est d'une gentillesse rare avec moi. Il est brillant, visionnaire et j'aime son regard sur la mode, la vie, son sourire, son rapport aux animaux et notamment à ses chiens. Ce soir-là, nous organisions un dîner Louis Vuitton pour cent convives avec, en cuisine, Cyril Lignac. Pour moi, c'est une manière de dire combien la mode est présente sur cette terrasse, combien elle y est essentielle, pour ce lieu et l'entièreté du festival. J'ai eu la chance d'avoir la confiance de grandes maisons, dont Louis Vuitton, mais aussi Saint Laurent avec qui nous avons organisé le dîner du film *Emilia Perez* de Jacques Audiard. »

JEAN PICON, GETTY IMAGES

MARION COTILLARD (2023)

« J'ai connu Marion lorsque je travaillais aux Bains Douches, ça fait donc vingt-sept ou vingt-huit ans. Depuis, on ne s'est jamais lâchés. Un peu comme un mariage : pour le meilleur et pour le pire. Elle me connaît sous toutes mes coutures, et je pense qu'elle me porte bonheur. Quand elle est à Cannes, sa présence me rassure, me réconforte, calme mes doutes. Cette année, elle était là pour le film *Little Girl Blue*. Dans ce cas, c'est pro. Je n'interfère pas, mais je descends quand même pour l'accueillir, une fois qu'elle ou son publiciste m'ont prévenue par SMS. Puis je la laisse. J'adore sa tenue sur cette image, son collier, ses cheveux lâchés, très chic. »

PEDRO ALMODÓVAR ET PENÉLOPE CRUZ (2019)

« Cette photo a été prise lors du dîner du film *Douleur et gloire*. Nous avions réservé une petite attention à Pedro, avec qui les soirées sont toujours magiques. Rossy de Palma s'était cachée en cuisine, et nous l'avons fait sortir à l'improviste, entourée de joueurs de guitare. Elle s'est mise à chanter en italien, sans que personne ne s'y attende. Pedro était ravi, et Penélope hypnotisée par Rossy. »

SEAN PENN ET LES SOLDATS UKRAINIENS (2025)

« Il s'agit de la soirée du documentaire *Stories of Surrender*, que Sean Penn a fait avec Bono. On a fêté ça avec un « petit » dîner – moins de cent personnes – alors que c' est généralement trois fois plus. Ce qui était bouleversant, c'est qu'il avait fait venir sur la terrasse les soldats ukrainiens avec qui il venait de monter les marches. Nous avions déjà accueilli des militaires en mission pour sécuriser le lieu, mais là, ça n'avait rien à voir, les soldats se sont mis à chanter a cappella des chants ukrainiens. Tout peut se passer à Cannes, mais ce moment-là a été particulièrement émouvant. »

KARL LAGERFELD, PENÉLOPE CRUZ ET MARTIN SCORSESE AU DÎNER *VANITY FAIR* (2018)

« Cette année-là, Eric Pfrunder, le directeur artistique de Chanel, était venu me voir pour me dire qu'il était temps de parler, enfin, avec Karl Lagerfeld. J'étais tétanisée. On a bavardé, puis un photographe m'a demandé s'il pouvait m'enlever Karl pour faire cette photo. Il y avait cent quatre-vingt personnes ce soir-là. Le menu avait été confié aux équipes de l'atelier de Joël Robuchon. Comme d'habitude, tout avait été surveillé avec un souci du détail obsessionnel : la moquette noire, les fleurs, les miroirs sur les tables. Mais aussi le dîner, que je teste avant pour m'assurer que tout est bon et qu'il ne va pas vous rester une graine de sésame entre les dents. »

ROBERT PATTINSON (2025)

« Robert Pattinson est venu pour la première fois sur la terrasse avec Kristen Stewart en 2012. Je me souviens qu'à deux heures du matin ils avaient faim, mais la cuisine était fermée. J'ai fait livrer des burgers-frites sur la terrasse par le room service du Marriott. Robert Pattinson revient sur la terrasse dès qu'il est à Cannes. Il a ses repères ici, il y est à l'aise. C'est l'une des personnes que je rêverai d'avoir pour les 25 ans de la terrasse. Vous remarquerez que la photo n'est pas prise le soir : la terrasse vit aussi le jour, elle est ouverte de 9 heures à 21 heures, il peut y avoir quatre équipes de films qui y travaillent en même temps, avec chacune leur espace, et comme point de ralliement, le restaurant. Il n'y a pas que les comédiens, mais aussi des distributeurs, des assureurs, des maisons de mode… »

Woody Norman et Swann Arlaud renvoyés dos à dos dans le grand Nord.

« CE HUIS CLOS ENTRE UN PÈRE ET SON FILS M'A BOULEVERSÉ »

Et si l'on pouvait réécrire le passé? Un roman culte, un deuil impossible et le grand Nord comme décor d'une adaptation à haut risque pour Vladimir de Fontenay. Texte **Norine Raja**

On m'avait prêté le livre *Sukkwan Island* pour les vacances. Sans trop en connaître la raison, ce huis clos entre un père et son fils, isolés dans une cabane en Alaska, m'a bouleversé. Quelques années plus tard, les productrices Carole Scotta et Caroline Benjo m'ont proposé de l'adapter. Elles m'ont aussi invité à rencontrer l'auteur, David Vann, pour connaître l'histoire derrière l'ouvrage. En réalité, il avait refusé d'accompagner son père en pleine nature sauvage et, dans la foulée, ce dernier s'était suicidé. Pour exorciser son deuil et sa culpabilité, il a imaginé une réalité alternative : que se serait-il passé s'il était parti avec lui ?

Derrière cette intrigue, il y a un message de résilience, profondément humaniste et porteur d'espoir. David Vann m'a donné le feu vert pour me réapproprier ce récit. J'ai donc ajouté des détails pratiques sur leur quotidien, ainsi qu'une séquence d'épiphanie entre les deux personnages rythmée par le morceau *This Must Be The Place*, des Talking Heads. Les paroles (« *I'm just un animal looking for a home* » / Je suis juste un animal cherchant un foyer) font écho à la mélancolie du père. Dans le livre, c'est un personnage assez détestable, qui n'épargne rien à son fils. J'avais peur que le spectateur ne soit pas investi dans un tel antagoniste, donc j'ai réécrit de manière à souligner ses failles. Swann Arlaud était parfait pour ce rôle, à la fois traversé d'une insouciance et d'une grande maturité.

Sukkwan Island représentait aussi une vraie promesse de cinéma, l'occasion d'explorer un territoire époustouflant. Nous avons tourné au nord de la Norvège, dans un ancien camp militaire, par − 25 degrés parfois. Il fallait sans cesse s'adapter aux conditions météorologiques. Comme le roman est très descriptif, nous avons travaillé sur l'image et le son pour rendre l'ensemble immersif. Notre ingénieur Mathieu Villien a même mis des micros sous la glace pour en saisir les craquements. L'idée ? Sans cesse mettre en miroir la nature et l'état d'esprit des personnages. » □

Sukkwan Island, de Vladimir de Fontenay, avec Swann Arlaud, Woody Norman, Alma Pöysti. Sortie le 26 avril. Et aussi : *Sukkwan Island*, de David Vann (Gallmeister)

SOUS INFLUENCE

Dans les coulisses des inspirations de Vladimir de Fontenay.

LE FILM QUI M'A ACCOMPAGNÉ
LA LETTRE INACHEVÉE DE MIKHAIL KALATOZOV

MON ENDROIT IDÉAL POUR ÉCRIRE UN TRAIN OU UN AVION

MA BANDE ORIGINALE
ATLANTIQUE, PAR FATIMA AL QADIRI

MES PARTENAIRES D'ÉCRITURE NICOLAS CHAUDEURGE, MON MONTEUR, ET LES ACTEURS SWANN ARLAUD ET WOODY NORMAN

MON RITUEL QUOTIDIEN METTRE MON TÉLÉPHONE EN MODE AVION

GETTY IMAGES, COURTESY EVERETT COLLECTION, ANNA SALLEY

LE POUVOIR DES FLEURS

De la plus enveloppante à la plus lumineuse, cinq fragrances florales pour la saison. Texte **Adèle Bari**

GETTY IMAGES

1. PARFUMS DE MARLY

Le jus. Un cocktail pétillant de néroli et de yuzu, porté par la chaleur de la fève tonka, de la vanille et les effluves boisées de l'ambroxan.
La fleur. La fleur d'oranger se révèle, avec ses promesses de longévité et de pureté.
Pour qui ? Une grande romantique venue d'Athènes.

ATHENAÏS **PARFUMS DE MARLY** (285 EUROS LES 75 ML)

2. HAUTE FRAGRANCE COMPANY

Le jus. Un abricot mûr, aux saveurs d'un avant-goût d'été, se mêle à la rose, à la vanille et aux accents orientaux de l'oud et du cuir.
La fleur. La fragrance magnifie l'osmanthus, fleur originaire d'Asie de l'Est, aux notes fruitées et légèrement épicées.
Pour qui ? Une âme libre et sensuelle.

NARCOTIC DESIRE **HAUTE FRAGRANCE COMPANY** (325 EUROS LES 75 ML)

3. DIOR

Le jus. L'iconique de la parfumerie se dévoile avec plus d'intensité, dans un nectar floral mêlant subtilement jasmin et rose.
La fleur. L'ylang-ylang en est la signature, faisant triompher l'exotisme, la féminité et l'évasion avec caractère.
Pour qui ? Celles qui aiment jouer avec le feu des projecteurs.

J'ADORE INTENSE **DIOR** (173 EUROS LES 100 ML)

4. LE LABO

Le jus. Une eau à la violette blanche, plus rare et précieuse, subtilement associée au thé blanc, au bois de cèdre et de gaïac.
La fleur. Par sa délicatesse, son parfum sucré et sa couleur lilas, elle rappelle des souvenirs d'enfance.
Pour qui ? Une femme humble et délicate qui préfère garder une part de mystère.

VIOLETTE 30 **LE LABO** (209 EUROS LES 50 ML)

5. HENRY JACQUES

Le jus. Une essence florale et poudrée, à déposer avec parcimonie, fusionnant l'iris et la verveine dans un accord lumineux et légèrement vert.
La fleur. Une rose cueillie à l'aube, qui préserve sa fraîcheur et sa clarté.
Pour qui ? Une femme d'affaires sophistiquée et discrète.

ROSE SNOW **HENRY JACQUES** (630 EUROS LES 15 ML)

MARCHE À LONDRES

Rooftop d'une église désacralisée, huîtres du marché aux fleurs, toilettes victoriennes reconverties en café… Douze adresses pour découvrir la capitale britannique autrement.

Texte **Géraldine Richard** Illustration **Sylvie Faur**

POUR UN SACRÉ COCKTAIL

1. Mercato Metropolitano Mayfair

L'ambiance. Une halte gourmande dans une église néo-grecque désacralisée, à l'écart de l'effervescence d'Oxford Street. Cuisine internationale sur trois étages, avec en point d'orgue un rooftop et un bar à vins dans la crypte. **Le coup de cœur.** Siroter un cocktail sous la magistrale nef et admirer les jeux de lumière des vitraux. **Où ?** St. Mark's Church, Audley St

POUR SA PRESSE POINTUE

2. Shreeji News and Magazines

L'ambiance. Derrière sa devanture rétro, ce kiosque à journaux atypique de Marylebone met en avant une belle sélection de titres de niche. **Le coup de cœur.** L'espace dédié aux événements et aux expositions, accompagné de son *coffee shop*. **Où ?** 6 Chiltern St

POUR UN CAFÉ ATYPIQUE

3. The Attendant – Fitzrovia

L'ambiance. Surprise totale en descendant dans ces anciens toilettes publiques de style victorien. Le lieu propose une sélection pointue de cafés (en V60 ou AeroPress, pour les puristes), de *latte* et un brunch *so british*. **Le coup de cœur.** Impossible de ne pas photographier les urinoirs en porcelaine… détournés en comptoir. **Où ?** 27A Foley St

POUR SES NUITS FOLLES

4. Koko

L'ambiance. Lieu emblématique de Camden Town, niché dans un ancien théâtre rococo, le spot enchaîne soirées clubbing, concerts de grands groupes rock et soirées pop *Guilty Pleasures*. **Le coup de cœur.** L'immense boule à facettes qui surplombe la salle de théâtre classé monument historique. **Où ?** 1A Camden High St

POUR BOIRE AVEC MODÉRATION

5. Cahoots Undergroung

L'ambiance. Inspiré du Londres d'après-guerre, ce *speakeasy* nous embarque dans une expérience immersive hors du temps. Cocktails déjantés, concerts de swing, lumières tamisées… le tout dans une station de métro d'époque reconstituée. **Le coup de cœur.** S'installer dans un ancien wagon et commander l'iconique cocktail Winston Churchill, subtile alliance de gin et de liqueur de cerise. **Où ?** 13 Kingly Ct, Carnaby St

POUR LE PANORAMA À 360

6. Sky Garden

L'ambiance. Au 43e étage de ce nouveau gratte-ciel aux allures de *talkie-walkie*, Londres s'étend à perte de vue. Ce jardin suspendu – plus de 52 000 plantes cultivées – propose des visites gratuites à 360° (sur réservation). **Le coup**

de cœur. Commander une coupe de champagne au bar en admirant le soleil se coucher. **Où ?** 1 Sky Garden Walk

POUR LES HUÎTRES DOMINICALES

7. Oyster Boy

L'ambiance. Chaque dimanche, le célèbre écailler de Columbia Road (marché aux fleurs) ouvre sa minuscule échoppe. Huîtres britanniques et *Bloody Mary* : un combo parfait pour une poignée de *pounds*. **Le coup de cœur.** La petite place attenante propose régulièrement un *live music* très pop-rock. **Où ?** Ezra St

POUR UNE ŒUVRE DE Mc QUEEN

8. Saatchi Gallery

L'ambiance. Au sein du Duke of York's HQ, bâtiment historique du 18e siecle, la galerie s'impose dans le paysage artistique de l'art contemporain. Sa particularité ? La mise en avant d'artistes britanniques et étrangers émergents, à l'instar de Damien Hirst ou Steve Mc Queen. **Le coup de cœur.** Passage incontournable dans la boutique de souvenirs où l'on peut s'offrir des œuvres d'art originales et des tirages en édition limitée. **Où ?** Duke of York's HQ, King's Road

POUR CHANGER DE POINT DE VUE

9. Uber Boat by Thames Clippers

L'ambiance. Pour prendre le large sur la Tamise, on troque les autobus à impériale contre les *Uber Boat*. Au total, vingt-quatre embarcadères pour se déplacer et découvrir la ville sous un autre angle. **Le coup de cœur.** La croisière nocturne « *Illuminated River* » qui confère à la promenade une réelle dimension artistique. **Où ?** Entre l'embarcadère de Barking Riverside, à l'est, et celui de Putney, à l'ouest

POUR UNE ASSIETTE ÉTOILÉE

10. Brooklands by Claude Bosi

L'ambiance. Un restaurant doublement étoilé, qui rend hommage au monde de l'aviation et du sport automobile britanniques. Une cuisine de haut vol, en trois, cinq ou sept séquences, avec à la baguette le chef français Claude Bosi. **Le coup de cœur.** Emprunter l'ascenseur conçu comme une montgolfière avant de dîner sous l'emblématique avion Concorde, suspendu au plafond de la salle à manger. **Où ?** 1 Grosvenor Place

POUR UN TEATIME D'EXCEPTION

11. Mariage Frères Covent Garden

L'ambiance. Pour passer à l'heure anglaise, pas question d'éviter un *afternoon tea* : cette demeure classée du 17e siècle est l'écrin idéal. Amuse-bouches salés, pâtisseries infusées au thé et scones à la parisienne subliment ce moment à part. Le tout servi sur le traditionnel plateau à étages. **Le coup de cœur.** Le plus long mur de thé au monde dévoile une sélection de millésimes et grands crus rares, parmi les mille références de la boutique. **Où ?** 38 King St

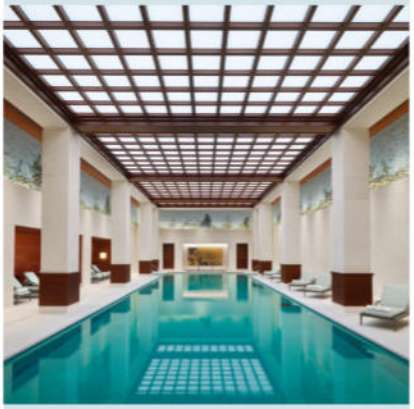
POUR SES FAUTEUILS CLUB

12. Electric cinéma

L'ambiance. À Notting Hill, le 7e art prend une toute autre dimension dans ce cinéma d'époque édouardienne, où fauteuils en cuir avec repose-pieds attendent les heureux spectateurs. Pour une expérience encore plus originale, on réserve un des lits du fond de la salle. Le risque, c'est de s'endormir ! **Le coup de cœur.** Commander un verre de vin (ou une pinte) confortablement installé. **Où ?** 191 Portobello Road

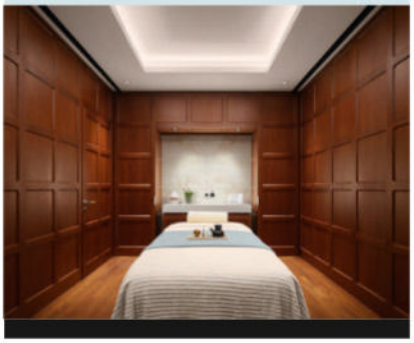
TEMPS SUSPENDU

Au spa du Peninsula, les soins holistiques sont désormais une étape obligée pour se ressourcer en majesté.



Deux heures à tuer entre une visite de musée et l'heure du thé ? En plein cœur du quartier chic de Belgravia, pourquoi ne pas se laisser tenter par les tous derniers soins holistiques d'un des cinq-étoiles les plus courus de Londres : le Peninsula. En bordure de Hyde Park, le Spa & Wellness Centre est l'endroit idéal pour oublier un temps l'agitation de la capitale britannique. La déco très *quiet luxury* signée Peter Marino est propice à un laisser-aller subtil et serein. Grâce aux panneaux modulants de son toit, la belle piscine de 25 mètres s'imprègne d'une douce lumière naturelle qui évolue au fil de la journée. Mais l'essentiel se passe à l'intérieur des cabines, où massages naturels et technologies de pointe, accompagnés des marques références que sont Ricari, Subtle Energies ou Margy's Monte Carlo, s'adaptent à la morphologie et la personnalité de chacun. *Cherry on the cake* : on peut laisser son animal adoré au salon de toilettage canin, où un personnel qualifié se chargera de le bichonner avec amour.

1 Grosvenor Place



«JE JOUE CE QUE JE NE VIS PAS»

Vingt ans après son Oscar, Marion Cotillard aurait toutes les raisons de se reposer sur son statut d'icône. Elle fait exactement le contraire: des cinéastes qui la déstabilisent, des rôles qui lui font peur, une exigence qu'elle décrit elle-même comme un vertige. Valentine Servant-Ulgu a rencontré une star mondiale qui n'a jamais cessé d'être une actrice.

Photographe Nathaniel Goldberg Styliste Anastasia Barbieri

MANTEAU EN FAUSSE FOURRURE NOIRE ET ROBE EN CACHEMIRE ET SOIE BRODÉE DE SEQUINS ROUGES **CHANEL**

Partie 1. La rencontre

À peine arrivée, MARION COTILLARD *traverse le salon de la* VILLA JUNOT *jusqu'au piano. Debout, son sac à dos* ENCORE SUR L'ÉPAULE,

elle joue quelques accords. L'instrument rose et boisé tranche avec le mobilier de cet hôtel particulier Art déco où se déroule notre séance photo. « Je n'ai jamais partagé ce que j'écris et ce que je compose, mais la musique est l'endroit où je suis le plus moi-même », m'expliquera plus tard cette fan de techno et d'électro. Elle reviendra plusieurs fois devant le clavier, silencieuse, entre deux clichés et retouches de maquillage. Comme si poser ses mains sur les touches lui permettait de se couper du monde, un bref instant, dans cette grande demeure baignée de lumière.

Quelques minutes après, elle réapparaît vêtue d'un manteau en fausse fourrure noire porté sur une robe brodée de sequins rouges, un look issu de la collection Chanel métiers d'art présentée en décembre dernier dans le métro new-yorkais. Soudain, la pianiste appliquée se mue en héroïne glamour. Un vent hollywoodien souffle sur les hauteurs de Montmartre. C'était écrit : la Villa Junot a été construite dans les années »

NATHANIEL GOLDBERG

PULL EN
CACHEMIRE NOIR
ET SOIE **CHANEL**

MANTEAU ET PULL
EN CACHEMIRE
NOIR **CHANEL**

1920 pour André Mauprey, prolifique compositeur d'opérette à qui l'on doit aussi plusieurs chansons écrites pour... Édith Piaf. D'une « môme » à l'autre, il n'y a qu'un pas – et un Oscar de la meilleure actrice, en 2008. Marion Cotillard est la deuxième Française à l'avoir décroché, 48 ans après Simone Signoret. Son interprétation stupéfiante lui avait aussi valu un Golden Globe et un César. Presque deux décennies après la sortie du film d'Olivier Dahan qui l'a propulsée au rang de star, elle ouvre un nouveau chapitre de sa carrière.

De son propre aveu, ces dernières années, elle s'est consacrée à être mère de famille. Elle me le confie au téléphone quelques jours avant la séance photo, entre deux journées de tournage en Bretagne avec Benoît Magimel pour un prochain film, *L'Enragé*, réalisé par Emmanuelle Bercot. « Vous m'entendez bien ? Je suis au match de foot de ma fille. » Louise, 9 ans et son frère Marcel, 15 ans, sont nés de son histoire avec Guillaume Canet. Le couple le plus célèbre du cinéma français a annoncé sa séparation en juin dernier, après dix-huit ans de vie commune. Marion Cotillard et Guillaume Canet sont toutefois restés partenaires de cinéma. Pour la sixième fois, l'actrice a tourné dans un film réalisé par son ancien compagnon, *Karma*, qui sortira à l'automne. Ce thriller fait partie de ses projets les plus attendus, tout comme l'intrigant *Roma Elastica* de Bertrand Mandico.

YEUX EMBUÉS

Autant le dire, on n'attendait pas Marion Cotillard dans l'univers fantasque du réalisateur des *Garçons sauvages*. Elle ne s'y est pas immédiatement projetée non plus. « Le moodboard était assez curieux, se souvient-elle. J'y voyais un film d'art et d'essai un peu étrange au premier abord. Et puis, j'ai lu le scénario et j'ai été emportée. » Sans trop en dire, elle me présente son personnage : une célèbre actrice désabusée, dans le creux de la vague, accepte un tournage à Rome. Son rôle ? « Une artiste qui recouvre des statues de peau humaine pour leur donner vie. » Elle laisse échapper un rire face à mon silence interloqué : « Je suis admirative de la façon dont Bertrand Mandico réussit à faire un cinéma très particulier, qui est lui est propre, avec son génie. » Ce nouveau projet confirme une tendance puisque, pour la quatrième fois, elle se glisse donc dans la peau d'une comédienne. On se souvient de *Rock'n Roll,* satire sur le star-system dans laquelle elle se mettait en scène avec humour. L'an dernier, dans un tout autre registre, elle incarnait une vedette muée en reine des neiges envoûtante et vénéneuse dans *La Tour de glace*. Entre-temps, Marion Cotillard a aussi porté le bouleversant *Little Girl Blue* de Mona Achache, présenté au Festival de Cannes en 2023.

Un mot sur ce projet hors du commun, entre fiction et documentaire, que la réalisatrice consacre à sa mère. Carole Achache, autrice, actrice et photographe, s'est suicidée en 2016. Sa fille remonte le fil d'une vie marquée par les violences faites aux femmes, le traumatisme générationnel et les tabous. Ce récit éminemment intime et douloureux croise celui de la métamorphose de son interprète, Marion Cotillard, qui ne cache rien de ses difficultés. Plusieurs scènes montrent les laborieuses étapes de sa transformation pour parvenir à une incarnation aussi juste que possible : « Putain mais j'ai jamais fait un truc aussi dur de ma vie », s'exclame-t-elle alors qu'elle tente de reproduire l'intonation et le souffle précis de Carole Achache. « Au premier jour de tournage, je n'arrivais pas à suivre la cadence de son rythme de parole alors que j'avais travaillé dessus chaque jour pendant trois mois, se remémore-t-elle. Je me suis dit que j'allais foutre en l'air le film alors que je me sentais investie d'une grande responsabilité. » Le résultat est saisissant. À la fin de la projection, tous les festivaliers cannois réunis dans la salle Buñuel avaient les yeux embués.

LES BRAS TENDUS DE TIM BURTON

On peut se demander ce que cherche Marion Cotillard dans ces mises en abyme aux airs de grand huit émotionnel. « Ce métier nous permet de devenir quelqu'un d'autre, de faire vivre d'autres personnes que soi, en soi. Je ne cesserai jamais d'être fascinée par cette forme de liberté. » La flamme du jeu brûle en elle depuis son enfance, passée entre la banlieue parisienne et le Loiret. Née en 1975, la jeune Marion découvre alors sa vocation sur les planches, encouragée par des parents comédiens et professeurs d'art dramatique. Sa mère, Niseema Theillaud, lui transmet son amour pour Greta Garbo, qui fut l'une des rares actrices européennes (d'origine suédoise, en l'occurrence) à avoir marqué l'âge d'or de Hollywood. Le parallèle est troublant. Niseema Theillaud avait-elle pressenti la trajectoire fulgurante de sa fille, dont le talent a tant ébloui Kate Winslet et Leonardo Di Caprio qu'ils le qualifient de « trésor national » ? Même l'immense Cate Blanchett ne tarit pas d'éloges à son sujet. En 2014, lors d'une conférence de presse cannoise, elle lui avait déclaré son amour : « Marion est l'une des plus grandes actrices au monde. Dès les premières scènes de *La Môme*, je me suis dit que je n'avais jamais rien vu de tel [...]. Elle est véritablement géniale. »

« Dès les premières scènes de La Môme, *je me suis dit que je n'avais jamais rien vu de tel.*
MARION EST GÉNIALE. »
CATE BLANCHETT

NATHANIEL GOLDBERG

«J'ai besoin de travailler avec des cinéastes qui sont des artistes,

QUI CRÉENT DE FAÇON VISCÉRALE.»

MARION COTILLARD

Avant de devenir une star parmi les stars, il a fallu passer par quelques étapes fondatrices. En 1998, quatre ans après avoir obtenu le premier prix du conservatoire d'Orléans, Marion Cotillard décroche le rôle qui la révèle au public : Lilly Bertineau, dans le premier film *Taxi*. Elle a 23 ans et rêve déjà de plus grandes partitions – et d'une meilleure considération. L'Académie des César ne s'y trompe pas et lui offre sa première nomination, dans la catégorie meilleur espoir féminin. Le prix revient finalement à Natacha Régnier pour *La Vie rêvée des anges*. Ce n'est que partie remise. En 2004, le cinéma américain lui tend les bras en la personne de Tim Burton, qui lui confie un rôle dans *Big Fish*. Difficile de ne pas y voir un autre signe : l'un des conteurs de cette fable fantastique n'est autre que Billy Crudup, à qui elle donne aujourd'hui la réplique dans la série phénomène *The Morning Show*, aux côtés de Reese Witherspoon et Jennifer Aniston. Elle y incarne une patronne de conglomérat médiatique prête à tout pour asseoir son pouvoir. Plus de vingt ans séparent le film de la série. Pourtant, une certaine fébrilité perdure : « Le premier jour, je tournais une scène où ça va très, très vite puisque mon personnage marche en parlant et c'est un peu technique, nous racontait-elle en septembre dernier, en marge de la promotion du show. Aux États-Unis, ils appellent ça les *walk and talk*. J'étais extrêmement stressée, comme tous mes premiers jours de tournage. »

FAMILIÈRE DE CANNES

Une interview de Daniel Day-Lewis lui revient en tête. La veille de notre discussion, elle lisait un article dans lequel le maître du *method acting* déclare que la plus grande qualité d'un réalisateur est de savoir créer un espace de liberté pour ses comédiens. Voilà précisément ce qui anime Marion Cotillard aujourd'hui. Quand on évoque le Festival de Cannes, elle balaie vite « l'écrin du glamour » pour parler des cinéastes qui viennent y présenter des œuvres « qu'ils n'ont même pas eu le droit de tourner dans leur pays ». On pense immédiatement à la dernière Palme d'or, *Un Simple accident*, filmée clandestinement en Iran par le réalisateur Jafar Panahi, avec des actrices à visage découvert. Face à l'immense courage de ceux qui, comme lui, font vivre le septième art au péril de leur vie, Marion Cotillard n'est pas à l'aise avec les formules automatiques consistant à dire qu'elle « prend des risques » ou « se met en danger ». Elle rectifie d'emblée, soucieuse de rappeler qu'elle ne va « pas crever si elle se plante ».

À 50 ans, en revanche, elle est prête à gravir des montagnes. Au cinéma, on appelle ça « accepter des rôles dont on se demande sans cesse si on va être à la hauteur ». Peut-être est-ce pour cela qu'elle appréhende toujours de découvrir ses films au cinéma – même quand ils sont réalisés par les plus grands. La projection cannoise de *Annette*, le drame musical de Leos Carax avec Adam Driver, en est un exemple criant. Juste avant la séance, elle prévoyait d'attendre que les lumières s'éteignent pour quitter la salle en catimini. Ce soir-là, Charles Gillibert, le producteur, la convainc en dernière minute avec un argument infaillible : le film mérite d'être regardé sur un immense écran. Vite, la magie cannoise opère. « Je l'ai trouvé magnifique, grandiose, s'émeut-elle encore. J'ai réalisé que je n'avais pas un rapport rationnel avec les films auxquels je participe lorsque je m'apprêtais à les voir. »

Marion Cotillard garde un souvenir particulier de la première fois que l'un de ses projets a été présenté dans le Grand auditorium Louis Lumière, pour la simple raison qu'elle n'était pas là, parce qu'elle se préparait à donner naissance à son fils. Alors, un an après le rendez-vous manqué de *Minuit à Paris*, elle a monté les marches avec Jacques Audiard en 2012 pour *De Rouille et d'os*, présenté en compétition officielle. Les années suivantes, le festival a accueilli les films qui témoignent de l'envergure internationale de sa carrière : *The Immigrant* de James Gray, *Deux Jours, une nuit* des frères Dardenne, *Macbeth* de Justin Kurzel, *Juste la fin du monde* de Xavier Dolan... Pendant presque dix ans, Marion Cotillard foule le tapis rouge à chaque quinzaine de mai. « Je ne me lasserai jamais d'une projection d'une telle qualité, dans une salle d'une telle beauté, c'est tout simplement magique. » Plus de trente ans de carrière n'ont pas entaché son émerveillement.

L'URGENCE DU JEU

Elle ne prend rien pour acquis, ni la reconnaissance de ses pairs, ni l'amour du public. Par-delà son talent, les spectateurs apprécient sa discrétion et sa faculté à cultiver le mystère, à l'heure du grand déballage sur les réseaux sociaux et de l'omniprésence médiatique. Quand elle choisit de s'exprimer, »

APPLE TV / PICTUREHOUSE/WEINSTEIN COMPANY/ABC/PARAMOUNT/COURTESY EVERETT COLLECTION

VESTE EN SERGÉ DE LAINE NOIR, CHEMISE EN COTON BLANC, PANTALON ET ESCARPINS EN CUIR LAMINÉ DORÉ ET NOIR **CHANEL**

T-SHIRT EN MAILLE DE SOIE ET COLLIER EN MÉTAL, VERRE ET RÉSINE NOIRE ET VERTE **CHANEL**

elle ne se contente pas d'une phrase superflue. Ses réponses sont longues, vives, loin des éléments de langage impersonnels maniés par les célébrités. En fait, elle parle comme si rien ne relevait de l'évidence. Cette philosophie se traduit aussi dans ses choix de carrière : « J'ai tendance à aller vers des personnages qui me permettent d'explorer des facettes de l'être humain que je n'expérimente pas dans ma propre vie, analyse-t-elle. J'ai aussi besoin de travailler avec des cinéastes qui sont des artistes, qui créent de façon viscérale. » Elle nuance illico : en tant que spectatrice, elle sait aussi apprécier des projets plus commerciaux. On ne la prendra pas à « dénigrer un genre pour en encenser un autre ».

JULIEN, NADIA ET LES AUTRES…

En revanche, face caméra, cela lui plaît de participer à « des projets qui auraient pu ne pas exister ». Scénario farfelu, petit budget, promotion réduite… Pourquoi se priver quand des longs métrages sont bâtis sur son seul nom ? Outre ses grands succès français (*Les Petits mouchoirs*, *Jeux d'enfants*, *Gueule d'ange*), sa notoriété à Hollywood est établie. Tête d'affiche de *Public enemies* et *Alliés*, elle tient aussi un rôle clé dans l'incontournable *Inception*, devenu un titre culte de la filmographie de Christopher Nolan. Le réalisateur, avec qui elle a aussi travaillé sur *The Dark Knight Rises*, me l'avait décrite comme « l'une des plus grandes actrices » en activité, juste après avoir reçu un César d'honneur de ses mains il y a deux ans. Désormais, Marion Cotillard peut donc se permettre des audaces américaines, comme elle s'apprête à le faire avec Walton Goggins dans *Job*.

Encore une fois, elle jouera les actrices, dans un film dont elle garantit qu'il sera « très singulier ». « L'idée de continuer mon chemin d'exploration très artistique aux Etats-Unis me plaît. Ce sont des films qu'on arrache à l'industrie mais qu'on arrive à monter. » Le pitch ? Un couple d'artistes tente de mettre en scène le *Livre de Job* et cette adaptation audacieuse met leur relation à l'épreuve. Avec ce sujet méta-biblique, elle surprend encore. Sa capacité à défendre des histoires singulières fait d'elle une des idoles de la nouvelle génération du cinéma français.

L'année dernière, deux de ses récents partenaires à l'écran m'ont partagé leurs observations en ces termes : « Elle joue comme si elle était au bord du précipice ». Précisons-le d'emblée : Arnaud Valois et Théodore Pellerin ne s'étaient pas concertés et n'étaient pas ensemble au moment de choisir cette formule. Le premier interprète le frère de Marion Cotillard dans la série *The Morning Show*. Pas avare de métaphores, il ajoutait : « Elle joue comme si elle s'apprêtait à sauter en parachute ou comme si le sol allait se dérober sous ses pieds. » Théodore Pellerin a aussi saisi cette urgence du jeu, doublée d'une grande sensibilité et d'une « vérité déroutante ». Césarisé Meilleur espoir masculin 2026, il tient l'un des rôles principaux de *Milo*, prochain film de Nicole Garcia, qui retrouve l'actrice dix ans après *Mal de pierres*.

D'un talent émergent à une star, l'estime est réciproque. « Théodore est un être humain et un acteur époustouflant, d'une authenticité absolue, tient à préciser la comédienne. Quand un jeune artiste me bouleverse, je ressens quelque chose de fort. Je suis toujours très émue de voir un acteur éclore et trouver son espace d'expression. » Au fil des interviews, nombreux sont ceux qui m'ont témoigné leur admiration pour celle qu'ils ont parfois découverte lorsqu'ils étaient enfants, comme Julien De Saint Jean et Nadia Tereszkiewicz, que nous avions mis à l'honneur dans notre numéro spécial cinéma de mai 2025, au moment du Festival de Cannes. En 2023, la jeune actrice des *Amandiers* avait eu le privilège d'être la filleule de Marion Cotillard lors de la traditionnelle soirée des Révélations des César, l'année où elle a décroché la récompense. « Elle m'inspire énormément par ses choix éclectiques, confiait-elle à *Vanity Fair* l'an dernier. Elle n'a pas peur de s'abandonner dans ses rôles, même sur scène, quand elle joue *Jeanne d'Arc au bûcher*. En plus, elle me soutient beaucoup depuis qu'elle a été ma marraine. »

MESSAGE À MARIE COLOMB

Lorsqu'on lui parle de transmission, l'intéressée assure n'avoir aucun conseil à donner à la jeune génération, si ce n'est sur quelques points techniques, tout au plus. L'un de ses derniers coups de cœur ? Marie Colomb, lauréate du trophée Chopard remis par Angelina Jolie en 2025 et révélation de la série *Culte,* sur la plateforme Prime Video. La jeune femme y interprète Loana, candidate de *Loft Story*. Triste hasard de calendrier, notre ↠

« Marion Cotillard a un vrai amour du cinéma. La cinéphilie reste

LA BOUSSOLE DES GRANDS ACTEURS. »

MARINA FOÏS

NATHANIEL GOLDBERG

«Il y a toujours des gens sur cette planète qui vouent leur vie à faire de belles

CHOSES ET LES PARTAGER.»

MARION COTILLARD

entretien avec Marion Cotillard a lieu au lendemain de l'annonce de la disparition de la candidate pionnière de la téléréalité française. « J'aime les acteurs qui livrent des performances et disparaissent totalement à l'intérieur de leur personnage. Ce qu'a fait Marie Colomb relève de la haute voltige. J'ai eu envie de lui envoyer un message pour lui dire à quel point elle m'avait bouleversée. »

Modèle de la relève, Marion Cotillard suscite aussi un immense respect dans sa génération. Marina Foïs, par exemple, nous parlait d'elle à l'occasion de la sortie du film *Moi qui t'aimais*, dans lequel elle prête ses traits à Simone Signoret : « On a tendance à dire du mal des acteurs en France mais moi, je les aime et je veux les défendre. On est pollués par la notoriété, le pouvoir, le pognon mais il reste de la pureté. Je sens une vraie intégrité et un goût de l'aventure. Regardez les choix de Marion Cotillard, par exemple. Elle a un vrai amour du cinéma et je suis certaine que la cinéphilie reste la boussole des grands acteurs. »

EXORCISMES ET CHAMANISME

Une fois, pourtant, elle a failli perdre le nord. C'était après le tournage de *La Môme*. Pour incarner Edith Piaf, elle a passé des heures à répéter un playback parfait et à travailler sa posture pour reproduire la frêle carrure voûtée de l'icône de la chanson française. Elle a aussi accepté une métamorphose spectaculaire et cinq heures quotidiennes de maquillage : sourcils affinés, cheveux rasés, faux crâne, prothèse dentaire. Une telle transformation laisse des marques. « Je suis passée pour une personne à moitié folle quand j'en ai parlé », commente-t-elle dans un sourire. Elle fait sans doute référence à cette étonnante interview accordée à nos confrères britanniques du *Guardian*, dans laquelle elle expliquait avoir été hantée par le personnage au point de ne pas réussir à s'en défaire pendant huit mois : « J'ai fait des exorcismes avec du sel et du feu. Je suis partie à Bora Bora pour lui échapper. Je suis allée au Pérou, au Machu Picchu, et j'ai participé à d'anciennes cérémonies chamaniques pour me purifier après avoir finalement compris pourquoi je ne pouvais pas la laisser partir. Elle avait été abandonnée quand elle était enfant. Sa plus grande peur était d'être seule. » Aujourd'hui, plus succinctement, elle reconnaît qu'il a « fallu y aller au pied de biche ». Avec le recul, elle a tiré de cette expérience une leçon décisive pour le reste de sa carrière : au dernier « coupez », il faut trouver une porte de sortie pour le personnage.

Des années plus tard, elle tourne volontiers cet épisode en dérision : « Quand j'y pense, rien de tout cela n'était normal. Il y avait quelque chose d'ordre schizophrénique alors que je suis plutôt saine d'esprit. Même si ce sont souvent les personnes les moins saines qui assurent l'être… »

SON ÉTOILE SUR HOLLYWOOD BLVD

Marion Cotillard ne parle jamais du cinéma comme d'un art éthéré surplombant les réalités du quotidien. Elle répète avoir besoin de se sentir « connectée au monde » et le prouve depuis des années, notamment à travers son engagement en faveur de la protection de l'environnement, qui l'a amenée à co-produire le documentaire *Bigger than us*. Elle s'est aussi exprimée à plusieurs reprises au sujet du mouvement #MeToo, notamment pour soutenir Adèle Haenel ou réagir aux propos de Brigitte Macron au sujet des militantes féministes qu'elle avait qualifiées de « sales connes ».

Sa participation à la série *The Morning Show* n'est d'ailleurs pas un hasard. Si elle était fan du programme avant même d'en rejoindre le casting, c'est en partie pour la justesse de son traitement des violences sexistes et sexuelles : « La série montre un personnage masculin qui se questionne. Dans la réalité, à ma connaissance, jamais un homme accusé ou soupçonné n'a fait cet examen de conscience, ne s'est regardé en face pour se demander s'il avait une responsabilité criminelle dans les actes qu'on lui reprochait. » Elle marque un temps de réflexion et conclut : « Aujourd'hui, ce n'est plus du tout crédible de systématiquement dire que les femmes mentent – toutes en même temps, des groupes de femmes qui parlent d'un même homme. »

Sur tant de sujets, elle le concède volontiers, il reste du chemin à parcourir. Une lueur d'espoir ? « Il y a toujours des gens sur cette planète qui vouent leur vie à faire de belles choses et les partager. » En tant qu'artiste, elle prend sa part et l'industrie du cinéma s'apprête à l'en récompenser. Cette année, elle recevra une étoile au Hollywood Walk of Fame, célèbre promenade qui met à l'honneur les figures de la culture et du divertissement. En l'apprenant, elle a été vivement touchée par l'honneur qui lui est fait. « Comme lorsque j'ai reçu un Oscar, je suis émue de voir mon nom apposé sur une liste de gens que j'admire et qui ont forgé mes propres rêves. À commencer par Charlie Chaplin, mon idole depuis que je suis toute petite. » □

NATHANIEL GOLDBERG

VESTE EN VISCOSE ÉCRU BRODÉE DE PAILLETTES NOIRES ET BLANCHES, ESCARPINS EN CUIR D'AGNEAU BEIGE ET NOIR
CHANEL

COIFFURE RUDY MARMET
MAQUILLAGE
CHRISTOPHE DANCHAUD
MANUCURE
CHARLENE COQUARD
ASSISTANTS PHOTOGRAPHE
CORINNE MUTRELLE
ET NICOLAS MORENO
OPÉRATEUR DIGITAL
ALEX SCHOELCHER
ASSISTANT STYLISME
NICOLÒ PABLO VENERDÌ
SEAMSTER
THIBAUT KEREZEON
PRODUCTION AGATHE VEIDT

REMERCIEMENTS
ICONIC HOUSE VILLA JUNOT
18 BIS, AVENUE JUNOT
(PARIS 18e), MERCI AUX ÉQUIPES
POUR LEUR ACCUEIL

MANTEAU EN CUIR D'AGNEAU NOIR, DÉBARDEUR EN MAILLE DE SOIE NOIRE, ESCARPINS EN DAIM NOIR **CHANEL**

Marion Cotillard, la toile parfaite

Par Lily Bloom, actrice française et animatrice du *Cercle* sur Canal +

À la question: « Quelle actrice es-tu, Marion ? » je l'imagine volontiers répondre avec le titre d'un film de Greta Garbo : *As You Desire Me* (*Comme tu me veux*, a-t-il été traduit dans sa version française). Alors que sa filmographie est une cartographie du cinéma contemporain mondial, il y a chez elle un je-ne-sais-quoi d'insaisissable qui résiste.

De grandes actrices, comme Katharine Hepburn, Isabelle Huppert ou Brigitte Bardot, ne s'effacent pas en jouant un rôle. Marion, elle, se dissout dans l'ambition des auteurs qui ont croisé sa route. Si elle se livre peu à la presse, elle a toujours à cœur de raconter comment elle aborde les rôles : un travail d'invocation, plus que d'interprétation.

Étrangement, je repense à une séquence culte, mais a priori anecdotique de *Rock'n Roll*. Guillaume Canet et elle sont au lit dans une mise en abyme amusée de leur vie conjugale. Et soudain elle se relève, comme possédée. Il s'inquiète : elle commence à parler avec l'accent québécois. Éclairs, lumière bleue, atmosphère de téléfilm horrifique des années 1990. Elle réapparaît *en* Céline Dion. Le personnage descend en elle comme les orixas dans le corps des femmes lors de cérémonies de transe religieuse brésilienne. Même dans cette séquence potache, la synchronisation avec la voix de la chanteuse québécoise est parfaite.

Étrangement, je repense à une séquence culte de *Rock'n Roll*...

Lorsqu'on lui demande quelle est l'actrice qui lui a donné envie de jouer, elle cite spontanément Greta Garbo. Cet éblouissement initial a sans doute laissé une marque. Dans ses *Mythologies*, Roland Barthes voyait dans le visage de Garbo une surface de projection universelle : « un état absolu de la chair ». Marion Cotillard possède elle aussi cette qualité rare. Jacques Audiard, les frères Dardenne, Léos Carax, Lucile Hadžihalilović, tous ont projeté leur vision sur la toile de son visage. Elle est le support. Le médium, au sens propre.

Enfant de la balle, elle a appris le métier par imprégnation. Au-delà de ses performances les plus spectaculaires – jouer en polonais pour James Gray, habiter le phrasé d'Édith Piaf des nuits entières – Marion Cotillard travaille les scénarios comme une actrice de théâtre. Elle s'empare du texte : voix, phrasé, respiration du personnage.

Ses apparitions les plus saisissantes sont celles de revenantes (*Les Fantômes d'Ismaël*, *Annette*, *Little Girl Blue*). Elle incarne aussi souvent des interprètes : chanteuses, actrices, stars. « Jouer quelqu'un qui performe, c'est comme tenir un miroir dans un miroir. On se révèle et on se cache en même temps », répète-t-elle. Comme Garbo encore, elle ressemble à une éternelle étrangère qui serait partout chez elle.

C'est sans doute ça, le propre des grandes actrices du cinéma classique : à la fois présentes, intensément, mais déjà ailleurs. □

NATHANIEL GOLDBERG

HELLO, GOODBYE
En mars 2016, Paul McCartney au défilé de sa fille Stella McCartney, pour la Fashion Week de Paris.

JACOPO RAULE/GETTY IMAGES

JOHN, YOKO' ET MOI

par Paul McCartney

À l'occasion de la sortie d'un nouveau documentaire sur la star, le journaliste Joe Hagan dévoile enfin un long entretien inédit datant de 2015, au cours duquel le Beatle se livre sans détour sur les déclarations de John Lennon dans *Rolling Stone*, sur Yoko Ono («elle n'est pas si maline que ça») et sur la «douloureuse» séparation du groupe...

Nous sommes en 2015. Le train quitte Londres et fend la campagne anglaise. Elle est d'un vert si profond que l'on se croirait comme dans un rêve. Nous arrivons dans l'East Sussex, où Paul Mc Cartney possède un domaine de soixante-cinq hectares. Sir Paul se dirige vers moi, habillé en noir de pied en cap, alerte et engageant. Il me conduit vers un salon à l'étage, où nous prenons place dans un confortable canapé, une assiette de cookies au chocolat entre nous.

Pendant une heure et vingt minutes, il n'y aura que lui et moi. *Paul McCartney déploie ses ailes*, nouveau documentaire consacré à la formation des Wings par Mc Cartney dans les années 1970, est disponible depuis le 27 février dernier sur Amazon Prime Video. Réalisé par Morgan Neville, il s'inscrit dans une série de films approuvés par Mc Cartney qui contribuent à polir non seulement l'héritage des Beatles, mais également le sien. La sortie du film était l'occasion idéale de publier l'intégralité de cet entretien que j'ai réalisé il y a onze ans avec l'ancien Beatle pour l'écriture de mon livre, *Sticky Fingers : The Life and Times of Jann Wenner and Rolling Stone Magazine*. Cette conversation tient à la fois de l'exégèse sur la relation de McCartney avec le magazine culte *Rolling Stone,* figure de proue de la presse underground des années 1960, et d'une plongée en profondeur dans la folle histoire des Beatles : la séparation du groupe ; les démêlés juridiques qui l'ont déchiré ; l'admiration mêlée de réserve de Paul envers Yoko Ono ; sa relation tumultueuse avec John Lennon après les Beatles ; et enfin, la réconciliation du duo à Santa Monica, en 1974, six ans avant l'assassinat de Lennon.

ALL TOGETHER NOW
Dans les années 1960, les Beatles de gauche à droite : George Harrison, Ringo Starr, Paul Mc Cartney et John Lennon.

HULTON DEUTSCH/GETTY IMAGES

Ce 25 mars 2015, je m'envolais donc pour l'Angleterre. Mes attentes restaient modestes, persuadé qu'un géant du rock de la stature d'un Mc Cartney se montrerait hautement diplomate. Je découvrais au contraire un homme sans langue de bois, volubile, parfois même incisif. Pour lui, *Rolling Stone* et le « Rock and Roll Hall of Fame » ont contribué à façonner une certaine histoire des Beatles, le reléguant au rôle d'éternel second derrière un Lennon vénéré par le magazine après son assassinat en 1980. Avec le recul, cet entretien apparaît comme le lancement d'une campagne menée par Paul une décennie durant pour s'imposer, dans la mémoire collective, comme l'égal de Lennon. Une entreprise qui préfigure le documentaire monumental *Get Back* de Peter Jackson (2021), ainsi que les nombreux livres, films et expositions produits ou voulus par Mc Cartney depuis. Dans cet entretien, Paul Mc Cartney tient à distinguer le mythe de la réalité. Il conteste les biopics consacrés au groupe, mais aussi certaines histoires établies, y compris les travaux du plus grand spécialiste des Beatles, Mark Lewisohn. « C'est intéressant parce que moi, je suis une réalité, pas un mythe, confie-t-il. Pour moi, ça, c'est du réel. » Mordant distraitement dans un cookie, je lance l'enregistrement.

***Vanity Fair* : Le premier numéro de *Rolling Stone* est paru en novembre 1967. John Lennon était en couverture, dans une image tirée du film *Comment j'ai gagné la guerre*. Lorsque le magazine est sorti, en avez-vous eu vent tout de suite ?**

Paul Mc Cartney : Oui, bien sûr. Les journaux underground arrivaient forcément jusqu'à nous. Pour moi, le précurseur du genre, c'était un journal appelé *International Times*, à Londres. C'était l'année avant *Rolling Stone*, en 1966. Un groupe de gens que je connaissais avait lancé cette publication, très marquée par la contre-culture. Il y avait des gens comme Allen Ginsberg parmi les contributeurs. On pouvait y parler beaucoup plus librement, ce n'était pas le *Daily* ceci ou le *Daily* cela. C'était un espace où l'on savait que les gens pensaient comme nous. Barry Miles, qui écrirait plus tard un livre sur moi [*Paul Mc Cartney : Many Years*

«À l'époque, les autres Beatles s'étaient installés en banlieue. Ils étaient tous mariés, PAS MOI...»

PAUL MC CARTNEY

From Now, biographie autorisée publiée en France en 2004 sous le titre *Les Beatles, les sixties et moi*], était de la partie. Je traînais avec eux parce qu'à cette époque, les autres Beatles s'étaient en quelque sorte installés en banlieue. Ils étaient tous mariés, pas moi. Je vivais en ville avec ma petite amie, Jane Asher. Les gens que je fréquentais et les choses que je faisais relevaient donc davantage d'une vie citadine. Grâce à Peter Asher, le frère de Jane, et à ses amis John Dunbar et Barry Miles, nous formions une petite scène underground. Avec cette petite clique d'architectes, d'artistes, d'écrivains, de musiciens, on passait nos soirées à traîner ensemble, à fumer de l'herbe, à refaire le monde autour de grandes conversations, comme on le faisait à l'époque. C'était très joyeux, très vivant. On rigolait beaucoup. Bref, ils ont lancé en 1965 un lieu appelé Indica, une galerie d'art à Mason's Yard, à Londres.

Vous étiez impliqué dans ce projet artistique ?

Oui, beaucoup. Quand je discutais avec tous ces types plus érudits que moi, c'était toujours des super conversations. Vraiment fascinantes. Ils me demandaient : « Tu connais *Kermesse irlandaise* de Flann O'Brien ? » Non. « Tu as lu *The History of Atlantis* ? » Non. On se faisait découvrir des choses les uns les autres. Enfin, c'est surtout Barry Miles qui me faisait découvrir beaucoup de choses... Le point culminant de cette relation a donc été le projet de John Dunbar à la galerie Indica. Je l'ai peinte – enfin, j'ai aidé à la peindre – et j'en ai même dessiné le papier d'emballage. Incroyable, non ? Un motif un peu papier peint qui répétait simplement le mot « Indica ». J'en ai fait imprimer tout un lot. Ils avaient besoin de quelque chose pour emballer leurs livres. Et puis à la fin, les flics ont débarqué pour je ne sais trop quoi, un truc disons... un peu osé.

Si ma mémoire est bonne, c'était une histoire d'atteinte aux bonnes mœurs.

Exactement. Je crois que l'homosexualité était encore illégale. Le manager des Beatles, Brian Epstein, aurait très bien pu être arrêté à cette époque. Tout a commencé à se décoincer dans les années 1960, mais certaines choses restaient interdites. Du coup, il y avait régulièrement des descentes de police dans nos milieux. Tout ce qui pouvait sembler indécent à un policier – un dessin de bite, par exemple – suffisait à attirer des ennuis. Quoi qu'il en soit, c'est de toute cette effervescence qu'est né *International Times*. Puis, un an plus tard, *Rolling Stone* est apparu : même esprit, mais en version américaine, donc à une autre échelle. Simplement parce qu'en Amérique, tout est plus grand. Plus d'argent derrière, j'imagine. Moi, je devais faire des dons en permanence pour soutenir *International Times*. Et c'est aussi par l'intermédiaire de la galerie Indica que John a rencontré Yoko. Elle y exposait. Il est allé voir l'exposition et ils se sont croisés. J'avais rencontrée Yoko Ono auparavant – je ne suis pas certain qu'elle l'admette aujourd'hui – mais oui, je l'avais déjà croisée. Elle était venue chez moi, à Londres, solliciter des dons pour l'anniversaire de John Cage, compositeur, poète et plasticien américain. Il allait avoir 70 ans, et elle cherchait à rassembler des manuscrits provenant de différentes personnalités. Je lui ai répondu que l'on n'avait pas de manuscrits, que nous étions un groupe de rock, que l'on n'écrivait pratiquement rien, sauf des feuilles de paroles. Elle m'a répondu qu'elle allait en assembler quelques-unes pour les offrir à John Cage pour son anniversaire. « Le seul problème, c'est qu'il faudrait aussi voir avec »

THE NIGHT BEFORE
À gauche : Paul et Linda McCartney, le 2 avril 1974, pour la cérémonie des Oscars. À droite : le 18 juillet 1968, Yoko Ono, John Lennon et Paul McCartney pour la première de *Yellow Submarine*, au London Pavilion.

mon ami John, lui ai-je dit. Je ne peux pas décider seul de donner tout ça. C'est le fruit d'une collaboration. » Voyez, je la connaissais donc un peu. Elle a peut-être oublié, je ne sais pas... Les gens oublient. L'époque était un peu enfumée... Mais j'ai du mal à croire qu'on puisse vraiment oublier des choses comme ça. Enfin, je ne sais pas. Ce sont les mystères de la vie, non ? Bref, voilà l'atmosphère de l'époque. *International Times* existait déjà, et j'ai toujours eu le sentiment que lorsque Jann Wenner est venu à Londres, il a vu tout ça et il s'est dit : « Super, je vais en faire la version américaine. » Je crois lui en avoir parlé. Je crois qu'il ne l'a pas reconnu.

En tout cas, il est bien venu à Londres à l'été 1966.

Je sais. Et en tant que journaliste – il venait de la presse universitaire – impossible qu'il soit passé à côté d'un mouvement pareil. Si vous faisiez partie de cette scène londonienne, ça existait, c'était un des gros trucs du moment. Donc, oui, je crois que je lui ai déjà dit un jour : « Tu t'es inspiré d'*International Times*, puis tu as mis ça à ta sauce. » On va dire qu'il a commodément oublié. Ça a toujours été ma grande théorie. Donc oui, j'étais très curieux de découvrir *Rolling Stone* à sa sortie. C'est comme ça que Jann Wenner est entré dans mon orbite. C'est en quelque sorte comme ça que tout a commencé.

John Lennon utilisait *Rolling Stone* pour se redéfinir en dehors des Beatles. Je me suis toujours demandé quel effet cela avait sur vous ?

À ce moment-là, j'étais un peu mis à l'écart. Parce que lorsque John a rencontré Yoko... ça a été la fin des Beatles. Aujourd'hui, avec le recul, je le comprends plus clairement. Rétrospectivement, John a toujours été un type très porté sur l'expérimentation, avec un passé compliqué ; son père a quitté la maison quand il avait trois ans, il a été élevé par sa tante et son oncle. Quand son oncle est mort, sa tante est devenue très stricte avec lui. On allait voir sa mère, John et moi allions lui rendre visite. Et puis elle a été renversée devant la maison de John, tuée par un policier ivre qui n'était pas en service, du moins c'est ce qu'on nous a dit. Je crois que l'affaire a été un peu étouffée... C'était ça, John. Ça l'a toujours poussé à avoir envie d'expérimenter des choses. Il disait souvent : « Si tu arrives au bord d'une falaise, saute. » Et moi, je répondais à chaque fois : « Non. Va au bord de la falaise, regarde un peu autour de toi. Si c'est vraiment haut et que des types dangereux approchent, alors on saute. » J'étais plus du genre : « On va attendre un petit peu. »

C'est une question de tempérament ? D'éducation ?

J'ai eu de la chance, j'ai eu un père et une mère jusqu'à mes quatorze ans. Puis ma mère est morte. Je remarque que, chez beaucoup de gens – la mère de John, la mienne, celle de Bono, de tant d'autres –, ça semble être un moteur. Ils ont perdu leur mère assez tôt, particulièrement les garçons. Donc John était davantage comme ça. Chez Apple [la société multimédia des Beatles], il voulait lancer des projets expérimentaux. Pour créer, c'était

2011 AMERICAN BROADCASTING COMPANIES, INC., MICHAEL WEBB, FAIRCHILD ARCHIVE/GETTY IMAGES

«Lorsque John a rencontré Yoko... ça a été

LA FIN DES BEATLES.»

PAUL MC CARTNEY

génial : nous étions les deux faces d'une même pièce. On s'asseyait pour écrire des chansons, et lorsque j'apportais quelque chose dont la chanson avait besoin, lui apportait l'autre élément indispensable. C'était vraiment super. Mais il a toujours été à fleur de peau. Quand il a rencontré Yoko, j'ai pu comprendre, d'une certaine façon. Mais c'était troublant parce que cela allait entraîner la fin des Beatles. On était un groupe vraiment cool, et j'y tenais énormément. Mais John voulait sauter de la falaise. Là où moi je disais : « Réfléchissons un peu à ce saut », John répondait : « Non, non, non. Je saute. Je me tire d'ici. »

Yoko et lui allaient très bien ensemble, non ?

Avec le recul, c'est plus facile à accepter que cela ne l'était à l'époque. Sur le moment, je pouvais la voir assise sur un des amplis et j'étais là : « Mais c'est quoi, ce bordel ? Qu'est-ce qu'elle fout là ? » Forcément, ça a creusé un fossé. Plus tard, je me suis dit : « Bon, d'accord. Ce mec est fou, ce mec est merveilleux. » Elle correspondait parfaitement à son goût pour l'expérimentation, à cette blessure liée à sa mère. Elle cochait vraiment beaucoup de cases. Et elle était manifestement assez dominatrice, ce qui était... étrange.

WHILE MY GUITAR GENTLY WEEPS
Paul Mc Cartney et John Lennon sur scène, le 7 octobre 1964.

Et maline.

Dans une certaine mesure. En fait, elle n'est pas si maline que ça. Peu importe. Je n'ai absolument rien contre elle. Vraiment. Mais sur certains points, nos visions ont toujours divergé, et parfois assez nettement. Au début d'Apple, on n'arrivait à rien, c'était le chaos. John Eastman, le père de Linda, embêtait tout le monde, il tâchait de remettre un peu d'ordre. D'un côté tu avais de la coke qui circulait... et au milieu de tout ce bordel, tu avais John Eastman, avocat new-yorkais bon teint, qui tentait de poser des bases solides. Ce qu'il a fait, d'ailleurs. Trente ans plus tard, on trouve dans les archives des notes où des membres du conseil écrivent : « John [Eastman], merci d'avoir tenu bon. » Parce qu'il a tenu. Il a vraiment structuré l'ensemble. Mais sur le moment, c'était franchement délirant.

Et puis c'est l'arrivée d'Allen Klein, le manager que Lennon veut absolument placer à la tête des affaires des Beatles, et qui va précipiter l'effondrement du groupe...

Avant ça, Klein avait déjà entourloupé les Stones. Les Rolling Stones ont un album, *Hot Rocks*, qu'ils ne possèdent pas. C'est Klein, via ABKCO Records, qui en détient les droits. Donc oui, c'était clairement ce genre de type. Et moi, je le voyais très bien, parce que je suis celui qui regarde avant qu'on saute de la falaise. Et ça, je l'avais vu. Mais impossible de raisonner John. Klein est venu à Londres, a pris contact avec Derek Taylor, l'attaché »

de presse des Beatles. Derek a organisé une rencontre entre John, Yoko et Klein au Dorchester. Et là, Klein a lancé à Yoko : « Qu'est-ce que tu veux ? » C'était sa phrase fétiche, il demandait toujours ça aux gens : « Qu'est-ce que tu veux ? » Si tu répondais : « Un million de dollars », il disait : « Tu l'auras. » C'était sa méthode. Il trouvait un moyen d'obtenir ce que vous vouliez. Ou peut-être pas, mais il vous assurait qu'il le ferait. Alors il a demandé à Yoko : « Qu'est-ce que tu veux ? » Et Yoko a répondu : « Une exposition. » Et lui, bien sûr : « Tu l'auras. » Voilà comment il s'est mis Yoko dans la poche. Et si vous aviez Yoko dans la poche, vous aviez pratiquement John aussi. Puis un jour, lors d'une réunion, John est arrivé et a déclaré : « J'ai une nouvelle pour vous. Je quitte le groupe. »

Quelle a été votre réaction ?

Ça a été un choc immense, profondément traumatisant, dramatique, parce que je pensais sincèrement qu'on avait encore beaucoup à offrir. J'étais persuadé que l'on pouvait encore accomplir de grandes choses. Mais c'était terminé. C'était ça, l'effet Klein. Il s'était imposé. Alors j'ai dit : « Pas question de continuer avec Klein. » Je pensais que George [Harrison] et Ringo [Starr] allaient me suivre, que ce serait un genre de vote, peut-être deux contre deux. Mais les autres ont simplement dit : « On est avec John. » Parce que John était un type extrêmement charismatique et un bon leader. Et soudain, je me suis retrouvé seul. Les trois autres suivaient Klein. Klein a annoncé qu'il voulait 20 % du groupe, comme s'il était le cinquième. J'ai répondu : « 20 % des Beatles, vous plaisantez. Dites-lui 10. » Ils sont retournés le voir, puis sont revenus vers moi : « Non, il maintient : c'est 20. » Il a donc obtenu 20 % sur toute augmentation qu'il négocierait. Puis nous avons signé un nouveau contrat avec Capitol. Et là, ça m'a profondément dérangé. Nous étions séparés, et pourtant je signais un nouveau contrat. Nous étions entrés dans une période trouble, beaucoup de réunions, Klein, des avocats... C'était très pesant. Je n'ai réussi à m'en échapper qu'en m'enfuyant en Écosse. C'est pour ça que Linda et moi, on est partis là-bas. Voilà où en était ma relation avec John.

Comment avez-vous vécu la publication de la grande interview de John Lennon dans *Rolling Stone* en 1970 ?

Je sentais bien que c'était une interview majeure. Un gros scoop pour Jann Wenner et pour *Rolling Stone*, et quelque chose d'important pour John. Un tournant, sans aucun doute. Quoi qu'il en soit, j'ai cherché mon nom dedans. Je me souviens avoir parcouru l'article en diagonale [il mime une lecture rapide] : « Mc Cartney... Mc Cartney... Ah, voilà. Oh, merde ! » Je ne me souviens plus précisément de ce qu'il disait, je crois que j'ai préféré l'effacer de ma mémoire [en réalité, Lennon y qualifiait Mc Cartney d'« égomaniaque » et affirmait que le film *Let It Be* était « fait par Paul, pour Paul » ; il y décrivait également le premier album solo de Mc Cartney comme « de la merde ».] C'était très blessant, mais pour tout le monde. Il arrosait à la mitrailleuse. Notre producteur George Martin y passait aussi [Lennon affirmait qu'il « n'avait pas vraiment produit » le *White Album*]. Quant à moi, ma seule contribution au groupe, c'était *Yesterday*. J'étais assis là, devant ce truc, sûr, à me dire : « Bon sang, j'essaie de vous sauver, bande de cons, et vous ne pigez rien ? Vous êtes sur le point de vous en remettre entièrement à ce type, Allen Klein ! » Et moi, j'essayais juste de rattraper le coup.

La suite vous donnera raison par rapport à Allen Klein.

Disons que des années plus tard, Yoko viendra me voir avec John et George [Harrison]. Ils m'ont clairement dit : « Merci, mec. » Mais ça s'arrêtait là. Jamais plus qu'un simple « merci, mec ». Aucune reconnaissance supplémentaire. Oui, c'était extrêmement difficile, parce que la première épreuve, pour se défaire d'Allen Klein, a été de devoir attaquer les Beatles en justice. Je ne voulais poursuivre qu'Allen Klein, mais on m'a répondu : « Il n'est juridiquement rattaché à aucun contrat. Vous devez poursuivre les Beatles. » Je suis parti en Écosse pendant trois mois, dans le brouillard, le brouillard dans ma tête, le brouillard partout, simplement pour m'extraire de tout ça pendant trois mois. C'est comme si ces trois mois avaient disparu. On ne poursuit pas ses amis en justice, mais il n'y avait pas d'autre solution. Soit je poursuivais mes copains, avec une chance, peut-être, de rattraper le coup pour eux. Si j'y parvenais pour moi, j'y parviendrais alors pour eux. Et c'est ce qui s'est passé. J'ai dû aller au tribunal. Au final, le juge s'est montré très favorable à notre cause et a qualifié les arguments de Klein de « boniments d'un vendeur de seconde zone ». En substance, il nous a dit : « Vous pouvez sortir de ce contrat. »

« On ne poursuit pas ses amis en justice, mais il n'y avait pas D'AUTRE SOLUTION. »

PAUL MC CARTNEY

Mais vous n'étiez pas au bout de vos surprises...

Oui, il y avait aussi autre chose : mes propres copains me retenaient dans ce contrat. Klein leur avait dit qu'on ne pouvait pas s'en libérer. « Vous avez signé un contrat, il faut le respecter », leur répétait-il. Je crois qu'eux se disaient : « On est les Beatles, mec, on est amis. » Mais Klein, lui, n'en démordait pas : « Non, non, non, financièrement, vous allez tous en pâtir. » C'est comme ça qu'il leur présentait les choses. J'ai tout de même réussi à faire sortir James Taylor [auteur-compositeur américain sous contrat chez Apple Records]. Lorsqu'il a vu Klein, il a paniqué. Alors j'ai dit : « OK, James veut quitter le label. » On a eu une réunion et Klein a lâché : « Pas question qu'il parte. » J'ai répondu : « Mais on fait ça dans un esprit amical, d'artiste à artiste. C'est l'essence même de tout ce que l'on essaie de faire. On n'est pas des hommes d'affaires impitoyables, on veut faire les choses correctement. Si James veut partir et quitter le label, je pense qu'on doit le laisser partir. » J'ai dû batailler, mais il a fini par nous quitter. James a réussi à s'en sortir. Pas moi. J'ai donc dû engager une action en justice. C'était terriblement douloureux. Je savais que cela allait complètement ruiner nos relations. Je savais que je serais le méchant de l'histoire. Ça, c'était presque le plus dur à encaisser. Je connaissais suffisamment les mécanismes des relations publiques pour comprendre que cela me ferait passer pour le diable. Mais bon, il fallait le faire, non ? □

JACOPO RAULE/GETTY IMAGES

I'M LOOKING THROUGH YOU
Paul Mc Cartney à Paris, le 7 mars 2016 (l'image a été convertie en noir et blanc).

«J'instaure un rapport de confiance avec les danseurs pour qu'ils soient prêts à libérer leur corps.»

MOUVEMENT PERPÉTUEL

Stromae, Angèle, Dua Lipa: elle a signé leurs chorégraphies les plus marquantes. Avec *Les Affamés*, Marion Motin livre un spectacle saisissant et vital sur les fractures de notre époque. Par Valentine Servant-Ulgu

On lui doit les séances d'aérobic de Demi Moore dans le film *The Substance* et les gestes habités de Stromae lorsqu'il chante *Papaoutai*. En 2012, elle a dansé sous la direction d'Angelin Preljocaj avant de partager la scène avec Madonna pendant sa tournée *MDNA*. Marion Motin ? La danseuse et chorégraphe préférée des stars depuis quinze ans.

Quand elle ne met pas son expertise au service des artistes les plus visionnaires de son époque, cette passionnée de hip-hop crée ses propres pièces. Elle travaille à partir des réflexions qui l'animent depuis ses études de psychologie, à l'époque où elle passait son temps entre la fac et les *battles*. Dans *Les Affamés*, présenté du 21 au 24 mai au Théâtre du Châtelet, à Paris, elle s'intéresse à la façon dont la violence fracture notre société. Grâce au rappeur Gaika, son narrateur, elle rappelle aussi à quel point l'art apporte de la lumière et de l'espoir au cœur du chaos. « Mes pièces sont comme des dissertations en trois parties dans lesquelles j'aiguise mon propre esprit critique, explique-t-elle. Elles ont une dimension très cathartique. »

Inspirée par le cinéma et tous ceux qui « chantent brut ce qu'ils ont sur le cœur », cette fan de Kurt Cobain et de Pink Floyd soigne sa scénographie pour embarquer les spectateurs dans un univers. « Pour ce spectacle, j'ai d'abord visualisé un tapis roulant sur scène et un couloir en hauteur, avec un gros néon. Je raisonne comme pour concevoir un décor de film, avec un *moodboard*. » Même attablée au café du coin, Marion Motin accompagne chaque mot d'un geste précis. Elle s'exprime avec une grâce envoûtante et une légère gouaille irrévérencieuse qui lui valent le surnom de « louve ». Au gré de la conversation, elle cite *Matrix* et *Avatar*, *Blade Runner* et *Léon*, mais aussi *Diva*, dont « l'incroyable baignoire au milieu du loft » a marqué son esprit.

Son rapport à l'image est au cœur d'une autre de ses pièces, qui fait son grand retour du 17 au 27 juin sur la scène du 13e Art, dans le 13e arrondissement de la capitale : *Narcisse*. Entre miroirs et paillettes, elle y évoque cette fois les écrans, l'apparence, et la manière dont la quête d'esthétique influence notre regard et nous ronge. En coulisses, elle recherche l'exact effet inverse : « J'instaure un rapport de confiance et de bienveillance avec les danseurs pour qu'ils soient prêts à lâcher prise et libérer leur corps. » Il en va de même pour les nombreuses célébrités avec qui elle a collaboré, de Dua Lipa à Catherine Ringer, en passant par Jean Paul Gaultier et Virginie Efira. « En répétition, j'adore partir d'objets du quotidien pour provoquer le mouvement. Jeter une chaussette, attraper une bouteille d'eau, faire tenir une pièce entre le pouce et l'index... » Comme après un bon film, la chorégraphe veut chambouler son public, mais surtout lui transmettre une furieuse envie de vivre. « Je m'impose de ne jamais finir mes pièces sur une note sombre. Mon devoir est de donner un élan, un souffle. » □

Les Affamés, spectacle conçu, chorégraphié et mis en scène par Marion Motin, Théâtre du Châtelet (Paris 1er), du 21 au 24 mai

JULIA GRANDPERRET

UNE BATAILLE APRÈS L'AUTRE

Claude Askolovitch fréquente Alain Finkielkraut depuis quarante ans et, malgré leurs désaccords, ne l'a jamais lâché. Il l'a vu devenir, livre après livre, polémique après polémique, la voix de ceux qui pensent que la France n'est plus la France. Tentative de portrait d'un homme qui n'en finit pas de dériver, et parfois de se perdre.

Photographe Corentin Fohlen

BIEN CHEZ SOI
Alain Finkielkraut, photographié dans son salon à Paris par Corentin Fohlen, en mars 2026.

Les jolies choses que m'apprend Alain Finkielkraut, avec qui je déjeune un jour de printemps à Paris, et dont je relis les livres autour de notre rencontre : sans les livres, nous ne sommes que du bruit. Dans les années 1960 vivait à Paris un répétiteur d'allemand qui enseignait à l'École normale supérieure et que ses élèves chahutaient, ignorant qu'il était le plus grand poète de la langue allemande : Paul Celan, né juif en Roumanie, survivant d'une famille exterminée dans les camps nazis. Celan écrivait dans une langue qu'il ne concédait pas au bourreau et que méprisaient des jeunes gens brillants et insouciants. En 1967, Celan retourna en Allemagne pour une conférence à l'université de Fribourg et rencontra le philosophe Martin Heidegger. Au contraire des petits Parisiens, Heidegger respecta Celan. Il avait fait en sorte que les libraires de la ville exposent dans leurs vitrines le livre de Celan, qui se sentit alors aimé. Heidegger, sous Hitler, avait été nazi ; cela souligne la rareté du geste.

Dans son livre *À la première personne* (2019), Finkielkraut rapporte la tristesse et la consolation de Celan. Il cite ses vers :

Si venait
si venait un homme,
si venait un homme au monde
aujourd'hui avec
la barbe de lumière
des patriarches : il pourrait,
s'il parlait de ce temps,
il pourrait seulement bredouiller,
et bredouiller toujours,
rebredouiller toujours, jours.

Lisant Celan chez Finkielkraut qui parfois, dans la passion, perd le débit de ses mots, je m'émeus du bredouillage, et puis je m'interroge : si bredouiller est juste, pourquoi prétend-il juger clairement, définitivement, notre époque et ses tares ?

Alain Finkielkraut a 76 ans. Il est académicien. Enfant de juifs polonais rescapés de la Shoah, il est l'écrivain du déclin et de la nostalgie française. Son dernier livre s'intitule *Le Cœur lourd* et l'expression lui ressemble. Se retrouvent en lui ceux qui ressentent que le pays se perd, sa culture et sa langue, son identité. Grandi à gauche, il est devenu celui que l'on écoute à droite ; plus qu'une prise de guerre, sa translation dit l'époque. Il est l'incarnation même de la réaction. Je ne sais pas si Finkielkraut a voulu ce statut, ou si celui-ci le dépasse. Lycéen, il amputait son nom de famille : « J'étais Fink, pour éviter les blagues comme "Finkielcrotte". » Il me dit : « Aujourd'hui, on sait écrire mon nom. » Est-ce une victoire ?

On l'associe à des philippiques contre l'antiracisme, l'antifascisme, le wokisme et le nouveau féminisme ; contre le culte des victimes ; contre l'immigration ; contre l'amour de l'étranger ; et contre l'empire de la technique, les objets connectés, la déconstruction de l'école, le malheur des bons élèves, la dissolution de la culture, la dictature des blagues. Finkielkraut s'est construit livre après livre, et en même temps dans des polémiques triviales. Peut-on être à la fois de l'invective et de la pensée ? Dans *Le Juif imaginaire* (1980), il libérait sa génération de l'emprise de la mémoire de la persécution. Puis il a écrit *L'Avenir d'une négation* (1982), comprenant que l'antisémitisme n'avait pas lâché prise, et serait son destin. Il a écrit *La Défaite de la pensée* (1987), parce qu'il n'admettait pas que l'on confonde, joyeusement, distraction et culture. Il a écrit *Le Mécontemporain* (1991) pour ranimer Charles Péguy, poète socialiste, patriote et chrétien, défenseur du capitaine Dreyfus et amoureux de Jeanne d'Arc, parce qu'il voyait en lui l'antidote à notre époque de dérision. Mais au hasard des colères, dans la fugacité des émissions de télévision, Finkielkraut est souvent apparu odieux, et moqué, détesté en retour. Nous y reviendrons.

Je le connais depuis quarante ans. Nos premières rencontres furent inégales. Lui, intellectuel dans la force de l'âge, moi, si jeune journaliste dans les années 1980. Quand je l'interrogeais, il me dictait littéralement les réponses : il formulait ses phrases, mot à mot, que je devais prendre en note. C'était interminable. Se méfiait-il de mes bredouillements ? Vieillis, nous avons gagné le droit de converser. J'ai appris de lui que l'on peut aimer un homme que l'on désapprouve. Je le sépare de ses opinions. Je peux les trouver banales – vulgaires – quand lui ne l'est pas. Pour fustiger les smartphones, il se réclame de Baudelaire croisant une femme dans la rue et imaginant ensuite : « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais. » Les yeux rivés sur nos écrans, qui pourrions-nous séduire, qui pourrions-nous regretter ?

Ses livres sont tissés d'histoires qu'il extrait de sa mémoire, de ses lectures. Il les appelle ses « perles ». Il ne s'en souvient pas en vain. Ses perles soutiennent sa vision du monde. Paul Celan persécuté à Paris nous avertit contre la jeunesse, dont Finkielkraut se méfie. Celan consolé par Heidegger

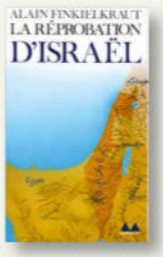
Pages brûlantes

Depuis cinquante ans, Alain Finkielkraut multiplie les prises de position radicales. Lorsqu'il s'indigne, il en fait un livre.

LE NOUVEAU DÉSORDRE AMOUREUX, AVEC PASCAL BRUCKNER (SEUIL, 1977)
Les deux auteurs déconstruisent le mythe de la « révolution sexuelle » en lui opposant l'amour, qui « ne se prête pas à la révolution. »

LE JUIF IMAGINAIRE (SEUIL, 1980)
Finkielkraut se libère de la tragédie juive qui, appartenant au passé, serait devenue parodique. « De la tragédie vécue par mon peuple, je faisais un théâtre tragique dont j'étais le héros. »

LA RÉPROBATION D'ISRAËL (GONTHIER / DENOËL, 1983)
Après la guerre du Liban, Finkielkraut analyse un discours anti-israélien « qui a mis Israël au ban de l'humanité et placé le sionisme parmi les grandes idéologies maléfiques de ce siècle. »



nous dit l'humanité du philosophe, singulièrement celui-là : Alain Finkielkraut est heideggérien. C'est un engagement et une souffrance. Il partage avec Heidegger la critique de la technique et le refus du déracinement. Il le tient pour le penseur de notre époque. Il me dit : « Tout ce que nous vivons avec l'Intelligence artificielle, tout ce que nous subissons, Heidegger l'annonce. » Et en même temps, Heidegger fut nazi, et pas de circonstance.

J'ai retrouvé les lignes que Finkielkraut avait consacrées au philosophe allemand, après qu'on a découvert dans ses journaux intimes que l'antisémitisme avait accompagné sa pensée : le *Weltjudentum*, le judaïsme mondial, incarnait pour Heidegger la confusion moderne et le déracinement. Finkielkraut s'en désolait. Lui, profondément juif, récusait aussi la perte du monde. Il allait donc combattre pour épurer Heidegger de sa haine ; démontrer que le judaïsme n'était pas la confusion. J'avais trouvé son ambition émouvante. Je l'avais appelé : « En fait, tu veux prouver à Heidegger qu'il a tort sur les juifs. Tu es heideggerien en dépit de Heidegger. Tu veux lui reprendre sa pensée. » J'avais ajouté : « Tu te disputes avec Heidegger par-delà la frontière de la mort, comme tu te disputes avec Benny Lévy. » Et là, nous parlions d'un ami. Benny Lévy avait été le chef des maoïstes de l'après mai-68, puis le secrétaire de Sartre, avant de retourner vers la foi de ses pères : un talmudiste barbu. Alain Finkielkraut aimait Benny Lévy. « Avec lui, rien n'était anodin, superficiel ou banal », écrit-il dans *Le Cœur lourd*.

Et puis Benny Lévy est mort. Des années plus tard, Finkielkraut a découvert un séminaire de son ami, où celui-ci expliquait les malheurs des juifs par leur éloignement de la religion. Il disait ceci : « Les coups nous tombent dessus parce qu'on a foulé aux pieds la Torah. » Ce fut, pour Finkielkraut, une trahison de voir un homme aimé justifier les massacres au nom du Créateur, et associer la souffrance à la faute. Finkielkraut pense que Dieu était absent pendant la Shoah. Il oppose à Benny Lévy un sage qu'ils partageaient : Emmanuel Levinas, philosophe de l'éthique et du visage de l'Autre, et qui, sur Auschwitz, disait ceci : « Un Dieu d'adulte se manifeste précisément par le vide du ciel enfantin. »

Que répondrait Benny Lévy à Alain Finkielkraut, s'ils étaient du même monde ? Et que dirait Heidegger, tant qu'on y est, de ce juif français qui se réclame de lui ? Ces querelles me fascinent par leur simple existence. Alain Finkielkraut est un homme qui se fâche avec les morts, ou prétend leur faire entendre raison. « Je passe mon temps à me disputer avec Benny, me dit-il. Je ne supporte pas qu'il se soit abandonné à une pensée enfantine après avoir tellement étudié. » Mais comment attraper celui que la mort nous dérobe ?

Je l'ai raccompagné après notre déjeuner. Une phrase m'est venue : Alain Finkielkraut, à petits pas désormais car le corps nous oblige, marche parmi les vivants, accompagné des morts ; il n'est donc jamais seul. Quand je l'ai laissé devant son domicile, le présent l'a saisi. Il devait préparer une émission de télévision. Il redoutait l'exercice : et s'il disait un mot malvenu ? Je le rassurai. Il allait chez Arte, chaîne culturelle de bon aloi. Oui mais l'autre jour, disait-il, sur un plateau voué au bruit, on avait voulu lui faire dire qu'il voterait Rassemblement national. Il s'y était refusé. Les animateurs insistaient. Je lui ai dit : « Mais pourquoi vas-tu aux *Grandes Gueules* ? » J'aurais pu ajouter ceci : mais pourquoi rends-tu possible cette question de télé ?

« L'âme cultivée est celle où le vacarme des vivants n'étouffe pas la musique des morts », écrivait le penseur colombien Nicolas Gomez Davila, disparu il y a trente-deux ans. Cette phrase est un fétiche de Finkielkraut. Mais sait-il qu'en dépit de lui-même, il est de ce vacarme ? Car aux vivants il parle souvent. Et ils ne sont pas toujours de bonne compagnie.

Voilà donc les scandales. Sur Internet qu'il déteste traînent des bouts de débats et des morceaux de polémiques. On les retrouve en trois clics. Rien ne s'efface jamais. Le voici sur une télé criant « Taisez-vous ! » à un contradicteur qui interrompt son raisonnement sur Maurice Barrès, chantre il y a un siècle de l'enracinement, anti-dreyfusard et antisémite, dont Finkielkraut récuse le racisme mais revendique l'amour du pays.

Le voilà sur France Inter en 2010, décrivant l'échec de l'équipe de France de football à la Coupe du monde comme le putsch d'une bande de « voyous milliardaires » et de « petites frappes », preuve du triomphe de « l'esprit des cités » contre « l'esprit de la Cité ».

Le voilà encore, cinq ans plus tôt, à l'automne 2005, interrogé dans le journal israélien *Haaretz*, qualifiant de « pogrom antirépublicain » les émeutes de banlieue qui ont suivi la mort de deux adolescents poursuivis par la police. Dans le même article, dérivant sur le football, il récuse le mythe d'une société unie par la victoire en 1998 de l'équipe « black – blanc – beur », puisque désormais, l'équipe de France serait « black – black – black », et il ajoute : « Ce qui fait ricaner toute l'Europe. » Il reste blessé de l'épisode. Je m'en souviens aussi. Journaliste au *Nouvel Observateur*, j'avais traité le scandale. Alain m'avait demandé de dire à Lilian Thuram, défenseur de l'équipe de France, travaillé par la question du racisme, qu'il n'était pas, »

LA DÉFAITE DE LA PENSÉE (GALLIMARD, 1987)
Il dénonce l'emprise de la civilisation des loisirs, qui prétend être de la culture. Il fustige un temps où « une paire de bottes vaut Shakespeare ».

UNE VOIX VIENT DE L'AUTRE RIVE (GALLIMARD, 2000)
Finkielkraut s'interroge sur la juste place du passé qui nous parle. « Il n'est pas moins déloyal de s'approprier les morts que de les laisser tomber. »

L'IDENTITÉ MALHEUREUSE (STOCK, 2013)
Le philosophe investit le champ de l'identité qui se dérobe à nous, agressé par la crise de l'école, l'immigration et le politiquement correct.

LE CŒUR LOURD (GALLIMARD, 2026)
Alain Finkielkraut mène un combat presque crépusculaire : celui d'un homme qui voit s'effriter le monde auquel il était attaché – la langue, la culture, la mémoire – et qui refuse pourtant d'en faire le deuil sans lutter.

GETTY IMAGES

À LIVRE OUVERT
« Plus personne ne dit que Renaud Camus est un écrivain magnifique », dit Alain Finkielkraut.

lui, Finkielkraut, le méchant homme qu'il paraissait. À l'époque, il cherchait encore l'indulgence. Il croyait en la bonne foi. Il se défendait de pensées impures. Le journal israélien, jurait-il, avait manipulé l'entretien et transformé une blague en acte politique. En somme, il s'excusait. Ce temps est révolu.

En janvier 2021, un livre, *La Familia grande*, révèle que le politologue Olivier Duhamel a violé jadis son beau-fils âgé de 14 ans. Alain Finkielkraut, devenu chroniqueur régulier de la chaîne d'info LCI cette année-là, se commet au vacarme. Sur Duhamel, ayant condamné un « crime abominable », il poursuit, s'échauffant au fil du propos : « Y a-t-il eu consentement ? À quel âge ça a commencé ? Y a-t-il eu ou non une forme de réciprocité ? On parle d'un adolescent, ce n'est pas la même chose ! »

On peut appeler cela une parole performative. Accusé de complaisance pédocriminelle, Finkielkraut perd aussitôt sa chronique de LCI. Paradoxe des télévisions, qui demandent aux philosophes de devenir polémistes, mais qui les exfiltrent quand ils polémiquent vraiment. Il rapporte dans *Le Cœur lourd* ce que lui a dit son fils après-coup. « J'aimerais que tu t'interroges sur le besoin désormais compulsif que tu as de te jeter sous les roues du camion de l'époque pour prouver que ses freins ne fonctionnent pas. »

Mais les freins de Finkielkraut fonctionnent-ils mieux que ceux de l'époque ? Si l'on écarte les choix idéologiques ou moraux pour ne considérer que la praxis, les modes d'intervention, il est de son temps. Ce déconnecté n'a pas attendu Twitter pour commenter à tout va. Ce réfractaire à la vulgarité ambiante dérape comme le premier internaute venu. Il s'affranchit alors de la décence. Il a ses marottes. Il flaire l'hypocrisie dans la morale commune et ne sait pas simplement saluer qu'on lutte contre les viols d'enfants.

Sa sortie sur l'affaire Duhamel n'était pas inédite. En 2009, sur France Inter, il tenait pratiquement mot pour mot le même raisonnement à propos de Samantha Geimer, jeune fille de 13 ans violée par le cinéaste Roman Polanski en 1977. « Polanski n'est pas pédophile. Sa victime, la plaignante, n'était pas une fillette, une petite fille, une enfant, au moment des faits. C'était une adolescente qui posait dénudée. » Avait-il conscience que ce propos rendait un son abject ? En 2019, dans un débat télévisé, il s'est emporté devant une militante féministe qui lui reprochait d'avoir conforté la « culture du viol ». Il a voulu manier l'ironie. « Voilà, je dis aux hommes : "Violez les femmes ! D'ailleurs, je viole la mienne tous les soirs ! » Il a survécu à ce scandale, comme aux autres. Cela aussi dit l'époque : il en faut parfois beaucoup pour être effacé. Du point de vue de Finkielkraut – celui qui abhorre les vulgarités du temps – cette impunité pourrait être un scandale. Je ne sais pas s'il perçoit cette ironie. J'ignore également comment un même homme peut être à la fois l'hôte civique de l'émission *Répliques*, qu'il anime sur France Culture, et ce type étrange mimant un masculinisme qui ne lui ressemble pas.

Il peut aussi avoir par moment des bouffées de morale. En mai 2007, il donne au *Monde* un texte ciselé contre le nouveau président Nicolas Sarkozy qui, après avoir célébré son élection au Fouquet's, est allé se reposer sur le yacht du milliardaire Vincent Bolloré. « On ne peut pas se réclamer du général de Gaulle et se comporter comme Silvio Berlusconi. » Est-il d'autant plus fâché que pendant la campagne, il a montré sa sympathie pour le candidat de la droite ? En 2005, lors de la polémique sur les banlieues et le foot « black – black – black », Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur, avait acté ceci : « M. Finkielkraut est un intellectuel qui fait honneur à l'intelligence française. » Deux ans plus tard, Finkielkraut le fustige : un compliment, chez lui, ne reste jamais impuni.

CORENTIN FOHLEN/DIVERGENCE

Il a parfois de simples élans d'amour. Il exprime d'un mot, gratitude, ce que la France lui a donné, et chante le pays dans son *Cœur lourd*. Il est français, dit-il « par la montagne Sainte-Victoire, la basilique de Vézelay », et aussi « par la place de la Concorde illuminée la nuit, parce que ma mère, née en Galicie, criait son enthousiasme chaque fois qu'elle la traversait en voiture ». Fraternité des mots. Ma propre mère, née aux Pays-Bas, m'a dit un jour qu'elle allait se faire plaisir en descendant le « Boul' Mich », comme on surnommait le boulevard Saint-Michel, au Quartier Latin qu'elle avait découvert en 1958. J'ai en moi le son enjoué de sa voix. Un écrivain est celui qui vous ramène à vous-même.

Je n'ai jamais voulu perdre Alain Finkielkraut. Le voudrais-je que je ne saurais pas. En 2009, j'avais été bouleversé par son livre, *Le Cœur intelligent*, où il invitait Philip Roth, Vassili Grossman et Joseph Conrad pour nous rappeler que la littérature nous éclaire et change nos vies. Nous nous sommes parfois disputés. En 2013, il me reprochait à l'antenne de France Inter d'avoir offert une belle édition du Coran à la nounou de mon fils, que j'évoquais dans un livre consacré au rejet des musulmans. En 2017, je lui ai reproché d'avoir fustigé l'absence supposée des Français issus de l'immigration musulmane au deuil de Johnny Hallyday, et de les installer ainsi en marge de la patrie. Vacarme, décidément. Nous sommes deux juifs qui se fâchent à propos des musulmans : ce n'est pas anodin. Nous venons d'un même endroit de la conscience : enfants de survivants, liés à Israël et en même temps dévastés par l'évolution de ce pays et le sort fait aux Palestiniens. Dans son *Cœur lourd*, il a cette phrase : « Pour la première fois de notre histoire, nous devons faire face à la haine sans avoir la consolation de l'innocence. » Je me demande s'il n'a pas entrepris ce livre que pour écrire cela. Son public inattentif, qui depuis des années le prenait pour l'avocat inconditionnel des juifs et d'Israël, s'est étonné de le retrouver de gauche. En réalité, il n'a pas changé. Je partage son doute. Comment se croire innocent de la Cisjordanie et de Gaza ?

C'est sur la France que nous divergeons. À mon sens, le dénigrement des musulmans est un scandale et une destruction. Lui s'alarme de l'antisémitisme qu'on appelle nouveau, nourri par l'islamisme, le rejet d'Israël et l'évolution des gauches. Il redoute une fragmentation irréversible. Il croit entendre dans les banlieues une détestation des juifs et une haine de la France. Il emploie ces mots. Il me dit, quand nous déjeunons, que nous changeons de peuple, et que ce changement physique précède les fractures politiques.

Je déteste ces idées, pour le poison qu'elles portent et pour ce qu'elles l'abîment, lui. Cet enfant d'immigrés ne sait pas contempler en frères les immigrés d'aujourd'hui. Il ne connaît pas les mères d'élèves des écoles de mes enfants. Il ne voit qu'une rupture, là où je sais la continuité. Je lui demande : « Pourquoi es-tu passé à côté de cette part de France ? » Il ne comprend pas. « Est-ce que tu as échangé, confronté ce que tu es avec des écrivains issus de l'immigration arabo-musulmane ? » Il me dit ses liens avec Kamel Daoud et Boualem Sansal, tous deux Algériens devenus français pour protéger leur vie. Deux réfugiés. Ce n'est pas pareil. Dans ma rue vit un peuple qu'il ignore. Je lui dis : « Tu devrais venir dans mon coin à Barbès. Tu verrais que ça ressemble au 10e arrondissement de ton enfance. » Il me dit qu'il ne pourrait pas retourner dans le 10e arrondissement, et n'irait pas chez moi. Il serait insulté. J'insiste encore. « Ça me navre que tu ne donnes pas une chance à mes voisins. Tu passes ton temps à trouver des excuses à des gens qui les insultent. Tu te lamentes sur Heidegger et tu défends Renaud Camus, jusqu'à te mettre en danger. Mais tu es infichu de regarder gentiment les immigrés d'aujourd'hui. »

Je n'ai jamais voulu perdre Alain Finkielkraut. Le voudrais-je que
JE NE SAURAIS PAS.

Renaud Camus est une pierre dans son jardin, ou bien sa fierté : un écrivain à la plume rare, vivant dans un château du Gers, qui sculpte depuis des années un journal intime, et qui est devenu l'incarnation du rejet. Renaud Camus a connu son premier scandale en l'an 2000, écrivant qu'une émission littéraire de France Culture comptait trop d'auteurs juifs ; il a changé de dimension plus tard dans le siècle en installant l'expression du « grand remplacement », dont serait victime la population française originelle remplacée dans son pays par l'immigration. Alain Finkielkraut et Renaud Camus ne sont plus amis. Ils l'ont donc été. En 2017, Finkielkraut invitait Camus à débattre dans son émission *Répliques*. Il avait ouvert l'émission ainsi : « Certains auditeurs doivent être stupéfaits, choqués et même indignés que pour parler de la question migratoire, j'invite Renaud Camus », disait-il, ajoutant qu'il voulait en finir avec une anomalie : écarté de la « conversation civique », Camus était devenu « un absent omniprésent ». Il fallait bien l'entendre. C'était habile. Était-ce une tentation ? Finkielkraut dit aujourd'hui que Camus, se radicalisant, a fini par le perdre. Il lui a quand même envoyé *Le Cœur lourd*. Camus pourra lire son éloge au détour d'une page, Finkielkraut expliquant qu'il a superbement décrit les beautés de l'Écosse.

– Pourquoi lui concèdes-tu cela ?

– C'est un écrivain magnifique et plus personne ne le dit. Je le salue délibérément, puisque plus personne ne le fait. Deux journalistes ont écrit un livre sur Camus. Ils l'appellent « l'homme par qui la peste est arrivée » ! Tu réalises cette violence ? Quand le *Figaro* – même le *Figaro* ! – recense les grands journaux intimes, on ne parle plus de Camus...

Il y a chez lui ce côté bravache : défendre celui que nul ne défend. Ou peut-être – il m'en voudra – le fait d'une dupe. Alain Finkielkraut est dupe du talent de Renaud Camus, personnage cynique et fauteur de haine. Il est dupe aussi des lectures du monde qui nourrissent ses peurs ; la narration apocalyptique de la société et de ses banlieues, qu'organisent des boutefeux qu'il fréquente. Je l'imagine devant une télévision, son cerveau assiégé de périls. Il comprend tout du passé mais ne sait rien du présent. Il théorise sur des faux-semblants.

Lorsque nous nous voyons, j'essaie de le ramener au réel. Je m'en veux qu'il ait d'autres amis que moi. Alain est devenu un contributeur régulier du *Figaro*, le grand journal des droites françaises. Ses pages « Idées » sont au diapason de »

notre époque, quand il est banal d'imputer les dérèglements du monde à l'islam, l'islamisme, ou à leur complice l'islamo-gauchisme ; attention, mots-valises. Nonobstant, le responsable des débats du *Figaro*, Vincent Trémolet de Villers, est un homme gentil. J'apprécie l'affection qu'il porte à Alain Finkielkraut. Ils ont coécrit *Le Cœur lourd* : il posait les questions. Leur couple m'intéresse. Le père de Vincent, Jacques Trémolet de Villers, avocat célèbre, défendit l'ancien milicien Paul Touvier, catholique et antisémite qui fut condamné, en 1994, pour crime contre l'humanité. J'interroge Finkielkraut : « Tu parles avec Vincent de vos familles ? De son père ? Vous venez de si loin tous les deux. » Non. Ils n'en parlent pas. Pourtant oui, ce n'est pas rien. « Lors du procès de Touvier, me dit-il, j'étais proche de Michel Zaoui, l'avocat de la Licra, qui était partie civile... »

J'ai posé la même question à Vincent Trémolet de Villers. Il m'a dit que l'après-procès Touvier ne fut pas toujours simple, et que le nom qu'il portait suscitait des malentendus. Il m'a dit qu'il avait rencontré Me Zaoui à la remise d'épée d'académicien d'Alain Finkielkraut, et il en avait été ému. Il me dit aussi que Finkielkraut a changé son regard sur le monde : il l'a rendu plus politique qu'autrefois. « À droite, dit le journaliste, on ne se passionne pas pour les débats d'idées. Ça, c'est une culture de gauche. » Lui, par exemple, jeune homme, ne s'attardait guère sur la dispute entre Jean-Paul Sartre et Albert Camus, mais préférait l'élégance et l'ironie du romancier Roger Nimier. Bref. Trémolet de Villers a découvert la gravité quand il a accueilli des nobles déçus des gauches, qui trouvaient que leur camp perdait ses repères, ses valeurs, sa hiérarchie, le goût de l'étude ou de la laïcité. « Ils n'ont pas changé en venant chez moi, dit-il. Ils continuent d'analyser et de théoriser. Ce qu'ils ont découvert, en revanche, c'est que les gens de droite sont accueillants et gentils. »

Son idée est attrayante. Alain Finkielkraut et ses compagnons de traversée ont migré à droite en restant graves et dogmatiques. Ils ont inventé une manière de gauche d'être réactionnaire. Dans les années 1960, deux amis de lycées se passionnaient pour les Beatles et leur Sergent Pepper. Pascal Bruckner se prenait pour Lennon et Alain Finkielkraut pour Mc Cartney. Six décennies passées, ils sont, amis encore, deux preuves du temps qui passe : deux enfants de la gauche devenus figures chenues de la réaction.

Jeunes gens, Bruckner et Finkielkraut écrivirent ensemble un livre sur l'amour et un autre sur l'aventure. Leur joie attira l'attention du philosophe Michel Foucault. Il embaucha les amis dans une équipe qu'il montait pour réaliser des reportages d'idées, dans le grand journal italien *Corriere della sera*. C'est dans ce cadre que Foucault lui-même s'enthousiasma pour la révolution iranienne : on le lui reproche encore aujourd'hui. Finkielkraut, lui, rencontra pour Foucault un écrivain tchèque exilé en France, qui maniait l'ironie et enchantait l'absurdité : Milan Kundera, qui renversa ses certitudes. Kundera opposait le romantisme français de mai-68 à la modestie héroïque du printemps de Prague : une révolte modérée contre une dictature. Finkielkraut devint kunderien. Il abandonna ses oripeaux de jeunesse. Il apprit à aimer les vieilles cultures, les enracinements, les petites nations, l'Europe, l'Occident. Il devint pas à pas, pensée après pensée, un sceptique vengeur. Il ressentit comme des blessures les injonctions au changement. À la fin des années 1990, on le vit, dans les guerres de l'ex-Yougoslavie, défendre l'intégrité de la nation croate. On l'entendit, dans nos débats, défendre la laïcité fragile, l'histoire et le peuple de France mal aimés. Quand les gauches, spontanément, accueillaient les migrants, il décida qu'il serait du côté des autochtones.

« À droite, on ne se passionne pas pour le débat d'idées. Ça, c'est une culture DE GAUCHE. »

VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS, JOURNALISTE AU *FIGARO*

La suite était écrite. A-t-il vraiment changé ? Il s'est durci, peut-être ; il va un peu plus loin, au diapason du pays. Il ne s'abandonne pas autant que d'autres, malgré les apparences. Il doit rencontrer Mahmoud Abbas, le président palestinien. Il reste réfractaire au Rassemblement national, auquel il reproche d'être « pro-russe » – ce n'est pas une mauvaise raison.

Nous avons déjeuné lundi 23 mars. On venait d'apprendre la mort de Lionel Jospin, dont j'avais été un biographe. Je dis à Alain que Lionel et lui étaient de la même famille ; ceux qui savent que le présent ne nous résume pas. Jospin, trotskiste puis socialiste, avait en lui tant d'histoire. Finkielkraut fit la moue. Lui retenait de Jospin qu'en 1989, ministre de l'Éducation, il n'avait pas chassé d'un collège les jeunes filles voilées. Je me suis souvenu que cette affaire – les voilées de Creil – avait été son combat. Nous avons aussi parlé des élections municipales. La ville de Saint-Denis avait été prise par un militant de la France insoumise, parti de gauche qu'Alain redoute et déteste, Bally Bagayoko, qu'une campagne travestissait en agent du communautarisme ; un Noir voulant réserver sa ville à ses semblables, ce genre de chose. De Bagayoko, Finkielkraut avait seulement retenu ceci : ses partisans, victorieux, avaient chanté « Nous sommes tous des enfants de Gaza ». Il n'appréciait guère.

J'essayai de lui raconter autre chose. Saint-Denis était un épisode de l'affrontement des gauches, et dans cette bataille, Bagayoko portait une tradition. Il avait été jeune homme dans la famille communiste. Pour décrire sa Saint-Denis, peuplée de cités qui entourent la basilique où reposent les rois de France, il avait dit ceci : « La ville des rois morts et du peuple vivant. » C'était une formule venue d'un poète, Jean Marcenac, communiste, Dyonisien et ami d'Éluard. Alain me regarda. Il ne connaissait pas Marcenac. « C'est beau. » Je me dis que pour une fois, je lui avais offert une perle. La ville des rois morts et du peuple vivant : c'est réellement beau. Quelques jours plus tard, au téléphone, je l'entendis vitupérer contre Bagayoko qui voulait réserver sa ville aux Noirs. « Alain, ce n'est pas possible ! On en a parlé au restaurant ! Je devrais déjeuner tous les jours avec toi ! » J'ai pris son rire pour un acquiescement. Il faut parler entre vivants. □

CORENTIN FOHLEN/DIVERGENCE

PRIÈRE DE DÉRANGER

Son dernier livre, paru en février chez Gallimard, oscille entre constat amer et testament crépusculaire.

COMMENT LA COM' A PERDU LE POUVOIR

Gaspard Gantzer a passé des années à conseiller les hommes politiques sur l'art et la manière de bien se vendre. Le 22 mars 2026, il a regardé les élections municipales en professionnel. Et ce qu'il a vu a changé sa manière d'aborder le métier.

Illustration Sylvie Serprix

Existe-t-il encore, en politique, des moments de sincérité ? La question m'est revenue avec force dimanche 22 mars 2026. Ce soir-là, quelques minutes avant l'annonce des résultats du second tour des élections municipales, Emmanuel Grégoire attend dans son QG du nord-est parisien, une pièce sobre aux murs blancs. Il est entouré de ses proches, enfants et compagne, de son équipe, et de soutiens comme Audrey Pulvar et Bertrand Delanoë. On découvre un homme sobre, qui se « pinte au Perrier » et attend calmement, juste avant d'être submergé par l'émotion au moment de la victoire. Sa famille pleure, l'embrasse, l'applaudit, il enlace chaque compagnon de campagne... Et soudain, saisi d'un réflexe empli d'innocence, il lâche : « Je vais appeler ma mère. » Ces images ont frappé parce qu'elles étaient à rebours du code dominant : ni virilité forcée, ni punchline préparée, ni décor trop parfait. Juste un homme qui gagne et qui vacille un instant.

DE JULES CÉSAR À KENNEDY

Derrière mon écran, j'ai été touché par cette scène. Heureux pour lui, aussi, puisque nous avons travaillé ensemble au cabinet de Bertrand Delanoë de 2010 à 2012. Mais j'ai surtout été surpris, comme praticien de la communication politique, de voir que ce n'était pas le candidat le plus spectaculaire qui l'avait emporté. Emmanuel Grégoire a gagné Paris avec un peu plus de 50 % des voix, face à une candidate, Rachida Dati, qui avait saturé l'espace médiatique durant des mois. Plusieurs jours après, j'y pensais encore : tiens donc, resterait-il encore une place, en politique, pour une forme de sincérité ? Ou au moins pour une maladresse non corrigée par le service après-vente ? Et si c'était cela, la vraie nouveauté de ce scrutin ? Et si, au fond, l'émotion sincère valait plus que les stratégies de communication que j'observe en tant que *spin doctor* depuis des années ?

Le pouvoir a toujours mis en scène sa propre légitimité. Lorsque Jules César écrit *La Guerre des Gaules* entre 57 et 51 avant notre ère, il met en scène son affrontement avec les tribus gauloises, qu'il présente comme redoutables, pour mieux souligner la grandeur de sa victoire et préparer sa conquête de Rome. Lorsque Louis XIV demande en 1701 à Hyacinthe Rigaud de le peindre en pied, il utilise un modèle plus jeune que lui pour être représenté avec des jambes bien trop musclées pour un homme de 50 ans. Lorsque Napoléon commande à David un tableau mettant en scène le franchissement du col du Grand-Saint-Bernard, il n'hésite pas à se faire peindre sur un cheval cabré, le visage stoïque, faisant fi de l'absurde. De même avec *Le Sacre*, dans lequel il lui fait ajouter des personnages. Le pouvoir se raconte toujours un peu plus beau qu'il n'est.

L'audience est fragmentée, l'attention baisse,
LES CONTENUS DÉBORDENT DE PARTOUT...

Mais le 20e siècle change l'échelle du phénomène. Avec la radio, puis la télévision, puis les chaînes d'information, l'image n'accompagne plus la politique : elle la conditionne. Le moment fondateur reste le débat Kennedy-Nixon du 26 septembre 1960, première joute présidentielle télévisée de l'histoire américaine. Ceux qui l'avaient regardé avaient majoritairement trouvé Kennedy plus convaincant ; ceux qui l'avaient écouté à la radio jugeaient souvent Nixon meilleur sur le fond. Tout était déjà là : le bronzage, le cadrage, la fatigue, la photogénie, en somme, l'entrée du physique et de la posture dans la décision électorale. En France, nous avons mis plus de temps à nous approprier les codes de la communication politique moderne. Michel Bongrand avait tenté de faire de Jean Lecanuet un « Kennedy à la française », sans succès. En 1974, Valéry Giscard d'Estaing s'était laissé filmer par Raymond Depardon à la rencontre des électeurs, avant d'interdire la diffusion du documentaire (*1974, une Partie de campagne*, réédité depuis). Il faut en réalité attendre les années 1980 pour voir les publicitaires s'imposer durablement, d'abord avec « La force tranquille », portée par le quatuor Séguéla, Roux, Cayzac et Goudard, puis avec l'arrivée de Jacques Pilhan. Depuis, la communication n'a cessé de gagner du terrain en politique.

C'est sans doute pour cela que, alors que rien ne m'y destinait, j'ai décidé de m'intéresser à ce phénomène. Je suis arrivé à la mairie de Paris en 2008, initialement pour y travailler sur des sujets culturels. Un jour, Bertrand Delanoë me fait demander. Je me dis que c'est la fin, qu'il va me remercier. Il n'en fut rien. Il me propose de prendre en charge sa communication. J'hésite. C'était risqué. Mais c'était aussi une manière de me rapprocher du cœur politique. Surtout, Facebook venait d'apparaître, Twitter aussi. Nous étions à la fin des années 2000. J'étais convaincu que quelque chose changeait dans le rapport entre élus et électeurs. Devenir spécialiste de ces outils, c'était en quelque sorte rejoindre un cercle de pionniers. Avec le recul, je mesure le paradoxe : je n'aurais probablement jamais dirigé la communication de François Hollande à l'Élysée sans ce pas de côté.

Ce moment correspond à la deuxième grande vague de la communication politique, celle des réseaux sociaux. La com' devient alors totalement centrale. Barack Obama, en 2008 puis en 2012, allie rhétorique, micro-ciblage et discipline narrative. Emmanuel Macron, en 2016 et 2017, impose une figure très construite : le jeune réformateur, mobile, disruptif, au-dessus

SYLVIE SERPRIX

des vieux partis, et utilise les réseaux sociaux dans les sillage de ses alter ego outre-Atlantique, comme il l'a encore fait récemment avec la production d'un clip intitulé « France is wild », mettant en scène la puissance militaire française, dans le contexte des guerres en Ukraine et au Moyen-Orient. Partout se mettent en place des cellules de riposte, des argumentaires en temps réel, des *tweet-parties* pendant les débats. La politique adopte les méthodes du marketing de flux.

Moi-même, je reste fasciné par cette nouvelle grammaire. Je regarde Obama, Lula, Mamdani à New York. J'observe aussi Trump, ses danses aussi ridicules que virales, sa capacité à transformer chaque outrance en contenu natif ; l'Argentin Javier Milei et sa tronçonneuse. Fin 2025, j'échangeais avec l'agence Fight, derrière la victoire de Mamdani, une petite structure née après la défaite démocrate de 2024, persuadée qu'une campagne devait produire des formats courts, continus, et surtout, idéologiquement cohérents. Ce qu'ils m'ont appris ? Mamdani passe en moyenne trois heures par jour à faire ses vidéos. Il compte parmi son équipe un monteur, un cadreur et un preneur de son.

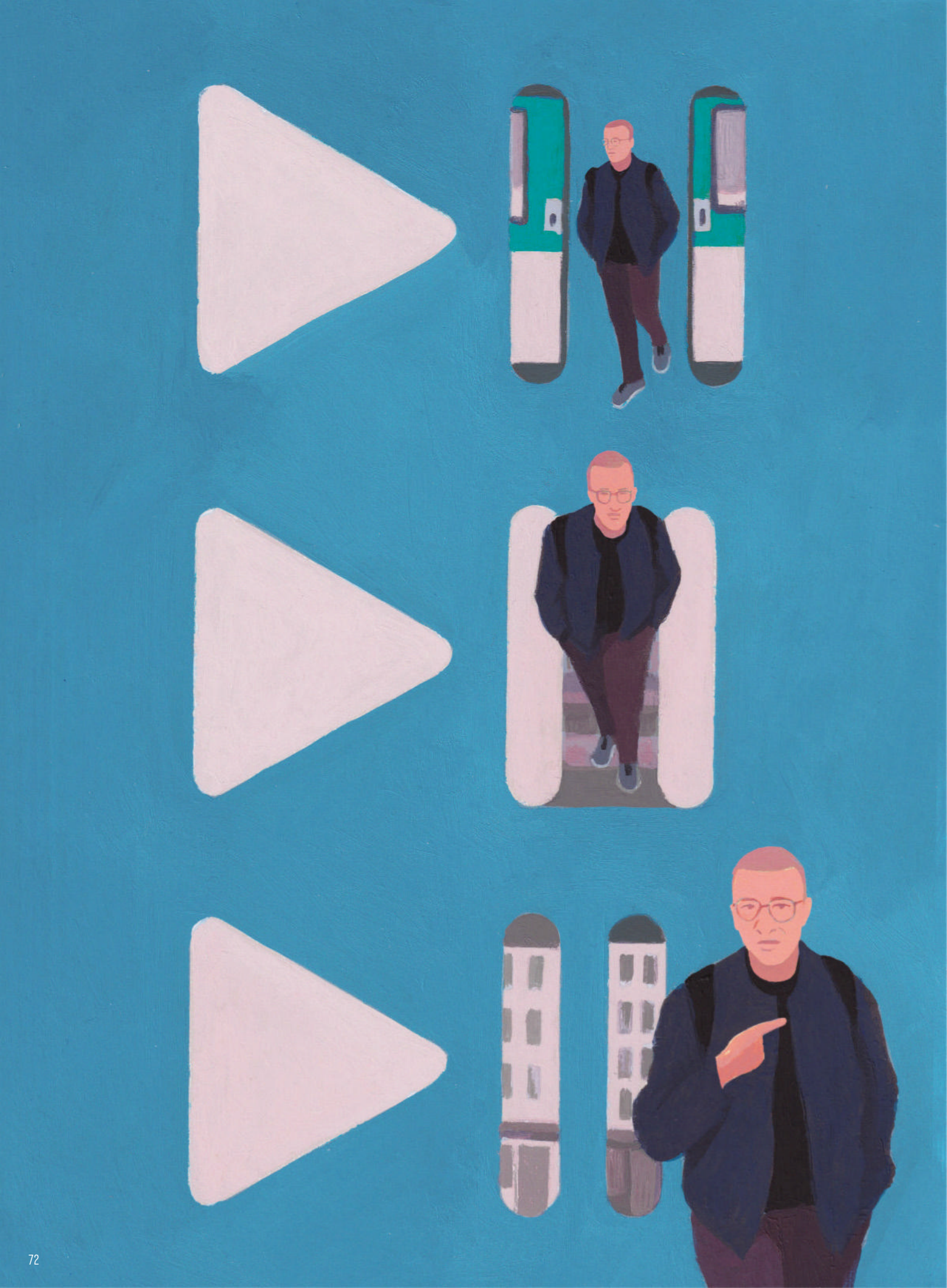
Alors pourquoi cette centralité de la com' ? Parce que l'audience est fragmentée. Parce que l'attention baisse. Parce que les contenus débordent de partout. Parce qu'il devient terriblement difficile de se faire entendre. Dans un tel paysage, celui qui maîtrise les formats a un temps d'avance. C'est pour cela que les « gourous » prospèrent, dans la lignée de Jacques Pilhan, si justement surnommé « le sorcier de l'Élysée ». C'est aussi pour cela que le récit détaillé de ces communicants fascine tant. Détail amusant : Giuliano da Empoli, qui a si bien théorisé ces mécanismes, notamment dans *Le Mage du Kremlin*, mais surtout dans *Les Ingénieurs du chaos*, vient lui-même de ce monde-là.

EFFET DE SATURATION

Et puis arrivent ces municipales de mars 2026. Et là, c'est la démonstration inverse. Trop de communication finit par tuer la communication. On croyait assister à l'apothéose du marketing politique, on voit le retour brutal de la politique ancienne, celle du terrain, du tissu local, du sérieux programmatique. Plusieurs candidats ont pourtant tenté de pousser les ressorts de la com' à l'extrême. À commencer par Paris, où la campagne municipale s'est souvent nationalisée, avec à la fois une surcommunication constante, poussée par le « *spin doctor* » de Rachida Dati, qui s'est révélé *in fine* n'être autre qu'Emmanuel Macron en personne.

D'abord, les réseaux sociaux ont surchauffé. Rachida Dati, en tenue jaune fluo d'éboueur, accrochant et détachant les poubelles du camion, checkant ses nouveaux collègues d'une soirée, dans une vidéo publiée sur ses propres réseaux, avec en fond sonore une musique de film d'action, sur le thème « avec moi, la ville sera propre, et elle sera tranquille ». Ou encore Sarah Knafo, déployant un arsenal de couleurs ultra saturées, apparaissant en jaune poussin au cœur de la une du *Figaro* sur les 200 qui feront la France de demain, copiant sans vergogne la direction artistique du nouveau maire de New York, autour d'une promesse de ville heureuse, comme ce sourire dantesque accroché sans répit à son visage. Et pourtant : à Paris, le classique travail de terrain d'Emmanuel Grégoire l'a emporté nettement.

Dans la capitale des Gaules, les électeurs lyonnais, eux non plus, n'ont pas échappé aux coups de communication de Jean-Michel Aulas, qui a finalement échoué à déloger le maire sortant »



écologiste Grégory Doucet. Alors qu'on donnait Lyon perdue par la gauche, les électeurs ont finalement préféré la continuité de la transformation de la ville, plutôt qu'une autoroute de communication, sans fond. Rachida Dati, Sarah Knafo, Jean-Michel Aulas ont en commun d'avoir privilégié la saillie médiatique à la consolidation locale. Lorsque les candidats en font trop, les électeurs se tournent désormais vers leurs opposants.

Cette fin de campagne confirme une limite structurelle du buzz, ce bruit continu qui certes produit de l'attention, mais aucune confiance. L'exposition permanente accroît le risque d'erreur, de dissonance ou de dévoilement. À Paris, les électeurs ont rejeté la com' outrancière de Dati, qui n'a jamais réussi à compenser son manque de substance locale – on se souviendra aussi longtemps de sa confusion entre 18e et 20e arrondissement que de la bourde de Sarah Knafo sur le Passe Navigo à 50 euros. Les stratégies de saturation ont généré un effet de fatigue et de disqualification. Les approximations territoriales ou programmatiques ont renforcé l'idée d'un déficit d'ancrage. La visibilité a joué comme révélateur, non comme levier. S'exposer, c'est risquer la sortie de piste, l'exhibition du mépris de certains candidats pour leur propre terrain.

LA FIGURE D'UN ROI

N'avons-nous pas atteint un paroxysme ? Depuis dix ans, la communication politique a changé dans un vertige de *likes*, de formats verticaux, de TikTok, d'Instagram, de notifications et d'éditorialisation de soi. Avant, le métier de *spin doctor* restait assez simple : définir une ligne, préparer des prises de parole, organiser quelques séquences, anticiper les crises, construire une cohérence. Aujourd'hui, il faudrait en plus nourrir un compte Instagram trois fois par jour, poster des *reels*, filmer la voiture, le café, la colère, le jogging, la visite de marché, le off, l'after, le presque vrai et le faux spontané.

Or, nous sommes entrés dans le moment du *backlash*, le retour de bâton. Les citoyens se détournent des dirigeants politiques, les méprisent de plus en plus et, parfois même, les haïssent. D'abord, parce qu'ils ne leur font plus confiance. Le baromètre du Cevipof publié en février 2026 parle d'une défiance record envers les partis et les élus nationaux, avec la proximité locale comme dernier refuge. Ensuite, parce que les publics sont fatigués. Le 25 mars 2026, à Los Angeles, un jury a jugé Meta et YouTube responsables de dommages causés à une jeune femme devenue dépendante à leurs plateformes, au point d'y lier sa dépression et ses troubles mentaux. Enfin, parce que la polarisation est maximale : chaque prise de parole est reçue avec un soupçon préalable de calcul, de manipulation voire de malhonnêteté. Le résultat est simple. Plus la communication se veut moderne, plus elle est présumée artificielle. Plus elle cherche à s'est retournée contre lui et son humble communicant que j'étais. Il était trop tôt sans doute. Les Français avaient encore besoin de la figure d'un roi.

DU BAUME AU CŒUR

Les temps ont bien changé. Ce sont l'authenticité et la simplicité, je le crois, qui vont marcher dans les prochaines campagnes. D'abord, une forme de sobriété assumée. Les électeurs ont vu trop de dispositifs, trop de ficelles, trop de tentatives d'optimisation. Ce qui fonctionne désormais, c'est ce qui semble presque non travaillé. Non pas parce que ça ne l'est pas, mais parce que l'effort disparaît derrière l'évidence, comme en danse classique. Ensuite, une narration dans le temps long. « Saison 2 », ce n'est pas simplement un gimmick bien trouvé dans l'instant. C'est une manière de dire : il y a une suite, une trajectoire, une cohérence. Les campagnes qui gagneront ne seront pas celles qui font le plus de bruit sur quelques semaines. Ce seront celles qui racontent une histoire qui embarque, qui rassure, qui fait chaud au cœur, « qui fout les poils ».

Plus la com' cherche à épouser les codes des plateformes, plus elle rappelle au citoyen QU'IL EST CIBLÉ ET SOLLICITÉ.

Enfin, ce qui manque toujours en politique, c'est le fond. Le meilleur exemple de cette séquence, pour moi, se trouve à Saint-Denis avec la victoire dès le premier tour de l'Insoumis Bally Bagayoko. Son cas est intéressant parce qu'il ne repose pas sur une trouvaille de communication, mais sur une implantation, un patient travail local, une identification nette. C'est ce qui crée un moment de bascule dans un électorat. La communication peut certes amplifier, mais elle ne remplacera jamais la densité politique. Voilà la leçon, peut-être un peu rude, pour tous les *spin doctors* de la politique. Moi le premier. □

SYLVIE SERPIX

BLONDE OBSESSION

Dans *Marilyn Chérie*, Sébastien Cauchon réunit plus d'une centaine de photographies inédites de Marilyn Monroe commentées par Catherine Deneuve. Deux icônes face à face, pour retrouver la femme derrière la légende. Par Valentine Servant-Ulgu

Le 31 août 1952, pour la première de *Chérie, je me sens rajeunir* à Atlantic City, Marilyn Monroe fait sensation dans la voiture de la 20th Century Fox.

« Une photo de plus où elle porte ses petits gants de Mickey, en noir cette fois ! C'est tellement particulier. Elle est si gaie, si vivante sur cette image fugace de ce qui ressemble à une parade promotionelle. Ce n'est sans doute pas la partie la plus passionnnante pour une actrice et pourtant, elle s'y consacre totalement. » **Catherine Deneuve**

© FRED LUKENS / COLLECTION SC/DR

L'actrice en plein tournage de *Sept ans de réflexion*, réalisé par Billy Wilder en 1954.

« Si belle, offerte, presque inconnue. Si généreuse avec son corps, son visage renversé, quelque chose d'enfantin aussi – qui ne la rendra jamais indécente. L'actrice dont j'ai vu tous les films, jamais connue, la plus précieuse pour moi. »
Catherine Deneuve

Devant l'entrée du 444 East 57th Street à New York, demeure où Marilyn Monroe a vécu avec son mari, Arthur Miller.

« Des lunettes noires et un foulard noué sur ses cheveux, sans doute pour passer inaperçue, je la comprends... » **Catherine Deneuve**

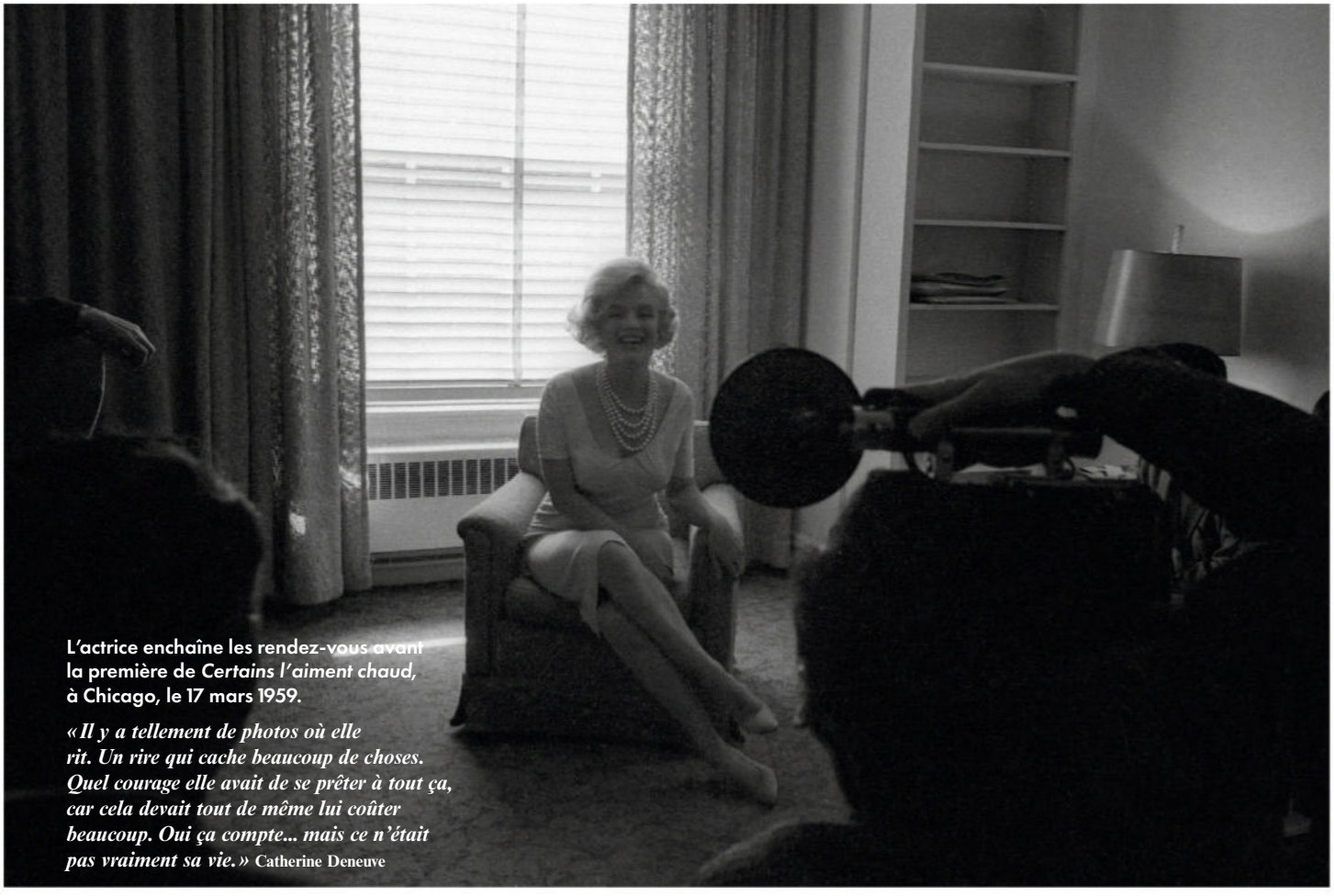
MANFRED KREINER/COLLECTION SC / DR

De Marilyn Monroe, on pensait avoir tout vu, tout lu. La gloire et les déboires. Ce mois-ci, un ouvrage exceptionnel publié par les éditions Flammarion offre enfin une nouvelle perspective et un autre regard. *Marilyn Chérie* est un beau livre qui permet de découvrir la légende de l'âge d'or hollywoodien par un prisme sensible – non sensationnaliste.

Pour y parvenir, le spécialiste Sébastien Cauchon a pris le contre-pied des nombreux récits hagiographiques ou romancés qui l'ont souvent dépeinte comme une étoile au destin brisé. Il a réuni plus d'une centaine de clichés, dont la plupart sont inédits et issus de sa collection privée, pour constituer un ouvrage aussi touchant qu'instructif. Passionné de cinéma depuis une adolescence passée en ciné-club, devant les classiques américains des années 1980, il s'est naturellement tourné vers l'une des plus grandes actrices françaises pour commenter ses précieuses archives. Comme nous, Catherine Deneuve a eu un coup de cœur pour ce cliché de Marilyn où elle fume une cigarette (lire aussi son commentaire page suivante) : « J'adore ce portrait, déclare-t-elle. [...] Évidemment, elle pose pour le photographe mais elle donne le sentiment de ne pas en tenir compte et, pour une fois, de réellement s'abandonner. C'est l'une des rares photos de cinéma dont je possède un tirage chez moi. »

D'une icône à l'autre, l'admiration est palpable. La délicatesse qui émane de cette image émeut toujours celui qui l'a acquise. Lorsque Sébastien Cauchon nous présente son trésor photographique, sa voix est encore un peu enrouée. Cinq jours plus tôt, il était de l'autre côté de l'Atlantique pour fêter la victoire du court métrage français *Deux personnes échangeant de la salive* aux Oscars. Passé par Canal+ et Unifrance, cet ancien attaché de presse se définit comme « *awards strategist* ». « Intraduisible en bon français », s'amuse-t-il. Sa mission ? Accompagner et promouvoir des films pour qu'ils brillent lors de la saison des récompenses, durant laquelle plusieurs grandes cérémonies se succèdent : les Golden Globes, les BAFTA, les César et, bien sûr, les Oscars. Il a déjà mené deux autres productions jusqu'à la très convoitée statuette dorée : *The Father* et *The Substance*.

En parallèle, Sébastien Cauchon n'a jamais cessé de collectionner des raretés liées à Marilyn Monroe. L'idée d'en faire un livre a germé il y a quinze ans, le temps de constituer un fonds photographique fourni. Catherine Deneuve, elle, a accepté de rejoindre le projet en moins de quarante-huit heures, lorsqu'il lui en a parlé en marge de la promotion du film *Bernadette*, en 2023. « Je n'en revenais pas, se réjouit encore l'auteur. J'ai ensuite passé un an à organiser des rendez-vous avec elle pour parler de notre idole commune. » Ensemble, ils ont découvert des pépites et ont longuement débattu pour affiner leur sélection : « On a croisé nos deux regards. Catherine Deneuve avec sa sensibilité d'actrice, moi avec mon expertise d'historien. Sans avoir la prétention de révéler quoi que ce soit, nous avions envie d'aller par-delà la robe blanche qui se lève au-dessus des grilles de métro. » Photos de plateau, séances d'essayage, sourires spontanés, souvenirs informels et clichés de fans... Le résultat est fascinant, à la mesure de l'icône. □



L'actrice enchaîne les rendez-vous avant la première de *Certains l'aiment chaud*, à Chicago, le 17 mars 1959.

« Il y a tellement de photos où elle rit. Un rire qui cache beaucoup de choses. Quel courage elle avait de se prêter à tout ça, car cela devait tout de même lui coûter beaucoup. Oui ça compte... mais ce n'était pas vraiment sa vie. » **Catherine Deneuve**

L'actrice en mars 1955 à Manhattan pour un reportage destiné au magazine féminin *Redbook*.

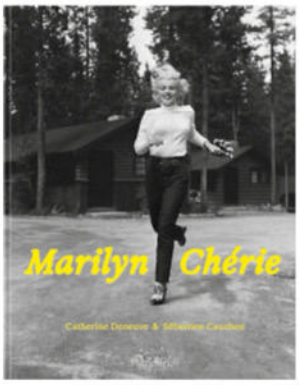
« Il y a ici quelque chose à la fois totalement détendu et particulièrement expressif dans son visage. Avec ce geste de la cigarette à la main, elle est vraiment magnifique. Son visage, son regard, même son sourire sont "vrais"... » **Catherine Deneuve**

MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY IMAGES

Le 5 mars 1962, Marilyn Monroe arrive à la 19e cérémonie des Golden Globes au bras du scénariste mexicain José Bolaños.

« Son beau sourire, impossible de lui résister... et son amoureux mexicain... » Catherine Deneuve

MARTI COLE/COLLECTION SC/DR



Marilyn Chérie, **de Catherine Deneuve et Sébastien Cauchon (Flammarion), en librairie à partir du 6 mai**

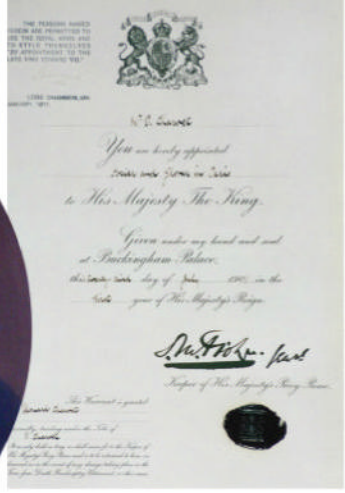
L'icône pose avec le jeune William Metzler le 13 juin 1957, à la veille d'un gala de charité au profit du mouvement *Give Milk to Children*.

« Comme son visage s'illumine lorsqu'elle est avec un enfant ! »
Catherine Deneuve

ROUTE DE LA SOIE
Au 28 place Vendôme, peignoirs et chemises sont impeccablement alignés.

CHARVET, L'ÉTOFFE DU MYSTÈRE

Ni logo, ni publicité, encore moins de e-commerce. Juste plusieurs milliers de tissus, cent nuances de blanc et une adresse unique au monde : le 28, place Vendôme. Et si le chemisier de Proust, Kennedy ou Matthieu Blazy avait inventé, sans le savoir, le luxe de demain ? Par Marisa Meltzer Photographe Jonas Unger



UNE HISTOIRE FRANÇAISE
Fondée en 1838 par Joseph-Christophe Charvet, Charvet fut la première boutique au monde entièrement consacrée à la chemise. Denis Colban, le père de Jean-Claude et d'Anne-Marie, a racheté la maison aux descendants de Charvet au milieu des années 1960.

« Ce serait une erreur de penser que nos clients ne font que perpétuer la tradition », confie Jean-Claude Colban, à la tête de la maison Charvet, en tandem avec sa sœur Anne-Marie. Cette institution française de la chemise, dont l'aventure a commencé il y a près de deux siècles, fait aujourd'hui figure d'anomalie dans le paysage. On peut s'y faire confectionner une chemise sur mesure dans quelque six mille tissus différents, ou des mules en daim de chevreau en cent vingt-huit coloris, mais inutile de chercher sa boutique en ligne ou un quelconque catalogue, il n'y en a pas. Le seul lieu où l'on peut s'habiller en Charvet, c'est chez Charvet : un tentaculaire immeuble au 28 place Vendôme. Aussi, pas la peine de leur parler d'ouvrir une deuxième adresse, ni de se lancer dans le e-commerce. L'attirail clinquant de la modernité, si indispensable pour les autres marques, ne les intéresse pas. Campagnes marketing, dates anniversaires des meilleurs clients ? À quoi bon lorsque vous comptez parmi les maisons les plus désirables du moment ? Lorsque je visite l'adresse en janvier, une chemise Charvet dessinée avec Matthieu Blazy pour Chanel est sur le point d'arriver en boutique. Et quand bien même l'on serait prêt à débourser plus de 4 000 euros pour une chemise, bonne chance pour en dégoter une. Là réside la magie et le mystère Charvet : ce sont eux qui fixent les règles.

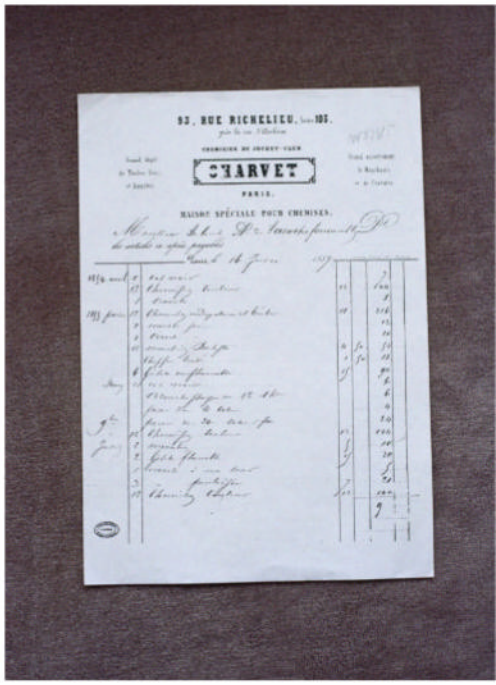
Le frère et la sœur affichent un ton affable, dans lequel se loge une pointe d'humour pince-sans-rire : « Si vous vous demandez comment Charvet a commencé, sachez que nous n'étions pas encore nés », glisse Jean-Claude, esquissant un sourire. Il raconte cependant volontiers l'histoire de la maison. Charvet a été fondée par Joseph-Christophe Charvet, fils du « conservateur de la garde-robe » de Napoléon I^er^. À son ouverture en 1838, la boutique est la première au monde uniquement dédiée à la chemise, une époque qui coïncide avec l'invention du mètre ruban et l'essor du prêt-à-porter. Denis Colban, le père de Jean-Claude et d'Anne-Marie, était un fournisseur de tissus de la maison. Il rachète l'entreprise aux descendants des Charvet au milieu des années 1960.

Depuis, Charvet est une affaire de famille, version Colban. Après un passage dans le secteur de la banque, Jean-Claude rejoint la maison au début des années 1980, au moment où elle s'installe à son adresse actuelle. Anne-Marie arrive plus tard, après ↠

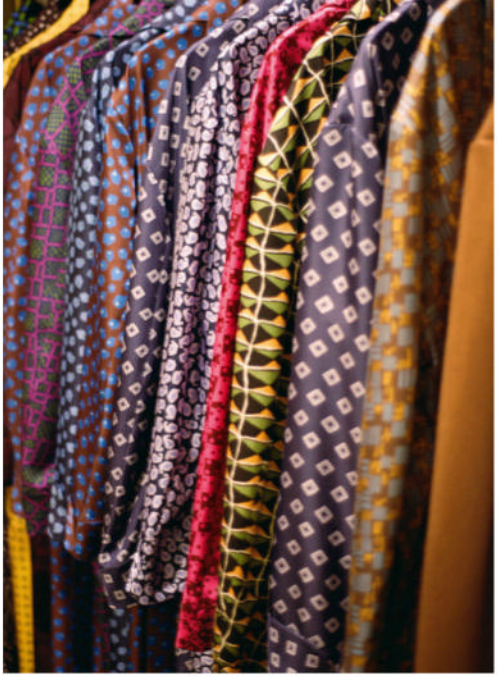
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE CHARVET (3).

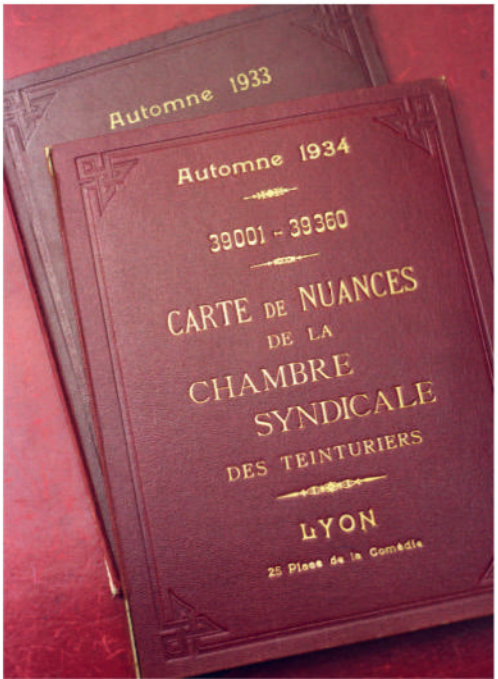
LE RÈGNE DU SUR MESURE
Dans les cabines d'essayage, des pans de mur présentent toute une variété de cols et de poignets.

Corneille
Réglisse
Cinéraire
Muscade


93, RUE RICHELIEU,
CHARVET
PARIS.
MAISON SPÉCIALE POUR CHEMISES.

S.A.R. Monseigneur le Comte de Paris





«FAIRE FIGURER LE NOM DE LA MARQUE DE FAÇON VISIBLE, ÇA N'EST PAS NOUS.»

JEAN-CLAUDE COLBAN

une carrière d'architecte. Leur père a travaillé depuis son bureau du cinquième étage jusqu'à sa mort, en 1994, et leur mère a conservé le sien jusqu'à son décès l'an dernier. Anne-Marie affirme que l'immeuble ressemble davantage à une maison qu'à un lieu de travail. « Ici, c'est chez nous », résume-t-elle. Une excellente raison pour ne pas songer à ouvrir une seconde adresse.

Aujourd'hui, entre son immeuble parisien et ses ateliers dans l'Indre, Charvet emploie une centaine de personnes. La boutique de la place Vendôme est épargnée par les hordes de touristes qui mitraillent les devantures de Cartier ou du Ritz. Pénétrer chez Charvet vous plonge immédiatement dans une atmosphère feutrée : aucune musique, un éclairage tamisé. Une poignée de vendeurs élégamment vêtus se tiennent à disposition des clients. Jamais insistants, ils évoluent parmi des piles de pochettes, d'écharpes en cachemire, de cravates et de ceintures réalisées dans une maille de soie mise au point à la fin du XIX^{e} siècle. Le terminal de carte bancaire sera la seule concession à la technologie moderne. Ici, tout est noté à la main, des mensurations des clients aux commandes, reçues directement sur la ligne fixe. Quiconque souhaite un habit sur mesure doit téléphoner ou se fendre d'un mail pour prendre rendez-vous – on imagine donc qu'il doit y avoir un ordinateur caché quelque part.

Dire que les Colban cultivent la discrétion relève de l'euphémisme. Après plusieurs jours passés sur place, c'est tout juste si je parviens à savoir que Jean-Claude a un fils – qui pourrait un jour rejoindre l'affaire familiale – et qu'Anne-Marie habite rive gauche. Quant à parler de leur clientèle célèbre, passée comme présente, n'y comptez pas. « Pas de favoritisme », évacue Jean-Claude, qui s'occupe du dessin. « Ce que nous aimons, c'est leur faire des chemises. Et notre relation avec le client importe plus que tout », ajoute Anne-Marie, qui travaille au contact des clients.

Voilà bien longtemps que les grands de ce monde viennent chez Charvet. La marque a compté parmi ses fidèles des sultans, des pachas et des princes, mais aussi des chefs d'État comme Charles de Gaulle, John F. Kennedy, François Mitterrand ou Winston Churchill. Mais la maison a aussi habillé le monde des arts : Émile Zola, Charles Baudelaire, Robert de Montesquiou, Marcel Proust, Jean Cocteau, Serge Gainsbourg, Yves Saint Laurent, ou plus récemment Sofia Coppola et David Beckham sont passés entre ses murs. Chloë Sevigny a été photographiée avec les mules Charvet. The Row les a vendues un temps, avant de se mettre à en fabriquer un modèle proche. À Manhattan, le géant de l'épicerie fine Eli Zabar fait confectionner ses caleçons chez Charvet. Et, confie Anne-Marie en riant, « il porte toujours deux chemises l'une sur l'autre ». Si les patrons rechignent à évoquer l'identité de leurs clients, c'est aussi parce que la maison n'a pas la culture du logo. « Faire figurer le nom de la marque de façon visible, ça n'est pas nous », affirme Jean-Claude Colban. Mais un »

SIX MILLE NUANCES DE TISSU
Échantillons, confection sur mesure, essayages...
190 ans d'histoire résumé en douze images.

TAILLE PATRON
Le général de Gaulle était un client fidèle du 28 place Vendôme.

Charles de Gaulle

regard leur suffit pour reconnaître leurs créations. « Ça saute aux yeux. Ça tient à la forme, à la couleur, à certains détails. Mais ils ne sont pas mis là pour qu'on les reconnaisse immédiatement. »

Nous voilà à présent dans la minuscule cage d'ascenseur qui mène au showroom du sixième étage : un secret jalousement gardé, où sont conservés les nouveaux tissus et les échantillons de motifs. Sur une étagère, Jean-Claude se saisit de ce qui semble, à première vue, une chemise blanche ordinaire à rayures bleues. « Ici, on a mis un bleu très clair, qui produit comme une ombre, mais le motif est asymétrique, explique-t-il en pointant une nuance subtilement juxtaposée à intervalles réguliers aux rayures bleues principales. Ça la rend plus intéressante. Et l'emploi de ce bleu-ci à côté de cet autre bleu donne une sorte de bas-relief. » Lorsqu'une couleur ou un motif est abandonné, cela ne se fait jamais sans émotion pour les Colban : « Les fournisseurs sont rationnels. Nous, le rationnel, nous n'aimons pas vraiment. Même pas du tout », reconnaît-il.

Charvet a évolué en même temps que la mode masculine des deux derniers siècles. « Si l'on regarde cinquante ans en arrière, le sur-mesure représentait une part plus importante de notre activité », explique-t-il. Pas seulement les chemises, mais aussi les cravates et les nœuds papillon, qui étaient autrefois confectionnés

ON ME DEMANDE SI JE PORTE UNE MONTRE TOUS LES JOURS, À QUEL POIGNET, DE QUELLE ÉPAISSEUR, POUR PRÉVOIR UN DEMI-CENTIMÈTRE DE MARGE...

MARISA MELTZER

selon les exigences de chacun et qui s'achètent aujourd'hui quasi entièrement en prêt-à-porter. La maison fabriquait autrefois des chapeaux, ce n'est plus le cas. Idem pour la bagagerie. Charvet produisait aussi des gants et envisage de s'y remettre. En revanche, les Colban n'ont aucune envie de se lancer dans les chaussures. Dans les années 1980, la maison a même fabriqué des chocolats à son nom. Mais la demande la plus fréquente qui émane des clients, ce sont les draps Charvet. « Nous estimons ne pas être en capacité de le faire pour l'instant », justifie Jean-Claude. Cela nécessiterait des métiers à tisser bien plus grands, et il faudrait que les ateliers capables de produire du tissu assez large pour du linge de lit répondent à leurs exigences en matière de qualité. « Nous avons compris que cela n'avait aucun sens de faire des produits si nous ne maîtrisions pas parfaitement toutes les erreurs possibles le long de la chaîne. Nous avons décidé de ne pas risquer notre réputation, ni la confiance de nos clients. » La maison planche en revanche sur un béret, probablement en soie.

Les Colban ont résisté au rachat par un grand groupe, qui aurait sans doute aplani toutes leurs singularités pour en faire une marque plus lisse. Leur refus d'une telle expansion les rend absolument uniques dans le paysage. Pourquoi ont-ils dit oui pour une collaboration avec Chanel, dans ce cas ? « Parce que pour une fois, ce n'était pas quelqu'un qui proposait de faire un T-shirt avec deux noms dessus, répond Jean-Claude. Certains projets naissent naturellement, de façon évidente dans le cadre d'une conversation civilisée, tandis que d'autres sont forcés, et émanent de gens qui ne nous comprennent pas vraiment. » Plutôt qu'une collaboration, les deux maisons préfèrent parler d'une conversation entre le masculin et le féminin. Matthieu Blazy est venu les voir avec l'idée d'évoquer la figure de Boy Capel, amant de Coco Chanel, qui fut également client de Charvet. Le directeur artistique de Chanel s'amusait à imaginer Coco porter les vêtements de son amoureux. D'autant qu'à la fin des années 1920, Chanel a dessiné les costumes du ballet *Apollon musagète*, sur une musique d'Igor Stravinsky, dont les tuniques étaient ceinturées de cravates Charvet. « Historiquement, cela a du sens, s'enthousiasme Jean-Claude. Il ne s'agit pas de reproduire, mais de jeter un nouvel éclairage sur le passé. »

Le deuxième étage, où l'on confectionne les chemises sur mesure, est le cœur battant de la boutique. À première vue, l'endroit peut sembler assez chaotique : s'y entassent des milliers de rouleaux de tissu, venus pour la plupart de Suisse et d'Italie, et pour quelques-uns du Japon, plus ou moins rangés par couleurs et par motifs. Le jour où l'on prend mes mesures, un couple âgé, qui parle allemand, choisit les tissus pour les cinq ensembles de pyjamas sur mesure qu'ils se font confectionner. Dans ce palais des rêves, il en coûtera près de 1 000 euros pour une chemise entièrement sur mesure, et environ la moitié moins pour un modèle en prêt-à-porter. Commander une chemise prendra une heure et demie environ, entre la prise des dimensions et le choix des tissus, si l'on sait ce que l'on veut. Mais cela peut durer plus longtemps si l'on hésite. Pour une simple chemise blanche, Charvet propose cent nuances, et près de quatre cents textures et armures.

Je suis confiée aux bons soins de deux femmes, l'une préposée aux mesures, l'autre se chargeant de me faire découvrir toutes les options. La liste semble infinie : il ne s'agit pas seulement d'ajuster la taille de la chemise, mais aussi de savoir si l'on préfère des pans arrondis ou droits, la couleur des boutons en nacre, de choisir entre un plastron ou un monogramme. On me demande si je porte une montre tous les jours, et si oui à quel poignet, de quelle épaisseur, pour prévoir un demi-centimètre de marge. Dans les cabines d'essayage, des murs présentent tous les modèles de cols et de poignets. Rien n'est parfaitement immaculé, comme chez certains tailleurs clinquants, mais tout est habité, imparfait. Anne-Marie descend me saluer. Elle me fait comprendre qu'elle préfère la coupe masculine sur moi. La force de la maison tient au savoir-faire impeccable de ses vendeurs, qui savent se ranger derrière votre vision. Je souhaitais une chemise dans un ton lavande si pâle qu'il frôlerait le blanc ou le gris. Rebecca, préposée aux tissus et aux gammes d'options, trouve six rouleaux de coton qui, de prime abord, paraissent identiques. Puis elle les déroule devant moi un à un et je comprends qu'un ton est trop chaud pour moi, qu'un autre tire un peu trop vers le violet, qu'un troisième est trop brillant. . . Mais le dernier est exactement le bon. J'ajoute des poignets mousquetaires, un col classique et un plastron pour obtenir une version décontractée de la chemise de smoking que j'ai toujours rêvé d'avoir, sans jamais la trouver.

Cette expérience prouve que les Colban n'ont aucun mal à trouver une nouvelle clientèle, malgré l'absence totale de marketing. « Les clients créent leurs propres histoires, c'est la valeur cardinale de cette proposition », dit Jean-Claude. Dans environ trois mois, je recevrai un mail m'annonçant que ma chemise Charvet, faite sur mesure, sera prête. Chez Charvet, on ne bouscule pas le processus. □

Adaptation française : Dario Rudy

AFFAIRE DE FAMILLE
Anne-Marie et Jean-Claude Colban, dans l'atelier où sont fabriquées les chemises sur mesure.

L'AMOUR PLUS FORT QUE LES MOTS

Depuis plusieurs années, Bruce Willis vit emmuré dans sa tête, sans plus pouvoir s'exprimer. Emma Heming, son épouse depuis quinze ans, a raconté à Anna Peele son quotidien d'aidante et son combat pour préserver jusqu'au bout la dignité de l'homme de sa vie.

PHOTOGRAPHE **NORMAN JEAN ROY**

AU MOMENT DE LEUR PREMIÈRE RENCONTRE, EN 2007, EMMA HEMING NE SAIT ABSOLUMENT RIEN DE LA MALADIE DE SON FUTUR MARI.

Bruce Willis souffre depuis quelque temps déjà d'une démence fronto-temporale. Comme son nom l'indique, elle affecte les lobes frontaux et temporaux du cerveau, centres du langage et du comportement chez l'homme. Des éléments cruciaux dans notre manière de percevoir le monde, que l'on appelle dans le langage courant « la personnalité ». À cette époque, les zones du cerveau de Bruce-Tout-Puissant sont en train de s'éteindre une par une. Star mondiale, conjoint protecteur et aimant auprès de Demi Moore, père joyeux et très impliqué avec ses trois filles, Rumer Glenn, Scout LaRue et Tallulah Belle, l'homme qui, sur grand écran, a sauvé la planète et son prochain des dizaines et des dizaines de fois, décline doucement. Imperceptiblement.

Il faut attendre quelques années après leur mariage, célébré en 2009, pour qu'Emma commence à se poser des questions. Lorsqu'elle s'aperçoit que quelque chose a changé en lui, elle met ça sur le compte d'une perte de tonus, celle-là même qui peut guetter les couples au bout d'un certain temps. Avant de franchement commencer à s'inquiéter. Elle se souvient de ce mystère qui s'est abattu sur elle : « Je me demandais ce qu'il se passait. Ce n'était pas l'homme que j'avais épousé. Il y avait quelque chose de bizarre, mais je ne savais pas exactement quoi. »

Assise dans le jardin de son amie Franne Golde, à Beverly Hills, Emma, 49 ans, se souvient devant moi de cette période douloureuse. Nous sommes deux mois avant la sortie de son livre, *The Unexpected Journey*. Son look est impeccable : jeans, chemise à rayures et nouvelles lunettes auxquelles elle doit encore s'habituer – elle a trébuché sur les marches de la maison, récemment. L'ancien mannequin a un tel maintien qu'elle semble parfaitement droite, même lorsqu'elle s'avachit dans un coussin, en laissant reposer sa tête sur son genou. À son poignet, un bracelet en or martelé, cadeau de Bruce pour leur cinquième anniversaire de mariage. Emma a rencontré Franne par l'intermédiaire d'un ami commun, Robert Kraft, une vieille connaissance de Bruce Willis d'avant la célébrité (anecdote savoureuse : la star avait dormi sur le canapé de Kraft la veille de son audition pour la série *Clair de lune*). Avant de connaître le mal dont souffre Bruce, Emma s'inquiète et de multiples questions l'assaillent, que l'on pourrait résumer en une seule : et si son mari ne l'aimait plus ? « J'avais l'impression que mon couple partait en miettes », confie-t-elle. Elle envisage assez sérieusement le divorce.

LE PLAN SECRET DE BRUCE

On sait pas mal de choses sur Bruce Willis. On en sait moins sur la vie de sa femme, devenue par la force des choses son aidante, qui a choisi aujourd'hui de faire connaître au monde le combat des personnes dépendantes. Ses parents se séparent alors qu'elle a sept ans. Il arrive qu'elle ne voit pas son père pendant plusieurs années. Sa mère Zorina, jusque-là mère au foyer, doit cumuler trois emplois, dont celui de femme de ménage, pour subvenir aux besoins de la famille. Lorsqu'Emma est à l'école primaire, elle s'installe avec sa mère près d'autres membres de sa famille à Tottenham, quartier londonien si difficile qu'Emma ne peut sortir sans être accompagnée. Puis, déménagement en Californie, à Costa Mesa. Zorina se reconvertit en agent et se met à superviser la carrière d'Emma, qui abandonne rapidement le lycée pour devenir mannequin.

Elle réalise qu'elle peut mettre à profit sa beauté et voit son travail comme une manière de soutenir sa mère. « Je voulais l'aider. Avec le mannequinat et des petits boulots par-ci par-là, j'ai pu ramener l'argent qui était précieux pour nous à l'époque. » La présence continue de sa mère à ses côtés lui a peut-être évité les écueils qui guettent les jeunes mannequins. « Je n'ai pas vécu ces histoires sordides que l'on entend partout, je fais partie des chanceuses qui ont été épargnées. » Bien vite, les petits shootings deviennent gros. Si bien qu'en 2007, au moment où elle rencontre Bruce Willis dans une salle de gym – ils partagent le même coach –, elle travaille dans le monde entier et gagne suffisamment bien sa vie pour posséder plusieurs appartements, y compris celui où Zorina séjourne lorsqu'elle vient les voir à New York. À l'époque, Emma est en couple avec un autre homme. Il en faut plus pour impressionner le héros de *Piège de cristal*, qui confie rapidement à ses amis, à son coach et à son bras droit Stephen Eads qu'il a prévu très bientôt d'épouser la jeune femme.

Ce que Bruce veut... La vie d'Emma change en quelques jours du tout au tout, et elle ne parvient à se souvenir que de petites bribes dans le tourbillon de bonheur qui l'assaille. « Comment était notre histoire ? C'est dur pour moi de me replonger dans cette époque, je suis tellement prise par ce qui se passe aujourd'hui. C'est une chose que j'entends chez beaucoup d'aidants aussi : "c'est difficile de se souvenir". Je suis heureuse de pouvoir parler avec d'autres aidants, de savoir que tout ça est normal, que ce n'est pas moi qui suis devenue folle... »

C'est d'autant plus dur qu'elle ne peut plus évoquer ces souvenirs heureux avec la personne aimée. Ce qui n'empêche pas son entourage d'aimer raconter quelques petites histoires à propos de leur rencontre. C'est le cas d'Ali Kavoussi, agent de mannequins. Il passait souvent son temps avec Emma au moment où Bruce Willis lui faisait la cour. « Ce n'est pas rare qu'un mannequin sorte avec une star, raconte-t-il, mais Bruce avait quelque chose de très particulier. Ses messages étaient à la fois humbles, doux et drôles. » « Il m'a bombardé d'amour, confirme Emma, émue. Et je me suis dit que je n'allais pas lui mettre un stop. Évidemment, il aurait fallu ne pas flancher, mais je suis complètement tombée dedans. Et c'était génial. »

Ali Kavoussi l'encourage à ne pas s'inquiéter et à se laisser surprendre par cette histoire naissante. Lorsque Bruce Willis invite Emma dans sa propriété de Parrot Cay, sur le petit archipel caribéen des îles

MATRIARCAT
Autour de la star, de gauche à droite : Rumer Glenn et sa fille Lou, dans les bras de Demi Moore, Mabel Ray assise, Emma Heming, Scout LaRue, Tallulah Belle et Evelyn Penn.

Turks-et-Caïques pour le nouvel an, Emma accepte. Mais elle s'y rend avec Ali dans le rôle du chaperon. « Il est venu nous accueillir sur l'embarcadère, se souvient l'agent. Il faut dire que ce qui nous attendait était un peu intimidant. » En effet, dans la maison se trouvent les trois filles que Bruce Willis a eues avec Demi Moore, Rumer, Scout et Tallulah, mais aussi Demi Moore en personne et son mari de l'époque, le comédien Ashton Kutcher. Ils doivent enfiler leurs maillots de bain pour se rendre à une fête chez la styliste Donna Karan, qui habite la maison d'à côté. Bruce Willis demande à son cuisinier personnel de leur préparer du poulet frit pour qu'ils retrouvent des forces après le voyage. Lorsqu'ils sortent de l'eau, la star annonce à Ali Kavoussi, en désignant Emma : « Un jour, je l'épouserai. »

Ce qui arrive finalement deux ans plus tard. La cérémonie intime organisée à Parrot Cay réunit Demi Moore, Ashton Kutcher, les enfants, la maman Zorina, l'agent Kavoussi, les proches Stephen Eads et Robert Kraft et deux autres couples d'amis d'Emma. À un moment, Robert Kraft et Ashton Kutcher s'éloignent dans une voiturette de golf pour aller chercher Keith Richards. Le guitariste des Stones joue une sérénade pour les mariés devant le coucher de soleil. « C'était tellement romantique, s'émerveille Robert Kraft. Il avait trouvé son âme sœur, elle avait trouvé un homme qui allait sauver le monde. »

MÂLE ALPHA

Emma ne sait pas exactement ce qui a poussé Bruce Willis à vouloir l'épouser dès le premier regard. Lui-même ne peut plus le raconter maintenant – d'après Emma, son état présent l'empêche de communiquer correctement à l'aide de mots, même si elle refuse d'entrer dans les détails du mutisme de son mari. Pour Kraft, leur complicité se passait de paroles. « C'était tellement facile, sans effort », soupire Emma. Avec Bruce, elle se sent à l'abri des catastrophes qu'elle est si souvent prompte à imaginer. « Je suis gouvernée par la peur », avoue-t-elle. Bruce, lui, c'est tout l'inverse. « Il vivait l'instant présent, dit-elle. Je n'ai aucun souvenir qu'il m'ait parlé de son stress ou de ses inquiétudes. Ce n'était pas son genre. Il m'entendait me plaindre et il me rassurait : "Relax, tout va bien se passer, pourquoi tu t'inquiètes comme ça ?" » « C'est toujours lui qui a pris les décisions, nous dit Emma, qui parle habituellement de lui au présent. Il sait ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, c'est un mâle alpha. » Avant de glisser subrepticement, le regard tourné vers un passé empreint de nostalgie : « Et j'aimais beaucoup ça. »

Entre le moment où elle a commencé à soupçonner une maladie et la période du diagnostic, il y a eu une période floue durant laquelle la jeune femme cherche à savoir ce qui ne va pas. Avec les années, Emma ne sait plus vraiment recouper les dates. Mais elle sait qu'en 2020, elle est suffisamment »

inquiète pour s'en ouvrir à Robert Kraft, qui s'inquiète lui aussi pour son vieil ami. « Je l'ai écoutée, se souvient-il, mais j'espérais que ce soit passager. C'est mon côté optimiste. » Il faut dire que la démence fronto-temporale est assez mal connue (entre 50 000 et 60 000 cas aux États-Unis, bien que les chiffres soient sûrement sous-estimés). Les victimes de ce mal sont souvent plus jeunes que pour les autres formes de démence. Souvent, les proches n'associent pas les prémices de la maladie à une dégénérescence du cerveau. Susan Dickinson, qui dirige l'AFD, l'Association pour les dégénérescences fronto-temporales, explique que les premiers symptômes peuvent s'apparenter à un comportement asocial, voire méchant – voler dans la rue, insulter quelqu'un... Des signes avant-coureurs difficiles à repérer pour les médecins, dont le diagnostic s'oriente souvent vers des troubles bipolaires ou des problèmes de couple. La maladie se manifeste différemment chez chacun. Emma, qui se trouvait en permanence aux côtés de son époux, assiste aux changements de comportement, tandis que cela peut passer inaperçu pour ceux qui ne le voient que de temps en temps. Bruce ne se rend pas compte du problème, et elle est obligée de ruser pour qu'il aille chez le médecin. Hormis quelques proches, et pour protéger la vie privée de sa superstar de mari, Emma garde le silence.

Mais lorsqu'elle se retrouve seule, la vie d'Emma prend l'eau. Elle n'a aucune idée de ce qui l'attend, et essaie de faire au mieux avec ses deux jeunes filles, Mabel, 13 ans aujourd'hui et Evelyn, 11 ans, tout en essayant de maintenir un semblant de quiétude à la maison, pour le bien-être de Bruce. Emma endure tout, les reproches, les tentatives de traitements et les prises de rendez-vous. Elle essaie de comprendre à quelle maladie les symptômes peuvent se rattacher et en vient à espérer que l'on trouve à son mari une tumeur au cerveau bénigne. « J'étais triste et en colère, confie-t-elle. C'était difficile pour moi de ne pas lui en vouloir, et de faire la part des choses entre ce qui me rendait folle et le reste. Ce n'était pas le bon état d'esprit. Ce n'était bon ni pour Bruce, ni pour les enfants, et encore moins pour moi. »

Elle trouve avec Franne Golde une oreille amie qui comprend son isolement. Son mari, également atteint de démence, lui avait fait promettre de n'en rien dire à personne, ce qui est devenu impossible à tenir – les symptômes devenant de plus en plus manifestes. Franne en a tiré une leçon qu'elle s'empresse de transmettre à Emma : « Ce n'est pas parce que l'on diagnostique une maladie à l'un que les deux doivent mourir. »

« UNE PARTIE DE LUI N'EST DÉJÀ PLUS LÀ, CE N'EST PLUS L'HOMME QU'ELLE A ÉPOUSÉ. C'EST UN AUTRE BRUCE. » MICHELE BENDER, CO-AUTRICE DU LIVRE

En mars 2022, Bruce Willis est reconnu aphasique par les médecins – il lui est devenu très difficile de communiquer et de faire usage des mots. Sa famille publie alors un communiqué : « À tous les merveilleux soutiens de Bruce, en tant que famille, nous voulons vous faire savoir que notre Bruce bien-aimé a quelques soucis de santé et que les médecins lui ont récemment diagnostiqué une aphasie, ce qui impacte ses capacités cognitives. » Le texte, signé par Emma, Demi Moore et leurs filles poursuit : « Par conséquent, Bruce est contraint d'abandonner la carrière qui a tant compté pour lui. »

Immédiatement, des voix s'élèvent pour critiquer la décision de l'avoir laissé tourner des films jusque là. Ces dernières années, il a joué à l'aide d'une oreillette dans laquelle on lui glissait ses répliques. Mais ces tournages ont été voulus par Bruce lui-même, assure Emma, et n'étaient en aucun cas contre-indiqués par les médecins. « Comment empêcher de travailler quelqu'un qui ne demande que ça ? » Après coup, Emma ne regrette pas : « Il adorait son métier, et je suis contente qu'il ait pu le faire aussi longtemps que cela a été possible. » Bruce Willis était toujours capable de vous décrocher un regard qui tue, « à la Bruce Willis », avec son éternel sourire en coin. De petits éclats de lumière dans un sombre tunnel.

COUP D'ÉDITION

Pour Emma, aucun moment ne sera plus traumatisant que ce jour de novembre 2022 où le médecin chargé de la santé de Bruce leur annonce que ce dernier est atteint d'une démence fronto-temporale. « Il n'y a plus rien à faire », lui dit-on. Qu'était-elle censée faire ? Il n'y a aucun traitement et la maladie est trop avancée chez son mari pour envisager tout essai clinique. Les médecins sont incapables de dire à Emma ce qui l'attend exactement, même si elle ne cesse de les interroger. Selon elle, aucun ne la renvoie vers des experts, aucun ne lui conseille de consulter un thérapeute ou de s'adresser à des groupes d'entraide. Elle n'a pas la moindre idée de comment elle va pouvoir concilier sa vie d'aidante et sa vie de mère. Tandis qu'elle perd sa capacité à dialoguer avec lui, Emma se met à faire porter sa voix : « Bruce est capable de mettre de la lumière sur ces sujets que l'on met en général sous le tapis. La démence est quelque chose de très commun et pourtant, on en parle toujours à demi-mot. Et ça, je ne voulais pas, particulièrement pour nos filles. »

Avec la famille, elles annoncent le diagnostic de démence fronto-temporale (DFT) de l'acteur sur le site de l'association en février 2023. Les articles qui paraissent alors sont souvent bourrés d'erreurs. Certains parlent d'une aphasie qui aurait dégénéré en DFT, alors que celle-ci n'en était qu'un des symptômes. Cela donne l'impression que le déclin est plus rapide qu'il n'était en réalité et ouvre la porte à des informations trompeuses. « Je me souviens d'un article qui expliquait que Bruce n'avait plus aucun plaisir dans sa vie et que ce serait son dernier Noël », se souvient Emma. Elle est d'abord tentée de faire corriger tous les rapports mensongers, mais Tallulah, sa belle-fille, lui dit que c'est une perte de temps. Emma choisit donc de s'intéresser aux gens qu'elle peut aider. Depuis l'annonce du diagnostic, les visites sur le site de l'association ont triplé. Emma se mobilise pour faire connaître la maladie, première forme de démence chez les moins de 60 ans. Un projet de loi est adopté par différents états afin que les professionnels de santé tiennent un nouveau registre des malades. Emma va devant le Capitole, à Washington, et en Californie pour sensibiliser les législateurs.

De nombreux éditeurs sollicitent la jeune femme. Flairant le bon coup, ils veulent la convaincre de rédiger un livre-événement. Elle refuse, la force lui manque. Mais autour de Noël 2023, elle est contactée par Maria Shriver, directrice d'une collection d'autobiographies chez

Penguin Books. Emma se montre très claire quant à ce qu'elle est prête à dire ou ne pas dire. L'éditrice accepte et supervise le dossier. Emma fait ses recherches et termine son livre, *The Unexpected Journey*, en six mois, aidée en écriture par Michele Bender, avec laquelle elles échangent chaque jour depuis. Le livre s'appuie sur l'histoire d'Emma pour faire connaître les conseils des experts qu'elle « a eu le privilège de pouvoir rencontrer ». On y trouve beaucoup d'informations médicales rendues compréhensibles, ainsi que de nombreux conseils sur ce qu'il faut faire et ne pas faire avec une personne atteinte de DFT. Quelques exemples parmi des dizaines : ne pas s'habiller en noir, l'autre pouvant avoir l'impression que votre tête se détache de votre corps ; comment en parler à vos enfants ; à vos amis bienveillants mais un peu oppressants ; quoi dire à tous ceux qui vous demandent comment aider...

Le témoignage d'Emma n'entre pas dans les détails tragiques et l'inévitable conclusion de cette maladie. Sa co-autrice a beau tenter de l'aborder, elle « n'y est pas encore, et c'est très difficile de penser à ce moment ». Comme le dit Michele Bender, tout ce qui figure dans le livre « est tiré de sa propre expérience. Or, elle n'a pas ce vécu-là, et ne comptait pas le faire figurer dans le récit ». Ce qu'Emma écrit en revanche, c'est que l'espérance de vie moyenne des personnes atteintes par le DFT est de sept à treize ans après les premiers symptômes. Pour Bruce Willis, les premiers signes avant-coureurs ont été officiellement diagnostiqués par les médecins en 2022. Mais dans *Vogue* US, en mai 2023, sa fille Tallulah évoque dans une longue lettre des signaux faibles qui dateraient « de bien plus longtemps », sans pour autant précisément les dater.

MAISONS SÉPARÉES

Emma Heming Willis n'évoque cet avenir que pour parler des perspectives en matière de recherche médicale : elle soutient les familles qui font don du cerveau de leurs proches atteints de la même maladie pour aider la science. Je lui demande ce qu'elle pense de ces dons : « Je sais, ça paraît assez énorme. Mais il y a beaucoup d'informations à aller chercher. Je suis heureuse d'avoir appris toutes ces choses. Quand on parle de don de cerveau, on pense inévitablement à la mort d'un proche malade, et la pilule est dure à avaler. » Michele Bender à son tour : « Lorsqu'elle me demande mon aide, je suis à ses côtés. On n'a pas encore abordé ce qui allait arriver lorsque Bruce disparaîtra. C'est ce que l'on appelle l'impossible adieu. D'une certaine façon, une partie de lui n'est déjà plus là, ce n'est plus l'homme qu'elle a épousé. C'est un autre Bruce. »

Emma fait désormais appel aux services d'une équipe de professionnels, ce qui lui permet de « redevenir la femme de Bruce. À vrai dire, ça n'a plus tellement à voir avec une relation mari-femme, nous sommes dans autre chose. Je me sens profondément connectée à lui, et je ne sais pas quel nom on peut donner à ce lien. C'est très profond. »

Elle a trouvé une maison près de la leur, où elle vit avec ses deux filles – elle souhaitait que chacun puisse avoir son espace à soi, y compris son mari. Les filles peuvent faire du bruit sans craindre d'embêter leur père, elles vont le voir aussi souvent qu'elles le souhaitent : « Bruce a toujours voulu que ses filles s'amusent et qu'elles mènent des vies épanouies, il veut qu'elles rigolent. »

Et elle dans tout ça ? « Je fais pas mal de choses, y compris pour moi-même, mais mon esprit est avec Bruce. Il est toujours là, ça me permet de garder au fond de moi la tristesse et la peur. Bruce a sa propre manière de communiquer avec nous, une manière que personne d'autre ne comprendrait », murmure Emma, cherchant un peu de lumière dans les ténèbres. Il sait qui elle est. Ils se tiennent la main et se sourient, se prennent dans les bras et regardent la télé ensemble. Ils sont simplement vivants. « Ce n'est pas ce que j'aurais imaginé, et lui non plus. Je ne souhaite d'ailleurs ça à personne. » Mais elle s'empresse d'ajouter : « Bruce est toujours dans l'instant présent, comme à notre première rencontre dans ce club de gym. C'est tout le reste qui est parti, mais pas lui. Alors je m'assois à ses côtés et je l'aime pour ce qu'il est aujourd'hui. »□

Adaptation française : Dario Rudy

Y A-T-IL UN FLIC POUR SAUVER LA PLANÈTE ?

Au cinéma, Bruce Willis a passé son temps à mouiller le Marcel et à faire les choses en grand. Sans lui, le monde n'existerait plus.

PULP FICTION

Boxeur en fin de carrière, Butch, dans un sursaut de fierté, ne se couche pas comme prévu pour son dernier combat. *Loser* magnifique, il fuira en *chopper* avec sa belle solidement accrochée à ses poignées d'amour, non sans avoir rendu sa dignité à son pire ennemi.

INCASSABLE

Accidents de voiture, crashs ferroviaires, noyades... David Dunn survit à toutes les catastrophes dans ce thriller signé M. Night Shyamalan sorti en 2000. On en sort avec une certitude : Bruce est immortel.

LE CINQUIÈME ÉLÉMENT

En 2263, dans un New York aux rues verticales, Korben Dallas est chauffeur de taxi volant. En lutte contre le Mal absolu, il réussit à activer « le cinquième élément » et sauve l'Humanité. Rien que ça.

L'ARMÉE DES DOUZE SINGES

En revenant faire un tour dans le passé, James Cole a une mission : il est envoyé par le futur pour sauver la Terre d'un méchant virus. Spoiler : l'un des seuls films où Bruce meurt à la fin.

PIÈGE DE CRISTAL

En 1988, il est John MacClane, nouveau stéréotype de flic cool et fort en gueule. Seul contre une bande de supposés terroristes, il va empêcher ce qui n'est en réalité qu'un braquage à grande échelle.

GETTY IMAGES, UNIVERSAL, MIRAMAX, COLUMBIA PICTURES, BUENA VISTA PICTURES, 20THCENTFOX/COURTESY EVERETT COLLECTION

À cause de sa relation mouvementée avec Kanye West, Bianca Censori est devenue l'une des figures les plus commentées de la pop culture. Ses apparitions scandaleuses alimentent fascination et malaise. Pour la première fois, l'architecte australienne sort du silence.

Par Anna Peele Photographe Katy Grannan

«LA NUDITÉ, *C'EST TERMINÉ*»

GALOP D'ESSAI
Bianca Censori, photographiée par Katy Grannan en février 2026.

Elle en a fini avec la nudité. En tout cas, c'est ce qu'elle affirme. Au cours des trois années de vie publique qui ont suivi son mariage avec Kanye West, Bianca Censori a imposé son corps à la vue de tous, avec à chaque apprition de plus en plus d'ostentation. La veille, pour notre toute première rencontre, entre son body transparent et le soutien-gorge qui brillait par son absence, il était difficile d'ignorer ses tétons.

Comme elle l'analyse elle-même, elle a « toujours été obsédée par la nudité. C'est mon œuvre, et je la vis. » Lorsque l'on emploie pour la performeuse le mot « nudité », il est à prendre au pied de la lettre. On pense immédiatement à ces confiseries transformées en vêtements, comme le fameux *candy bikini* (une culotte entièrement faite de bonbons) qu'elle portait dans les rues de Manhattan pour se rendre à une réunion consacrée au premier volet de *BIO POP*, une série de performances se déployant sur sept ans – c'est pour ces créations que je la rencontre en Corée du Sud, à Séoul, où elle vient présenter son travail. Ou ce bout de nuque penché en avant et ces épaules nues, photographiées par des paparazzi lors d'un moment très *hot* avec son mari Kanye West, qui se fait désormais appeler Ye, à l'arrière d'un bateau-taxi vénitien. Ou encore – et peut-être même surtout – sa tenue mémorable et entièrement transparente sur le tapis rouge des Grammy Awards, en février 2025.

Ce soir-là, Bianca Censori descend de la limousine, tourne le dos aux photographes et laisse tomber à ses pieds sa fourrure noire Galliano, révélant une robe en résille quasi invisible, cousue à même la peau par Simon Carle, qui s'illustrera par la suite chez Maison Margiela. Quelques jours avant les Grammy Awards, alors qu'elle travaille sur un film avec Ye et l'artiste Vanessa Beecroft, ils tombent par hasard sur ce tissu transparent généralement utilisé par les costumiers pour maintenir en place les robes « dos-nu ». Son processus d'effeuillage, entamé depuis plusieurs années, trouve ainsi dans cette soirée une forme de climax et d'aboutissement médiatique.

En 2025, « Bianca Censori » a été le nom féminin le plus recherché sur Google à travers le monde. « Ça n'est pas pour me vanter, mais personne n'a jamais été aussi exposé sans prononcer le moindre mot, dit-elle. S'il suffisait de se montrer nue, beaucoup pourraient en dire autant. Mais cela prouve aussi que le mystère fascine toujours, malgré la surexposition et la vulnérabilité. » Difficile de lui donner tort : son exhibitionnisme n'explique pas cette fascination. Aujourd'hui, pour la première fois, Bianca Censori parle. De son rapport à la nudité, de son enfance, de ses débuts professionnels, de la santé mentale de son ex-mari et de ses déclarations antisémites, mais surtout de LA question qui obsède tout le monde : qui contrôle réellement sa vie ?

Cinq jours après l'épisode dénudé des Grammys, Ye publie sur X : « Je suis un nazi. » Puis, en lettres capitales : « J'ai les pleins pouvoirs sur ma femme. Pas de conneries féministes woke avec moi. Elle est avec un milliardaire. » Deux jours plus tard, une publicité diffusée durant le Super Bowl renvoie vers Yeezy.com, où sont désormais en vente des T-shirts ornés de croix gammées. Si le projet de Bianca Censori consistait à provoquer en montrant tout et en ne disant rien, Ye, au contraire, dit tout et n'importe quoi, les deux pieds dans l'abjection. En janvier dernier, il s'est fendu de longues excuses.

Bianca Censori sait parfaitement que le monde entier ne la voyait jusqu'ici qu'à travers des photos de tabloïds, systématiquement reléguée au second plan derrière Kanye West, lequel occupait toute la place aux côtés de sa bande. Alors comment ne pas s'interroger sur le spectacle qu'elle offre ? Est-il véritablement de son fait ? Ou est-ce Ye qui tirait les ficelles de cette exposition en coulisses ? Taiseuse et bâillonnée, Bianca ? Que pense l'intéressée de ce que les autres pensent d'elle ? « Je m'en fiche un peu, évacue-t-elle. Je me dis qu'ils comprendront un jour. Et s'ils ne comprennent pas, tant pis. Tant que je peux m'exprimer pleinement, c'est tout ce qui compte pour moi. »

LOGEMENT DURABLE

Avant de mettre Google en surchauffe, Bianca Censori était une gamine précoce de Melbourne. Ses parents, toujours mariés, ont trois enfants : Bianca, donc ; sa sœur cadette, Angelina ; et un frère « brillant » que l'on ne nommera pas puisqu'il « souhaite rester en dehors de tout ça ». La famille, grecque orthodoxe, est très croyante, dit-elle, précisant qu'elle-même l'est aussi. Enfant, elle dévorait des livres remplis d'anecdotes, pour avoir toujours quelque chose à dire, quel que soit le sujet. « Les gens lançaient un thème, et moi, j'étais à l'aise pour parler de tout, raconte-t-elle. J'adore faire des recherches. Et j'ai une passion pour les faits. » Son père, condamné pour possession d'héroïne et d'arme à feu avant sa naissance, possédait des attractions de fête foraine suffisamment rentables pour envoyer ses enfants de la classe moyenne dans des écoles privées. « Les machines, c'est plus rentable que l'immobilier », répétait-il à sa fille. La jeune Bianca savait qu'il était quasi-impossible de gagner avec ces pinces que l'on manipule de l'extérieur plus ou moins précisément, mais un jour, elle s'est juré d'attraper Baloo, l'ours réjouissant du *Livre de la jungle*. Son père aurait simplement pu ouvrir la trappe et lui donner ↠

COIFFURE FITCH LUNAR. AVEC LES PRODUITS L'ORÉAL PROFESSIONNEL MAQUILLAGE LOFTJET. AVEC LES PRODUITS LA MER MANUCURE ALEX JACHNO. AVEC LES PRODUITS AESOP RETOUCHES IRINA TSHARTAYAN SET DESIGN LIZZIE LANG PRODUCTION PORTFOLIO ONE, @ EAST END STUDIOS, GLENDALE.

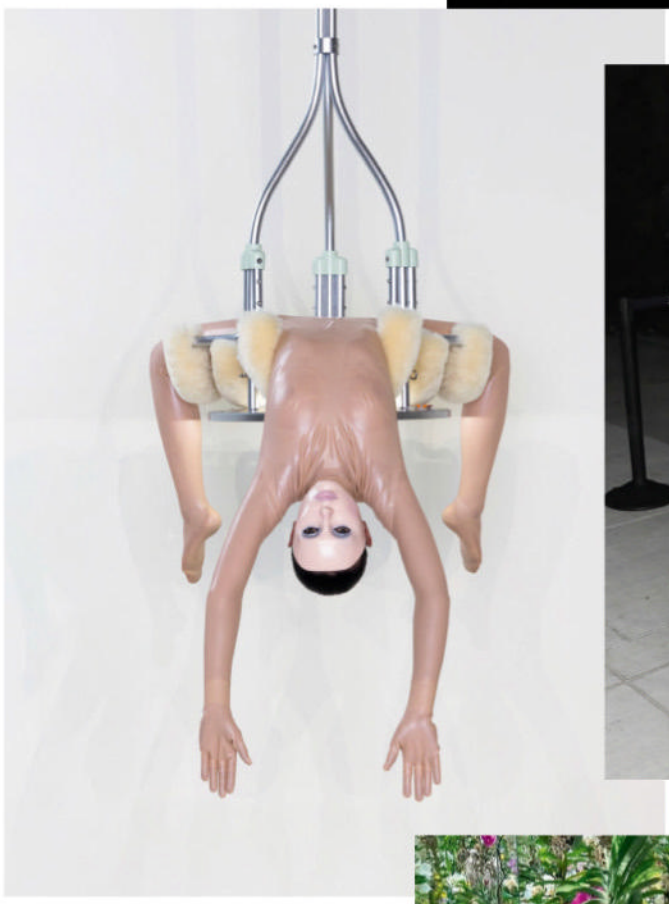
TALENT AIGUILLE
« Ça n'est pas pour me vanter, mais personne n'a jamais été aussi exposé sans prononcer le moindre mot… », dit-elle.
Fashion Editor : Andrew Mukamal

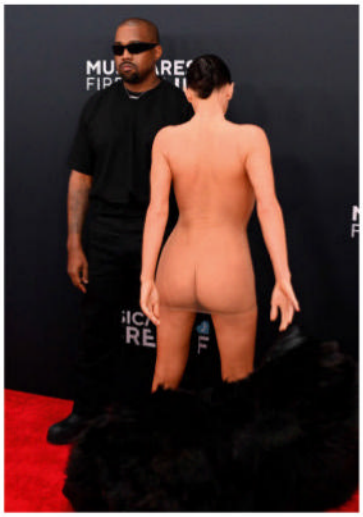
la peluche, mais elle est restée huit heures devant la machine jusqu'à ce qu'enfin, le grappin le lui ramène. Elle l'a aussitôt ajouté à la cinquantaine de peluches déjà entassées sur son lit. « Elles dormaient avec moi, parce que j'avais l'impression qu'elles avaient des sentiments. » Si l'une d'elles tombait par terre pendant la nuit, elle se réveillait anéantie. « Je n'ai jamais su me réguler émotionnellement, dit-elle. Et je m'attache aussi de manière extrêmement intense : l'autre devient une partie de moi. *C'est* moi. Cette puissance émotionnelle, selon elle, est présente dans chacune de ses relations. Enfant, elle hurlait derrière une clôture lorsqu'elle ne pouvait pas être avec le petit voisin ; et lorsque nous nous quittons, elle me dit avoir l'impression de s'être fait une amie.

Elle est très douée en arts plastiques. Au lycée, l'élève Bianca aurait obtenu la meilleure note de toute sa promotion. Après avoir envisagé des études de sculpture, elle finit par s'inscrire en architecture à l'université de Melbourne, où elle obtient une licence, puis un master. Ses années d'université, dit-elle, comptent parmi les plus difficiles de sa vie. « J'aime quand tout est intense, horrible, effrayant, dit-elle. On en sort grandi. » Elle s'immerge totalement dans ses sujets, parfois jusqu'à la déraison ; s'ensuivent des crises de détresse « dignes d'une possédée ».

Lors d'un séjour d'études à Manille, la capitale des Philippines, elle découvre les enjeux du logement durable. Agenouillée sur le canapé, Bianca Censori s'anime en expliquant qu'en raison du nombre insuffisant de logements, une grande partie des habitations de la ville se trouvent dans des implantations informelles. Quelques familles possédant la quasi-totalité des terrains, ces communautés ne sont protégées que par une « occupation de fait », temporaire et officieuse. Si les propriétaires veulent récupérer leurs terres, ils donnent souvent aux habitants de quoi déménager ailleurs, dans des zones moins chères, mais éloignées de leur travail et de leurs communautés.

Dès sa première année d'études, la jeune femme travaille dans un cabinet d'architecture qu'elle qualifie de « lambda ». Elle y restera quatre ans, largement le temps de réaliser que le métier d'architecte consiste moins à donner forme à des idées géniales qu'à remplir des formulaires pour obtenir les autorisations nécessaires afin d'installer le nombre exact de toilettes. Elle met la dernière main à son mémoire en 2020, lorsque le directeur général de Yeezy la contacte : Kanye West a été emballé par





À FLEUR DE PEAU
De haut en bas : Bianca Censori dans son documentaire, *Bianca* ; une image de *BIO POP*, son projet sur sept ans qui a vu le jour en Corée du Sud l'année dernière ; à l'*after party* des Grammys en 2025 ; nue aux côtés de Kanye West sur le tapis rouge des Grammys 2025 ; en voyage en famille au Japon.

«JE N'AI PAS ÉPOUSÉ KANYE POUR AVOIR UNE QUELCONQUE TRIBUNE, JE L'AI ÉPOUSÉ PARCE QUE JE L'AIMAIS. C'EST SUPER CUCUL, NON?»

BIANCA CENSORI

une image qu'elle a postée sur Instagram. Pas un selfie affriolant pour une fois, mais un masque numérique aux proportions extraterrestres. Elle envoie son portfolio et rencontre le grand patron en personne en Suisse, en pleine pandémie. Il lui propose un poste à Los Angeles, chez Yeezy.

SALUÉE PAR ANTHONY VACCARELLO

Là-bas, elle va frayer avec un cercle qui mêle gens de la mode et monde de l'art. Notamment avec la styliste Gadir Rajab, qui commence à l'habiller et à la photographier, et Leo Becerra, futur réalisateur de *BIO POP* et témoin des débuts du projet « nudité », pour lequel elle écume alors les vieilles boutiques pour strip-teaseuses et les sex-shops, dans le but d'y dénicher des « vêtements » qui méritent à peine ce nom. Son collaborateur se souvient d'une jeune femme « qui riait et dansait tout le temps ».

Chez Yeezy, Kanye West et Bianca Censori travaillent sur divers projets, dont la plupart ne verront jamais le jour. Il la fait notamment plancher sur des versions plus abouties des huttes qu'il a fait construire sur sa propriété de Calabasas, en Californie, en 2019, dans l'ambition de révolutionner le logement durable. Elle participe aussi à la « rénovation » d'une maison de Malibu conçue par l'architecte japonais Tadao Ando, lauréat du prix Pritzker, achetée par Ye en 2021 pour 57,3 millions de dollars, puis entièrement vidée de sa substance. Considéré par beaucoup comme un sacrilège architectural (un représentant d'Ando confiera au *New Yorker* que ce dernier « n'aime pas trop en parler »), ce chantier laisse pourtant Bianca sans remords. Elle a essayé, dit-elle, de donner à cette maison en bord de mer, et à son terrain exigu, la grandeur qu'elle estimait digne de l'œuvre d'Ando. Ce faisant, Ye et elle l'ont plus ou moins massacrée, ce qui, d'ailleurs, semble finalement plutôt la réjouir qu'autre chose (Ando n'a pas souhaité répondre aux sollicitations de *Vanity Fair*). La maison, frappée de restrictions administratives, sera revendue avec une perte estimée à au moins une dizaine de millions de dollars. Bianca Censori : « Ils s'imaginent qu'une fois qu'ils ont livré la maison au client, elle doit rester exactement telle qu'ils l'ont conçue, dit-elle des architectes. Mais ça ne marche pas comme ça, les gens utilisent l'espace à leur guise. La destruction de cette maison m'a paru magnifique, et aussi, je crois, très symbolique de cette période. »

L'année où Ye achète la maison, Kim Kardashian demande le divorce. En parallèle, Bianca et lui sont en train de tomber amoureux. « La proximité, explique-t-elle simplement. On travaille ensemble. On passe tout son temps avec quelqu'un. On était soit au téléphone, soit ensemble, en permanence. Il faut le voir pour comprendre, on se ressemblait tellement. » Elle ajoute volontiers : « Je n'ai pas épousé Kanye pour avoir une quelconque tribune, je l'ai épousé parce que je l'aimais. C'est super cucul, non ? »

Il me revient alors un épisode de leurs frasques en tête, et je lui demande alors si elle sait vraiment ce que les gens pensent qu'il s'est passé ce 28 août 2023, dans ce fameux bateau-taxi vénitien. « Oui, répond-elle sans hésiter. Les gens pensent que j'étais en train de sucer Kanye dans le *vaporetto*. » Ce n'était pas le cas. Il était assis à l'arrière, explique l'intéressée, tandis qu'elle était simplement agenouillée sur un tabouret, la tête posée sur ses genoux. Elle précise que sa tante se trouvait également à bord. Elle s'est sentie humiliée par cette couverture médiatique délirante. « C'était la première fois que j'avais vraiment honte, dit-elle. J'étais gênée, par rapport à mon père. Mais j'ai mûri en tant qu'être humain, et maintenant, je m'en fous. »

Jusqu'en février 2025, peu importait à Bianca Censori que sa nudité soit perçue comme vulgaire ou racoleuse. Certains l'ont d'ailleurs très bien compris. Elle raconte par exemple qu'Anthony Vaccarello, directeur artistique de Saint Laurent, est venu la voir au Château Marmont pour lui dire que ses collants avaient influencé un défilé de la maison. Une pop star – qu'elle refuse de nommer – lui a également confié qu'elle avait inspiré les looks de sa tournée (j'ai assisté à l'un des concerts de la star en question : plusieurs tenues évoquaient en effet clairement Bianca). Chez un galeriste influent, elle aurait été saluée par un : « Oh mon Dieu, voilà la plus grande performeuse du monde ! »

DES CLONES DE BIANCA

En 2024, plusieurs anciens employés et collaborateurs de Ye intentent des actions en justice séparées contre lui, l'accusant notamment d'abus, d'agression et de générer un environnement de travail hostile. L'une des plaintes affirme que le musicien a porté un T-shirt à croix gammée et déclaré que Kim Kardashian était contrôlée par les Juifs. Entre son antisémitisme et les sous-entendus de violence, Ye est allé trop loin. Je pose la question à Bianca : est-elle elle aussi antisémite ? « Non », répond-elle simplement. Lors d'une conversation ultérieure, elle fera ce constat : « Le fait que l'antisémitisme soit si répandu est terrifiant. » Quand je lui fais remarquer que son silence et sa présence aux côtés de son ex-mari ont pu nous laisser penser qu'elle cautionnait ses déclarations, elle s'en défend et insiste : même lui n'y croit pas réellement. Je lui demande si elle a questionné Ye sur les raisons de son apparente obsession pour les Juifs et le nazisme. Elle répond par l'affirmative, mais dit »

FILM: KHROMÉ/BACKGRID. "BIO POP": NOAH DILLON. AFTER GRAMMYS: PEMA/BACKGRID. FAMILY: TMZA/BACKGRID. GRAMMYS RED CARPET: DAVID FISHER/SHUTTERSTOCK

«QUAND TU GAGNES DE L'ARGENT GRÂCE À TON ENFANT, OÙ SE SITUE LA LIMITE? LA SUREXPOSITION DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE NE PEUT FAIRE QUE DES DÉGÂTS.»

BIANCA CENSORI

n'avoir pas obtenu de réponse suffisamment cohérente pour s'en souvenir. « Il faut dire qu'il a eu d'autres obsessions, dit-elle. Bien sûr, celle-ci a pu être perçue comme néfaste. » Elle s'interrompt, puis se reprend : « Enfin, évidemment, elle *était* néfaste. Mais il a déjà eu des fixations un peu extrêmes sur à peu près tout auparavant, non ? » La liste est longue : le christianisme, l'architecture, son ex-femme Kim Kardashian pendant leur divorce. . .

Elle voudrait un enfant, mais ne sait pas encore quand. « Est-ce qu'il y a jamais un bon moment pour ça ? » Le prochain volet de sa série artistique portera justement sur les enfants, et plus précisément sur la manière dont la société les « consomme ». Bianca Censori collectionne des pièces vintage de la manufacture de céramique Royal Doulton, connue pour ses figurines kitsch de têtes couronnées, notamment celles de Kate Middleton et du prince William, posant devant l'hôpital avec le prince George quelques jours après sa naissance. Sa prochaine œuvre interrogera aussi la manière dont les parents exposent leurs enfants sur les réseaux sociaux. « Voir des enfants exhibés comme ça me met mal à l'aise, me confie-t-elle quelques semaines plus tard. Il y a évidemment le travail des enfants, qui est la forme la plus extrême de l'exploitation à des fins lucratives. Mais quand tu as un compte sur les réseaux sociaux et que tu gagnes de l'argent grâce à ton enfant, où se situe la limite ? L'idée qu'un enfant devienne un rouage dans une machine me dérange. La surexposition dès le plus jeune âge, me semble-t-il, ne peut que faire des dégâts. »

Retour à Séoul, où Bianca Censori est appelée pour une ultime répétition générale. Les taches de rousseur que j'avais remarquées la veille sont dissimulées sous du fond de teint, ses cheveux masqués par une frange postiche. Elle porte une robe blanche façon *Basic Instinct*, et pendant une bonne partie de notre conversation, elle adopte la pose de Sharon Stone (qu'on se rassure, elle n'a pas oublié de mettre une culotte).

Avant de partir, elle me demande si j'ai le sentiment de la comprendre. Je lui réponds que de toutes les personnes que j'ai rencontrées en interview, elle est la plus éloignée de sa version publique. Je redoutais qu'elle ait raison, qu'elle ne soit intéressante qu'à cause de l'énigme qui l'entoure. Mais se confronter à tout ce que l'on a pu projeter sur sa personne est autrement plus intéressant que de rester dans le flou. Je lui pose alors la question qui s'impose : pourquoi choisir de parler maintenant ? « Parce que j'ai quelque chose à dire. À l'époque, je n'avais rien d'intéressant à raconter, la pression était trop forte. Et puis j'aurais parlé de quoi ? On m'aurait forcément interrogée sur mon mariage avec Kanye. »

CABINE D'EFFEUILLAGE « Je parle aujourd'hui parce que j'ai quelque chose à dire. À l'époque, je n'avais rien d'intéressant à raconter », dit Bianca Censori.

KATY GRANNAN

Avant la première de ses deux performances, la famille de l'artiste australienne s'installe sur quatre chaises pliantes près de la scène. En guise d'invitation à l'événement, un flacon de pharmacie contenant un bonbon en forme de cœur : sa première œuvre inédite depuis des mois. Bianca Censori apparaît alors dans une combinaison en latex rouge sang (une cinquantaine d'essais ont été nécessaires pour trouver la nuance parfaite). Elle se dirige vers un décor de cuisine digne des *Pierrafeu*, et se déplace lentement autour de la cuisinière,

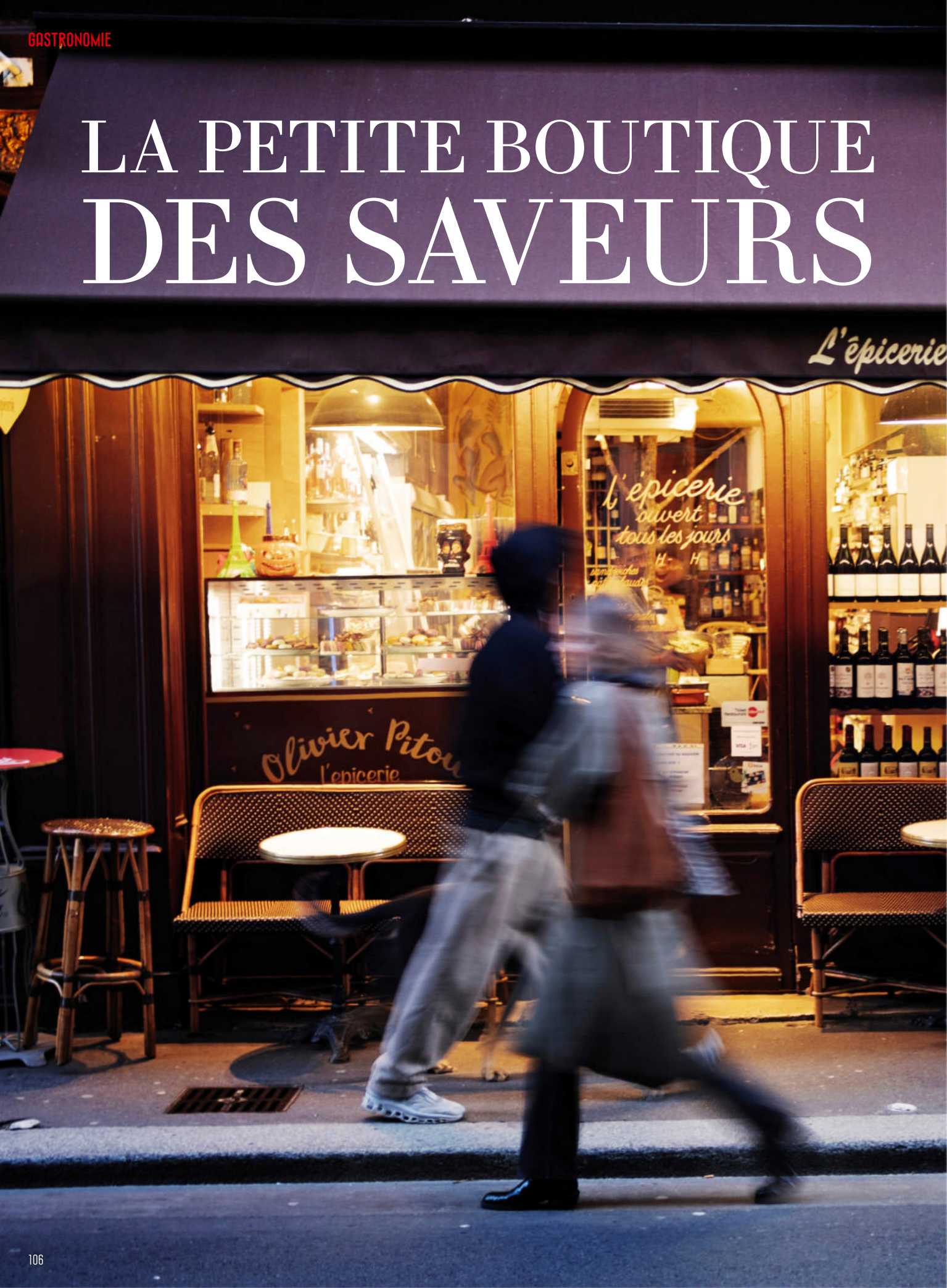
confectionnant avec soin une pâte exigeant d'innombrables manipulations, avant d'enfourner le moule.

La musique, douce jusqu'ici, se change en cri lorsque Bianca Censori sort du four un gâteau du même rouge écarlate que le latex qu'elle porte. Elle le fait lentement rouler jusqu'à l'autre extrémité de la scène, où un rideau s'ouvre, tandis qu'une musique country retentit. Cinq doubles de Bianca, chacune coiffée d'une perruque, masquée, et vêtue d'un justaucorps couleur chair, font une entrée tonitruante. Le temps des quinze minutes de la performance, elles seront contorsionnées dans des boîtes, évoquant quelque chose entre l'asile psychiatrique et le donjon BDSM. Le corps de l'une des fausses Bianca, une jeune femme de 19 ans repérée sur Instagram, est ainsi replié dans la structure d'une table, ses fesses posées sur sa propre tête. Une autre est déployée, jambes et bras ballants, en lustre humain. Une troisième est à quatre pattes, chevilles et fesses en l'air, tandis que la véritable Bianca est perchée sur elle, fixant le gâteau sanguinolent.

Elle a puisé dans sa propre expérience cette idée d'accéder à la célébrité par procuration, de voir son intimité jetée en pâture, transformée en bien de consommation. En donnant à voir le prix de ce travail, elle parvient à produire une œuvre authentiquement subversive, voire par certains côtés remarquable. □

Adaptation française : Dario Rudy

LA PETITE BOUTIQUE DES SAVEURS



Au cœur de Saint-Germain-des-Prés, Olivier Pitou tient depuis vingt ans une épicerie unique en son genre: mi-traiteur, mi-supérette, devenue adresse culte des *happy few* du quartier. Thierry Masclot a rencontré une curiosité en voie de disparition. Photographe Jérôme Bonnet

CUISINE ET DÉPENDANCES

Dans le 6e arrondissement de Paris, une épicerie pas comme les autres que se partagent les amateurs de plats cuisinés.

Pousser la porte du 23 de la rue des Saints-Pères, à Paris, est en soi une expérience déroutante. Un peu comme ouvrir l'armoire qui mène à Narnia, on ne sait pas à quoi s'attendre. La première chose que l'on aperçoit depuis le trottoir d'en face, c'est un store marron chocolat d'épicerie que l'on devine à peu près comme les autres. Juste avant d'y pénétrer, un habitant du quartier me raconte que durant quelques années, sans doute la durée d'un contrat, un « Vival by Casino » était inscrit sur le store, au-dessus de la devanture. Est-ce bien là, l'adresse de ce lieu qui mériterait le détour ?

Une fois la porte poussée, on ne comprend pas immédiatement où l'on se trouve. « Tu verras, l'endroit est vraiment atypique, tu penses entrer dans une épicerie classique et en fait, pas du tout », m'avait-on glissé avec la pointe de mystère du grand-père qui ne veut pas partager la localisation exacte de son coin à champignons. À l'intérieur, la radio passe *Ne me quitte pas*, pendant qu'une dame d'un certain âge, que l'on devine taiseuse, s'affaire à placer des étiquettes sur les produits. Bon sang, où sommes-nous ? Et surtout, quand sommes-nous ? En 2026 ? En 1976 ? Avant ? Pas le temps de réfléchir à la théorie des multivers : le propriétaire des lieux vient de surgir de nulle part – enfin, d'un petit escalier qui descend on ne sait où.

Une odeur de pâtisserie, de pain frais et d'herbes aromatiques saisit les narines, tandis que le regard se perd dans une pièce tout en longueur et en couleurs. À gauche, les frigos-vitrines abritent les produits frais, beurre-oeufs-fromages, le fameux BOF qu'on lisait jadis au fronton des crémeries. Les fruits et les légumes sont soigneusement rangés dans des cagettes en plastique. À droite, des rayonnages de paquets de gâteaux et de conserves. On aperçoit aussi, un peu planqués, des produits d'hygiène et de beauté. La surprise vient d'ailleurs. Un étal de pains (bien cuits !), de grosses madeleines luisantes et de pâtisseries diverses attire d'abord le regard. Puis des étagères d'élégantes bouteilles d'alcools et un buffet froid de traiteur où la salade chorizo-crevettes voisine avec des betteraves aux noix, des boulettes de veau façonnées à la main et un plat de ratatouille qui embaume le thym. Il est 16 heures, mes papilles pleurent de joie. Au centre de la pièce, quelques tables attendent les clients et, dans le fond, une cave à vin en forme de cylindre renferme des pépites telles qu'un Pétrus 2004, parmi d'autres grands crus de bordeaux et de bourgogne. Juste à côté, un bonhomme Haribo présente fièrement des crocodiles multicolores et des fraises Tagada.

Nous sommes dans le repaire d'Olivier Pitou, 57 ans et propriétaire des lieux. Inutile de chercher des photos de lui sur Internet, l'homme est on ne peut plus discret et absent de tous les guides, français comme étrangers – pendant notre séance photo, on a d'ailleurs eu un mal fou à le faire poser face à l'objectif, tout juste a-t-il consenti quelques apparitions furtives trois-quart dos. Sur Instagram, le compte @l_epicerie_pitou enregistre seulement 239 abonnés. « Je suis un mauvais communicant », résume-t-il, lucide.

Mais alors, comment son épicerie est-elle devenue l'une des adresses les plus courues du Quartier Latin, fréquentée par des fines bouches et des

1

TOUT UN PLAT
Dans les rayons, les salades composées (1) côtoient les produits d'entretien et les biscuits apéritifs (2).

«Au début, je me suis lancé dans ce que je savais faire: des tartes à la tomate, DU POULET AUX MORILLES...»

OLIVIER PITOU

personnalités telles que Bruno Le Maire, Mika, Charlotte Gainsbourg, Claude Chirac, parfois en compagnie de sa mère Bernadette, désormais en fauteuil ? Jean-Louis Debré aussi venait souvent s'y ravitailler. Gérard Depardieu également, avant de se séparer de son hôtel particulier de la rue du Cherche-Midi.

UN MÉCÈNE SURPRISE

En 2007, Olivier Pitou est un fleuriste florissant de la rue des Saint-Pères. Depuis plusieurs années, il fournit le Bal des débutantes, l'hôtel Scribe, parfois l'Opéra Garnier, contribue à l'élaboration de décors en Suisse, en Corse et ailleurs. Le commerçant a recruté six employés. Bref, la boutique tourne à plein régime. Il a cependant une épine dans le pied. « J'en avais marre d'être le seul magasin ouvert sept jours sur sept jusqu'à 21 heures. La rue des Saints-Pères est sympathique, mais elle manquait profondément de dynamisme », raconte-t-il. Une idée germe alors dans sa tête : créer une épicerie qui ressemblerait à celles de son enfance, le genre où ses grands-parents allaient acheter à manger et où l'on trouvait un peu de tout. « À l'époque, j'étais papa depuis quelques années et avec ma femme, nous avions souvent besoin de quelque chose le soir, quand la plupart des magasins sont fermés et que tu dois courir chez Monoprix. »

Au départ, Olivier pense rester à la fois fleuriste et épicier. Pour cela, il installe une nouvelle boutique de fleurs à la place d'un tapissier, juste en face de l'ancienne, devenue l'épicerie Pitou après 180 000 euros de travaux. Vendre des fleurs, c'est la fidélité familiale, ce qu'il fait depuis qu'il a arrêté l'école après sa quatrième. Alors que l'épicerie, c'est l'avenir. Il rêve déjà d'ouvrir d'autres établissements sur le même modèle dans Paris.

Comme les fleurs, certains rêves se fanent vite. 25 mai 2007 : premier jour d'ouverture, 474 euros de chiffre d'affaires. Ça fait mal. Dans une France qui vient d'élire Nicolas Sarkozy à l'Élysée, celle qui se lève tôt et croit au « travailler plus pour gagner plus », le petit fleuriste-épicier de la rue des Saints-Pères a des sueurs froides. « J'avais les boules, je me suis dit que ça ne fonctionnerait pas », souffle-t-il.

D'autant que côté fleurs, l'équipe, plus indépendante, ne suit pas, ne suit plus. « Au bout d'un mois, j'ai viré quasiment tout le monde », lâche-t-il. Et puis les clients ne voient plus leur fleuriste, qui passe l'essentiel de son temps à l'épicerie. Ils s'en plaignent. Pourquoi faire marcher le petit commerce si le petit commerçant n'est pas dans sa boutique ? C'est décidé : Olivier sera « seulement » épicier. Adieu dahlias, roses, achillées et agapanthes. « Il valait mieux partir avec une belle image plutôt que de forcer l'histoire », commente-t-il, philosophe. Mais la patience n'est pas son fort. « Attendre le chaland derrière le comptoir, ça n'est pas fait pour moi », dit-il. Le hic ? L'épicerie est déserte. « Il a fallu que je m'occupe. Alors j'ai commencé à faire un peu de cuisine dans l'après-midi. Je me suis lancé dans ce que je savais faire. Au début, des tartes à la tomate, deux ou trois gâteaux, du poulet aux morilles... » Banco, le décollage est immédiat. Le résultat de chaque journée est meilleur que celui de la veille. « Mon chiffre d'affaires a progressé pendant six ou sept ans. J'avais des augmentations de 22 ou 23 % par an. » Le million d'euros de chiffre d'affaires annuel est atteint. Sa femme trouve qu'il travaille trop. Sa mère, la dame âgée et taiseuse qui colle les étiquettes, aussi. Lui met tout son être dans cette boutique. Il n'en ouvrira pas d'autres. Cela commence néanmoins à ressembler au conte du fleuriste florissant devenu épicier apprécié.

La première alerte survient vers la fin de l'année 2016. Le Bon Marché et les Galeries Lafayette sont désormais ouverts tous les dimanches. 70 % de l'activité dominicale s'évapore. Cinquante-deux fois par an, une paille ! En bon commerçant, Olivier Pitou analyse : « Quand on va faire des courses dans ces grands magasins, on en sort lessivé après une heure ou deux heures et on rentre directement chez soi. » Hélas, le pire reste à venir. Le propriétaire ne veut pas qu'il ↠

JÉRÔME BONNET

ACCORD METS-VIN
Dans l'épicerie d'Olivier Pitou (ici de dos), on trouve quelques bonnes bouteilles (1), des pâtisseries faites maison (2) et une belle collection de rhums arrangés (3).

1

2

cuisine dans ses murs et lui intente un procès pour récupérer son bail. Puis sa femme demande le divorce. « Un jour, un client fidèle de ma boutique de fleurs et de l'épicerie vient me voir : "Si vous avez des problèmes, je vous aiderai". J'ai d'abord refusé, par pudeur. Mais j'ai fini par penser que mon entreprise était plus importante que mes états d'âme. Je lui ai demandé un soutien, il m'a prêté de l'argent : le montant qu'il fallait pour ne pas mettre la clé sous la porte. » Ce client s'appelle François Pinault. Le milliardaire français, qui contrôle Christie's, Château Latour, Gucci, Yves Saint Laurent ou encore Boucheron, sauve ainsi une petite épicerie atypique du Quartier Latin. Aujourd'hui encore, il est un client fidèle de la petite boutique de la rue des Saints-Pères.

Mars 2020 : pour combattre le Covid, le confinement est décrété. L'épicerie Pitou reste ouverte, mais les habitants du quartier ont pour la plupart fui à la campagne. Les touristes, eux, ne sont plus là. 40 % du chiffre d'affaires s'évapore. L'épicerie ne peut pas prétendre aux aides de l'État, car la chute de ses résultats a commencé avant la pandémie. « J'ai appelé M. Pinault en lui disant : "François, je ne peux pas te rembourser." Il m'a répondu : "Ce n'est pas grave, on verra ça plus tard." » Alors, pour faire rentrer quelques finances supplémentaires, il accepte de réceptionner des colis Mondial Relay. À contre-cœur, et sans le cacher. Ici, il y aura des horaires pour venir chercher son colis : 14 h 30 - 20 h 30. Avant l'heure, ce n'est pas l'heure, après l'heure non plus.

Sur Tripadvisor, Google et partout sur Internet, l'épicier se fait incendier. « Je suis venue pour récupérer ma commande tout à l'heure et j'ai été très mal accueillie. Le responsable est un grossier personnage ! » écrit Soélia en septembre 2020. « Honnêtement, c'est l'un des pires services que j'ai eus depuis des années. Je venais chercher deux colis un midi, on m'a dit que c'était à 14 h 30 et pas avant et on m'a envoyé balader », ajoute Ycare, en février 2021. « À éviter ! Le gérant a refusé de me donner mon colis : sans aucun bonjour ni regard, il a fait passer chaque client étranger devant moi pendant trente minutes. Quand je lui ai signalé ma présence, il m'a dit sèchement : c'est d'abord les clients ! » relate Alicia, en avril 2022. Bougon, Olivier Pitou ? Pour recevoir des babioles Amazon qui tuent le petit commerce, c'est une certitude.

JÉRÔME BONNET

3

«Je ne peux pas abandonner ma mère, qui est aujourd'hui âgée. Je ne peux pas

NON PLUS LAISSER MES CLIENTS.»

OLIVIER PITOU

Depuis que les colis ont été bannis, l'épicier a retrouvé de bons commentaires. Les clients, souvent de passage, y louent la gentillesse du propriétaire, les horaires d'ouverture très larges, la qualité des sandwichs, le large choix de salades et préparations froides à emporter, les fromages, les vins. Certains n'hésitent pas à parler de « meilleure adresse du quartier » dont ils sont tombés amoureux durant leur séjour. Bilan : 29 avis et une note de 3,8 sur 5 sur Tripadvisor, dont 16 excellents et 6 horribles. Sur Google, 213 avis et une moyenne de 2,9 / 5. La période Mondial Relay a laissé des traces. « Je ne regarde jamais ça » assure l'épicier. Aujourd'hui, même si le saumon fumé de chez Prunier part beaucoup moins vite qu'avant, que le caviar ne se vend presque plus et que l'on ne fait plus la queue pour des langoustes, l'épicerie tourne à nouveau correctement.

La clientèle ? 70 % de touristes en goguette dans le Quartier Latin, beaucoup d'étrangers, qui s'arrêtent s'approvisionner avant de dîner dans leur chambre d'hôtel ou leur Airbnb. Olivier Pitou, qui a arrêté l'école à la fin de la quatrième, ne parle pas un mot d'anglais. *So what* ? « Je leur dis : "Je ne parle pas anglais", juste "*yes*", "*no*", "*hello*", "*goodbye*", "*I love you*". Ça les fait tous rire, j'avoue que c'est une méthode qui marche bien. » Et les Français ? Des professeurs de Sciences po ou de la faculté de médecine juste à côté, des employés de l'Office notarial voisin, un galeriste, un antiquaire, des habitués du quartier, des étudiants qui viennent acheter un sandwich pas tellement plus cher qu'en boulangerie...

Que savent-ils de leur épicier ? Pas grand-chose, en réalité. Sans doute ignorent-ils qu'il a passé son enfance au 6 de la rue Bellechasse, à moins de cinq cents mètres de sa boutique. À presque 57 ans, il habite aujourd'hui dans la même rue que l'épicerie. « J'ai vu la construction du musée d'Orsay à la place de la gare, confesse-t-il un pincement au cœur. J'ai joué au ballon sur les rails avec mes copains. D'ailleurs j'en vois encore deux ou trois. J'ai parlé aux bouquinistes. J'ai vu le Pont des Arts sans cadenas, puis avec, puis à nouveau sans. J'aime mon quartier et les gens qui y vivent, je suis né là. »

Cet attachement est le moteur qui lui permet d'être ouvert sept jours sur sept, de 10 heures à minuit. « Ma mère fait encore un peu de comptabilité et j'ai un salarié qui m'aide de 16 h 30 à minuit, cinq jours sur sept. Deux jours par semaine, c'est moi qui gère tout, la cuisine, la pâtisserie, la vente. À minuit, je range tout et je ferme. Une fois par semaine, je vais à Rungis après avoir fermé et je me couche à 4 heures du matin. Pour moi, Rungis, c'est un peu comme une exposition. »

DIX LIVRES EN AOÛT

Un épicier est « un homme dont les idées ne s'élèvent pas au-dessus de son commerce, et qui n'a que des pensées et des goûts vulgaires », peut-on encore lire dans certains dictionnaires qui ont bien mal vieilli. « Depuis quelques années, je prends un peu de vacances, la dernière semaine de février et le mois d'août. En août, je lis beaucoup, environ dix livres, j'aime les romans de Viola Ardone, que je souhaiterais beaucoup rencontrer. » Ses rêves d'après n'ont pas la couleur d'une plage de sable fin mais d'une simple chaise longue pour s'installer et lire à l'ombre d'un tilleul. Il s'empresse d'ajouter : « Mais je ne peux pas abandonner ma mère, qui est aujourd'hui une dame âgée. Et je ne peux pas non plus laisser mes clients... »

Pour combien de temps ? « Il y a dix ans, j'aurais dit que je mourrais au travail. Et aujourd'hui ? Je n'ai toujours pas envie d'arrêter, j'aime ce que je fais. Je ne vais pas au bagne, j'ai toujours beaucoup de plaisir. Je fais cinquante sandwichs le midi. Il y en a quarante-cinq qui partent comme ça, sans relation humaine. Mais les cinq *avec* me comblent. » Il est 17 heures, l'heure de s'attaquer à la pâtisserie. L'épicier me salue. Sa playlist, « que des chansons que j'ai achetées sur Apple ou autre », précise-t-il, lance un standard de Charles Aznavour : « J'ai travaillé / Des années / Sans répit / Jour et nuit / Pour réussir / Pour gravir / Les sommets / En oubliant / Souvent dans / Ma course contre le temps / Mes amis, mes amours, mes emmerdes... »□

Le 7e art DANS LA PEAU

Cinéphile de la première heure, Peter Philips, directeur de la création et de l'image du maquillage Dior, réinvente ses scènes cultes en six mises en beauté d'exception, comme un hommage au grand écran.

Photographe Ferry Van Der Nat
Texte Pierre Groppo Stylisme Nora Bordjah

Gloria Swanson dans *BOULEVARD DU CRÉPUSCULE*, de Billy Wilder (1950)

ROBE EN SOIE ET MANCHETTE «DIOR ROCKS» **DIOR** MISE EN BEAUTÉ DIOR AVEC DIOR FOREVER SKIN WEAR, DIORSHOW 5 COULEURS SUMMER AZUR ET ROUGE DIOR 500 NUDE SOUL VELVET

Ouverture : intérieur jour, une maison de la campagne flamande. Tous les samedis, à 16 heures, la même scène se répète : un enfant s'assoit devant la télévision pour découvrir les films d'Alfred Hitchcock, Fred Astaire, Marlene Dietrich ou encore Romy Schneider. L'écran est en noir et blanc. « C'était magique », se souvient aujourd'hui Peter Philips, directeur de la création et de l'image du maquillage Dior, dont les premiers émois cinéphiles eurent lieu, petit, lors de ses samedis passés chez ses grands-parents. « J'étais fasciné par ces costumes incroyables, cette dimension très visuelle, très photogénique. Et mon grand-père adorait Sophia Loren », poursuit celui qui, des années plus tard, finira même par maquiller la diva superlative du cinéma italien.

La passion des films ne l'a jamais quitté, sa connaissance infinie des secrets de beauté non plus – il la cultive depuis ses années d'études à la célèbre Académie des

Peter Philips

Beaux-Arts d'Anvers, où il a suivi des cours non seulement sur la mode, mais aussi sur l'histoire et l'art de la coiffure et des fards. C'est dans une salle d'Anvers qu'il est tombé sous le charme de *Pallieter*, un film belgo-néerlandais de Roland Verhavert, « un peu psychédélique, un peu à la Brueghel l'Ancien ». C'est dans le quartier de Schaerbeek, à Bruxelles, qu'il a découvert *Salò* ou *les 120 Journées de Sodome* de Pier Paolo Pasolini. Dans son panthéon personnel figurent aussi les ambiguïtés vénéneuses du XVIII[e] siècle des *Liaisons* ↠

FERRY VAN DER NAT

Sophia Loren dans *LA COMTESSE DE HONG-KONG*, de Charlie Chaplin (1967)

CHEMISE **DIOR HOMME**
MISE EN BEAUTÉ DIOR AVEC DIOR FOREVER SKIN WEAR, DIORSHOW 5 COULEURS 670 SUNSET BRONZE, CRAYON BLACK ET DIOR ADDICT GLASS LIPSTICK 184 GEM

Malcolm McDowell dans *ORANGE MÉCANIQUE*, de Stanley Kubrick (1971)

VESTE ET COL À FLEURS **DIOR**
CHAPEAU **COURTOIS PARIS**
MISE EN BEAUTÉ DIOR AVEC DIOR FOREVER SKIN WEAR, DIORSHOW OVERVOLUME ET DIOR ADDICT GLASS LIPSTICK 599 ADIORABLE

dangereuses de Stephen Frears (« le plus esthétique »), le *Valmont* de Miloš Forman sorti un an après sur le même sujet (« celui des deux qui m'a le plus touché »), les films de Peter Greenaway et l'univers joyeusement bizarroïde d'un Jacques Tati qui inspirera, plus tard, une campagne de rouge à lèvres.

« No Dior, no Dietrich », avait soufflé un jour la comédienne allemande à un certain Alfred Hitchcock, qui souhaitait la faire tourner dans *Le Grand alibi*. Rejoindre la maison de l'avenue Montaigne, où il œuvre depuis douze ans, est comme une évidence dans le parcours de ce make-up artist, qui travaille aujourd'hui avec des ambassadrices telles que Natalie Portman, Jennifer Lawrence, Jenna Ortega ou encore Deva Cassel. Et peaufine leur radiance à coup de fond de teint Dior Forever, de rouge à lèvre Dior Addict, et de stick magique Dior Backstage Glassy Glow.

Quel est le secret d'une beauté de star ? « Tout pour le glow », s'amuse Peter Philips qui, malgré un agenda présidentiel et des voyages incessants – aujourd'hui, l'avion est devenu sa première salle de cinéma – a accepté de revisiter pour *Vanity Fair* six scènes mythiques de l'histoire du 7e art. Le plus dur fut certainement de choisir. La liste aurait pu être infinie, mais les six images finalement retenues en disent autant sur la cinéphilie éclectique de Peter Philips que sur son approche ultra minutieuse de la beauté, dont témoigne, en studio, une concentration digne d'un chirurgien. Il n'en fallait pas moins, non pas pour reproduire, mais pour réinventer, la dernière scène de *Boulevard du crépuscule* de Billy Wilder, où Gloria Swanson semble questionner tous les faux-semblants de la machine hollywoodienne en descendant le célèbre escalier. « Il m'a fallu du temps pour comprendre ce que cette scène voulait dire, mais le maquillage m'a tout de suite marqué. C'est, véritablement, un travail d'avant-garde pour ce film datant de 1950 », souligne Peter Philips, qui, non plus, n'est pas prêt d'oublier le masque d'ombre tatoué sur le visage de Daryl Hannah dans *Blade Runner* et le maximalisme du *Satyricon* de Fellini (« mais j'aurais pu choisir son *Casanova*, ou encore Helen Mirren dans le très singulier *Caligula* de Tinto Brass », confie-t-il).

À l'honneur également, Stanley Kubrick avec *Orange mécanique*, où tout semble être dit par le travail d'une bouche et des cils, et *Barry Lyndon*, filmé entièrement à la lumière du jour ou à la bougie, pour certaines scènes d'intérieur. Peter Philips ne pouvait pas oublier Sophia Loren, réinventée ici, là où il excelle : « l'iconisation d'une féminité extrême, mais toujours sophistiquée ». Comme si l'homme n'avait pas oublié l'enfant qu'il était, et la fascination de ces samedis passés devant le petit écran, à rêver du grand. □

FERRY VAN DER NAT

Magali Noël dans *SATYRICON*, de Federico Fellini (1969)

VESTE ET BROCHE «DIOR FLEUR» **DIOR**
MISE EN BEAUTÉ DIOR AVEC DIOR FOREVER SKIN WEAR, DIOR FOREVER NUDE BRONZE GLOW 031 CORAL BRONZE, DIOR ADDICT LIP MAXIMIZER 053 ET DIOR VERNIS 110 SUNSET

FERRY VAN DER NAT

Marisa Berenson
dans *BARRY LYNDON*,
de Stanley Kubrick (1975)

VESTE ET GILET EN DENIM BRODÉ ET BOUCLES D'OREILLES « DIOR MÉDAILLON » **DIOR**
MISE EN BEAUTÉ DIOR AVEC DIOR FOREVER SKIN WEAR, ROSY GLOW STICK BERRY CANDY ET DIOR ADDICT GLASS LIPSTICK 194 SPARKLY DICE

FERRY VAN DER NAT

Daryl Hannah dans
BLADE RUNNER,
de Ridley Scott (1982)

VESTE **DIOR** MISE EN BEAUTÉ DIOR AVEC DIOR FOREVER SKIN WEAR ET DIOR ADDICT LIP MAXIMIZER 054 AURORA

MANNEQUIN MAYA VOZHDAEVA
DIRECTEUR DE LA CRÉATION ET DE L'IMAGE DU MAQUILLAGE DIOR PETER PHILIPS
COIFFURE BASTIEN ZORZETTO
MANUCURE MAGDA S.
ASSISTANTE STYLISTE CHARLOTTE DRAGHI
ASSISTANTES MAKE-UP ESTELLE JAILLET ET YASUKO SUDO **ASSISTANTS PHOTOGRAPHE** QUENTIN PEREZ, TIMOTHÉ BENDRIMIA ET BRICE DOSSIN
PRODUCTIONS ANTOINE PERRAULT @EVER, ÉMILIE DE SAINT MARTIN ET PAUL GAZAI

Mon atelier par CLARA RIVAULT

L'atelier-appartement de Clara Rivault (ici à droite en train de tisser), dans le 15e arrondissement de Paris.

Mon atelier est mon antre. Avant, une famille a vécu dans ce petit appartement du 15e arrondissement de Paris. L'ancienne chambre d'enfant, berceau de l'imaginaire, est devenue un bureau aux airs de laboratoire de curiosités. Le salon est plutôt un showroom, et la hauteur de plafond me permet de suspendre mes sculptures. Je m'intéresse au corps, à l'intime, aux mythes et au folklore, donc ce lieu chargé de souvenirs s'y prête très bien. Je le considère comme ma ruche. La cuisine et la salle d'eau apportent une dimension conviviale, qui me permet d'accueillir mes modèles Léa et Zoé, une mère et sa fille. Je fais aussi des photos d'animaux, de minéraux et de végétaux, comme vus au microsocope. Je travaille avec des artisans pour les créations en verre et les arts du feu tandis qu'ici je m'occupe du tissage, du modelage, de la teinte… Je commence toujours par écrire et dessiner, avec un fond sonore. Ici, je suis entourée de livres qui m'ont marquée. Certains sont techniques, comme celui sur la vannerie sauvage. D'autres sont incontournables, comme *L'Odyssée ou Les Métamorphoses*. Je garde aussi tous mes carnets depuis mes études. J'accumule beaucoup de choses. Je collectionne surtout les roches, graines et os ramassés au gré de mes voyages. Je chéris les objets ayant appartenu à mes aïeuls, notamment aux femmes de ma famille, dont l'histoire m'inspire au quotidien. □ **Propos recueillis par Valentine Servant-Ulgu**

Vitrail « Lidagat », à voir dans l'exposition « Bonnes mères » au Mucem (Marseille) jusqu'au 31 août

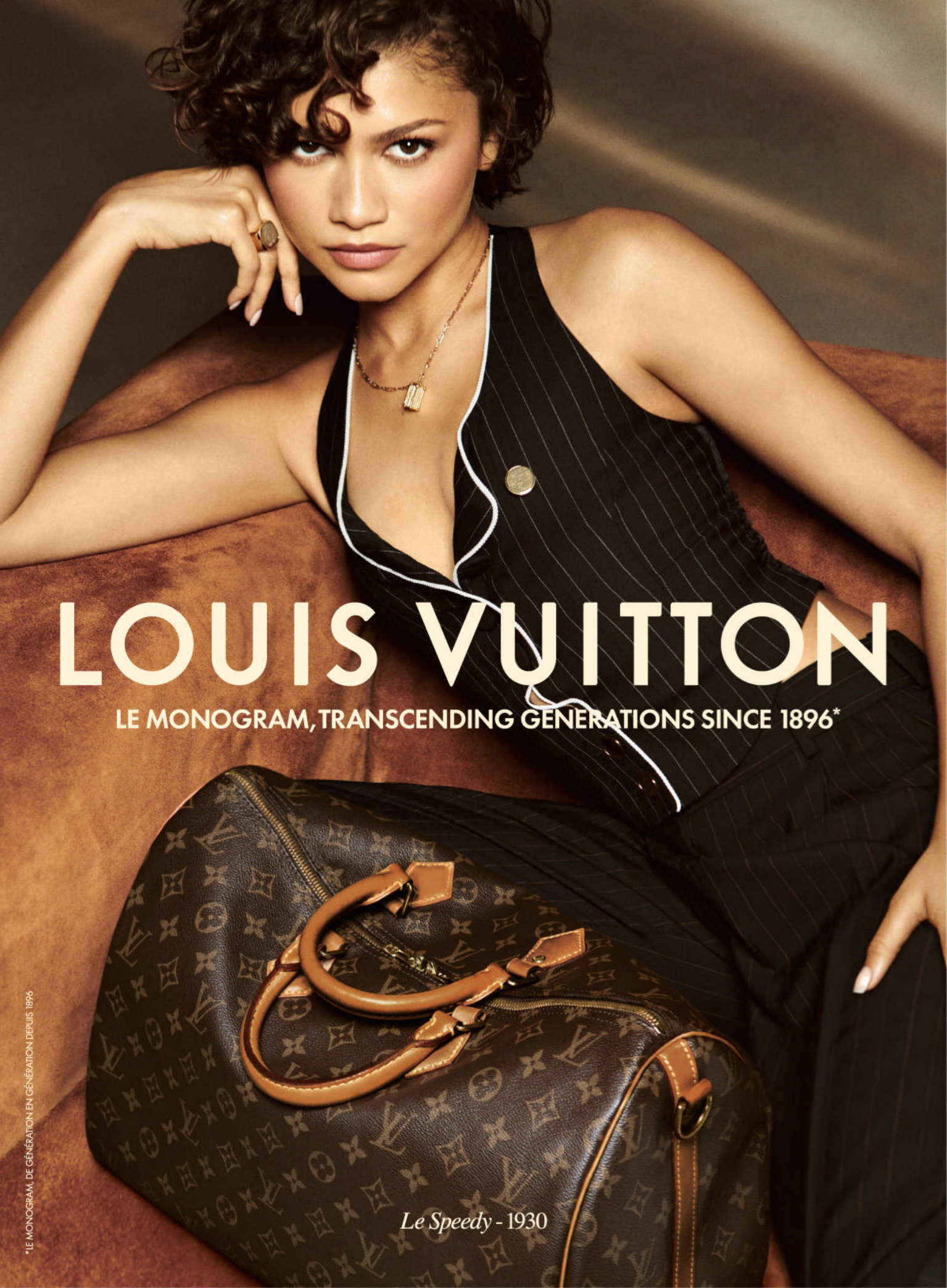
ADRIEN THIBAULT

JACQUESMARIEMAGE.COM

Éditions spéciales
Loulou de la Falaise

Lunettes « Maxime », manchettes « Anna » en argent sterling et joncs « Lucie » en bois poli

JACQUES MARIE MAGE
LOS ANGELES


LOUIS VUITTON
LE MONOGRAM, TRANSCENDING GENERATIONS SINCE 1896*
Le Speedy - 1930
*LE MONOGRAM, DE GÉNÉRATION EN GÉNÉRATION DEPUIS 1896